

CARLO SUARÈS

---

KRISHNAMURTI

---

ET

---

L'UNITÉ HUMAINE

---

---

Nouvelle édition revue et augmentée

---

1962

---

ADYAR – PARIS

---

#### **4<sup>e</sup> de Couverture**

**Krishnamurti et son message sont présentés ici comme un fait nouveau et unique, concernant directement les rapports de la conscience humaine et de l'Univers.**

**Ceux qui sentent que nous entrons dans une ère nouvelle ne s'étonneront pas du caractère immesurable d'une telle affirmation.**

**Directement branché sur la vie, Krishnamurti passe à travers les barrières psychiques qui emprisonnent, dans l'humain, ce phénomène extraordinaire qu'est la Conscience, aussi vaste, aussi profond que l'Univers lui-même. En un raccourci foudroyant et instantané, la conscience d'être, avec lui, échappe à ses conditionnements. Aussi bien, il est temps d'affirmer qu'il est le messager de l'époque, l'esprit de vérité qui éclairera les siècles à venir.**

## PREFACE A L'EDITION DE 1962

Présenter Krishnamurti c'est se heurter, au départ, à la difficulté de le « situer » aux yeux d'un public qui, à juste raison, désire savoir « de quoi il s'agit ». Une difficulté plus grande encore consiste à le délivrer des catégories où le situent certains commentateurs qui, le connaissant, s'imaginent bien faire en comparant ce qu'il dit à des enseignements psychologiques ou religieux. Enfin, pour certains journalistes, le nom « Krishnamurti » étant indien, il ne leur en faut pas plus pour que celui qui le porte soit, à priori, un propagandiste des Vedantas, du Bouddhisme simple ou Zen, du Gandhisme, voire de Lao-Tseu, bref, un philosophe, un mystique, faisant partie du flot de « Sagesse » qui se déverse d'Extrême-Orient, au moment où s'écroulent les systèmes sociaux fondés sur elle.

Voyant ces erreurs et ces contre-vérités, la question se pose de savoir s'il est possible de présenter Krishnamurti positivement, en disant : « il est ceci », ou s'il n'est possible que de dire : son origine, sa couleur de peau, son éducation, son passeport, n'ont aucun rôle dans ce qu'il dit ; il n'appartient à aucune tradition, n'a lu aucun livre dit saint ou sacré, n'est tributaire de personne, d'aucune culture, d'aucun pays; bref, il est l'essence même de ce qui ne se situe dans aucune frontière, dans aucun système de pensée, dans aucune des représentations de l'Homme et de l'Univers que les mythes, les religions, les philosophies, les psychologies, les sagesse acquises ou soi-disant révélées aient jamais formulées.

Cela dit, négativement, voilà déjà Krishnamurti et son message présentés comme un fait nouveau et unique, concernant directement les rapports de la conscience humaine et de l'Univers.

Ceux qui sentent que nous entrons dans une ère nouvelle ne s'étonneront pas du caractère immesurable d'une telle affirmation.

Directement branché sur la vie, dans son acception la plus simple, immédiate et totale, telle qu'elle s'exprime partout autour de nous, Krishnamurti passe à travers les barrières psychiques qui emprisonnent, dans ce qu'il est commun d'appeler l'humain (avec sa notion du divin) ce phénomène extraordinaire qu'est la Conscience, aussi vaste, aussi profond que l'Univers lui-même. En un raccourci foudroyant et instantané, la conscience d'être, avec lui, échappe à ses conditionnements. Aussi bien, il est temps que ceux qui le connaissent — qui, pourrait-on dire, l'ont reconnu — n'hésitent plus à affirmer qu'il est le messager de l'époque, l'esprit de vérité qui éclairera les siècles à venir.

\*\*

Ce volume est une réédition de l'ouvrage paru sous le même titre en 1950, mais dont le texte a été entièrement revu et, en quelques uns de ses chapitres, sensiblement modifié, et, nous semble-t-il, clarifié. Un chapitre lui a été ajouté, contenant la traduction d'une causerie faite à Bruxelles, en 1956. En outre, et encore que les conférences de Paris, en septembre 1961 aient éclairé le public sur l'évolution de la pensée de Krishnamurti, il a été jugé utile de présenter, dans cette préface, l'homme tel qu'il est aujourd'hui dans sa vie quotidienne et tel qu'il se révèle, pour la première fois, dans ses écrits.

Dans la troisième série de ses *Commentaires sur la vie*, il note avec soin ses méditations, ou plutôt ses états de conscience au cours de voyages, de rencontres, de promenades solitaires. De telles descriptions peuvent surprendre. Elles ont le mérite de situer leur auteur et d'alléger l'esprit du lecteur de toute image qui résulterait de la seule lecture d'un enseignement. On ne peut pas séparer ce qu'est Krishnamurti de ce qu'il dit. Et ce qu'il est, a pu dérouter des personnes qui s'imaginaient comprendre ce qu'il dit. C'est pourquoi rien n'est plus important, pour une nouvelle présentation, que de mettre le public en contact direct avec l'homme, tel qu'il est devenu à soixante-cinq ans, tel enfin qu'il accepte de se laisser voir.

Ce n'est pas le Sage assis, les jambes croisées, dans un « ashram » paisible, à l'abri du monde, et qui dispense un enseignement. Il parcourt les continents, et l'on est surpris de le voir à son aise dans un train, au milieu d'une foule bruyante. Paradoxalement, il semble invulnérable par excès de vulnérabilité. *Vouloir être ou vouloir ne pas être*, dit-il, est la même projection de soi. Sur un registre plus modeste il répondait à quelqu'un qui se plaignait de ne pas pouvoir se protéger du bruit, que le bruit ne dérange que si l'on cherche à s'en protéger. Et parce qu'une telle réponse est difficile à comprendre, on s'aperçoit que l'essentiel n'est pas compris. L'essentiel, en ce qui concerne Krishnamurti, est l'état de conscience auquel il donne lieu. Conscience élargie ? Dépersonnalisée ? Il est d'autant plus difficile de la qualifier que tout mot ne peut, au mieux, que la trahir en suscitant des comparaisons. Toutefois, ce que l'on peut en dire, à coup sûr, est que, si cet état n'est pas étranger à d'autres expériences humaines, nous l'avons vu apparaître, dans des vies de saints, de sages ou de mystiques, soit une fois ou deux, fugitivement, au cours d'une existence (que cette fois ou deux a suffi à illuminer), soit artificiellement, provoqué par des disciplines souvent cruelles, et si empêtré de projections religieuses, qu'à vrai dire il s'agit alors d'un autre phénomène.

En Krishnamurti, la vie n'est jamais vampirisée par une image sainte. La notion de sainteté est, chez lui, quotidienne et totale. Elle est laïque en ce sens qu'elle est indépendante de toute confession religieuse. Vidée de toute notion d'ascèse, d'évolution, de but à atteindre, elle est permanente et résulte de l'observation la plus banalement quotidienne.

Cet état de conscience qui, jusqu'à lui, ne s'est présenté que comme un sommet auréolé de mythes, de surnaturel, ou, pour le moins, d'émotions intraduisibles et bouleversantes, est ici aussi simple et normal que toute autre perception de la vie. Mais quelle intensité en cette perception !

Voici, glanés au cours d'une lecture des *Commentaries 3rd Series*, des notes où Krishnamurti examine ces « élargissements » de la conscience. Ils sont remarquables, non seulement en ce qu'ils ont de constant, de permanent, de solide, mais aussi par l'honnêteté critique de cette pensée aiguë, laquelle, à chaque instant, vérifie qu'ils ne sont pas simple imagination, projection de soi, transferts, *ce qui serait affreusement laid* note-t-il quelque part.

On ne saurait assez insister sur le caractère révolutionnaire de cette lucidité.

\*\*

Le voici au bord d'un lac. Au fond, de belles collines, et plus loin encore, des cimes neigeuses.

« Il avait plu toute la journée, mais maintenant, tel un miracle inattendu, les cieux s'étaient soudain dégagés et tout était devenu vivant, joyeux, serein... »

Il note les tons des fleurs, les gouttes de pluie *semblables à des pierres précieuses* et, enfin, les foules qui se déversent là, avec leurs cris, leur confusion.

« A travers tout ce mouvement et ces bousculades, il y avait une beauté, un enchantement, une paix étrange qui pénétrait partout. Nous étions quelques-uns, assis sur un long banc face au lac. Un homme parlait d'une voix assez haute et il était impossible de ne pas entendre ce qu'il disait à son voisin : « Par une soirée comme celle-ci, que j'aimerais être loin de ce bruit et de cette confusion ! Mais mon travail me retient ici et je l'exècre » Les promeneurs nourrissaient les cygnes, les canards... »

La plupart de ces scènes se passent en Inde, encore que les lieux ne soient pas nommés.

... Après une longue suite de journées chaudes et poussiéreuses, une pluie bienfaisante parfume la terre, et les hommes se réjouissent : *Il y aurait plus de travail, plus de nourriture et la famine serait une chose du passé.* Des ouvriers descendent de leur bicyclette, l'un d'eux achète une cigarette, une seule... De grands aigles bruns planent en larges cercles dans le ciel. Un jeune garçon portant un bidon sur la tête passe, très fier de travailler comme un homme. Il chante. Sa voix est vulgaire, mais rythmée. Il ne se rend pas compte que quelqu'un marche derrière lui. Encore moins est-il conscient du changement curieux qui s'est produit dans l'atmosphère.

« Il y avait une bénédiction dans l'air, un amour qui recouvrait tout, une gentillesse simple et sans calculs, une bonté qui fleurissait. Brusquement le garçon cessa de chanter, il entra dans une hutte en ruines à quelque distance de la route. Bientôt la pluie recommencerait... »

... Un joli jardin, clos par des rideaux d'arbres. Une pelouse bien arrosée. Des oiseaux affairés à la recherche de vers. Il y en a deux au plumage vert et or, dont le spectateur immobile suit longtemps les ébats. *C'était un ravissant spectacle plein de liberté et de beauté.* Une famille de mangoustes apparaît et disparaît. *Puis, au clair de lune, le jardin devient un lieu enchanté.* Voici les ombres, le silence. Au loin, quelques bruits sur la route, un air de flûte. Le jardin murmure doucement. Plus une feuille ne bouge et les arbres laissent apparaître la brume argentée du ciel. *Il n'y a pas de place pour l'imagination dans la méditation ; elle doit être complètement mise de côté, car elle engendre des illusions.* L'esprit doit être clair et sans mouvement. A la lumière de cette lucidité, l'intemporel se révèle.

... Les rangées de maisons neuves, vers le sud de la ville, semblent interminables. Enfin la voiture dépose ses voyageurs sur une petite route au milieu des champs. Le soleil, énorme boule dorée, descend derrière les collines. Des paysannes passent en chantant.

« Une étonnante beauté recouvrait le paysage ; elle était tout autour de nous, emplissant chaque coin et recoin de la terre, et les replis obscurs de nos consciences. Il n'y a qu'amour, non amour de Dieu et amour des hommes : cela ne peut se diviser. »

Un gros hibou vole silencieusement, des villageois agressifs occupent la moitié de la route...

... Une plantation de tabac. Krishnamurti ne se contente pas de noter le paysage. Il s'est informé de la façon dont la terre est cultivée et les feuilles traitées.

« Tout près de là, un verger puis un bois... Il y avait toujours dans ces bois, une sorte de mouvement et ce mouvement faisait partie de l'immense silence ; il ne dérangeait pas, il semblait ajouter à l'immobilité de l'esprit... l'aboiement insistant et pénétrant d'un chien semblait augmenter l'immobilité... »

... Une femme passe sur la route. Elle porte sur la tête un énorme panier, certainement très lourd. Mais sa démarche souple et admirablement équilibrée n'est pas altérée. D'habitude, elle passe en compagnie

d'autres femmes portant des paniers. Aujourd'hui elle est seule. Le soleil n'est pas encore trop chaud. C'est une matinée délicieuse et paisible et cette femme solitaire semble être le point central du paysage. « Toutes les choses semblaient converger vers elle et l'accepter comme faisant partie de leur être. Elle n'était pas une entité séparée mais une part de vous, de moi, du tamarinier. Elle ne marchait pas devant moi mais je marchais avec ce panier sur la tête. Ce n'était pas une illusion, une identification pensée, désirée, cultivée : cela aurait été laid au-delà de toute mesure, mais une expérience naturelle et immédiate. Les quelques pas qui nous séparaient n'étaient plus ; le temps, la mémoire et les grandes distances qu'engendre la pensée avaient totalement disparu. Il n'y avait que cette femme, non pas moi en train de la regarder. Et la ville était loin, oh elle vendrait le contenu de son panier. Le soir, elle reviendrait par cette route, elle traverserait le petit pont de bambous vers le village, pour reparaître encore le lendemain, le panier plein sur la tête... »

... Au cours d'un voyage en chemin de fer, Krishnamurti se lève de sa place, parcourt le grand wagon plein de fumée de tabac, traverse le wagon-restaurant, le fourgon à bagages (il n'y a personne pour l'arrêter) et entre dans la locomotive électrique. Les deux conducteurs le font asseoir, lui posent mille questions et, en échange, se font les cicérones du paysage, des villes qu'on traverse, des signalisations... On peut être sûr qu'ils se souviendront avec bonheur de ces deux heures et demie en compagnie du voyageur inconnu...

... Dans une petite maison, avec son jardin bien soigné... *Mais ce matin, il faisait partie de toute l'existence et le mur qui l'entourait semblait si inutile.* A travers la grille, on voit un chemin, une vieille église peu fréquentée, des bois. Un cerf passe tranquillement. *Il y avait là ce calme étrange des lieux désertés par l'homme...*

... La grande ville sainte, le grand fleuve sacré où se baigne la foule des pèlerins. Une famille brûle son mort. Elle restera là toute la nuit, jusqu'à ce qu'il soit complètement consumé. Un tamarinier est sacré, lui aussi *ainsi que le sont tous les arbres.* Avant l'aurore tout le monde s'en va. Une ou deux lampes à huile sont encore allumées.

« Alors l'arbre était suprême ; tout faisait partie de lui : la terre, le fleuve, les hommes et les étoiles. Bientôt, il se retirerait en lui-même pour sommeiller jusqu'à ce que le touchent les premiers rayons du soleil... »

... Bénarès encore, la grande cité, apparaît tout entière dans la splendeur d'un soleil couchant, dans sa sainteté et sa saleté, dans l'extraordinaire tohu-bohu de piétons, de charrettes, de vélos, d'autobus au milieu duquel des pèlerins sont immobiles, en contemplation, les yeux fermés, ou en représentation, entourés d'une foule enthousiaste. Lépreux, mendiants ou sannyasins immaculés dans leur robe pure, mères allaitant, cadavres sur leur brasier : *Ici tout allait son train, car c'était la plus sainte et la plus sacrée des villes...* Ce voyageur silencieux, immobile, qui se révèle à nous, est, on le sent, non pas un spectateur, mais un participant. Rien ne lui échappe et rien ne lui est étranger, bien que tout soit si étrange. Il communique avec le monde...

« La beauté du courant immobile du fleuve semblait effacer, nettoyer tout le chaos humain, cependant que les cieux se penchaient sur l'homme avec amour et émerveillement... »

... Sur le quai de la gare, une foule bruyante, agitée, bigarrée. Le train part. Le voyage sera assez long. On traverse des petits villages agricoles. Un jeune garçon mène deux ou trois vaches. Il sourit et salue le train qui file.

« Ce matin-là, le ciel était intensément bleu, les arbres lavés, les champs bien arrosés par les pluies récentes, et les paysans allaient à leur travail ; mais ce n'était pas cela, la raison pour laquelle le ciel était si près de la terre. Il y avait dans l'air comme la sensation de quelque chose de sacré, à quoi répondait tout l'être. La qualité de cette bénédiction était étrange et bienfaisante ; l'homme solitaire qui marchait sur la route, un abri couvert, vu en passant, y baignaient. Vous ne la trouveriez pas dans des églises, des temples, des mosquées, car ils sont faits de la main de l'homme, ainsi que leurs dieux. Mais là, en pleine campagne et dans ce train dégingué était l'inépuisable vie, une bénédiction qui ne peut être demandée

ni octroyée. Elle était là pour ceux qui la prendraient, tout comme cette petite fleur jaune surgie si près des rails. Les gens dans le train bavardaient, riaient ou lisaient leur journal du matin, mais elle était là, parmi eux, ainsi que dans les tendres bourgeons du printemps. Il était là, immense et simple, l'amour qu'aucun livre ne peut révéler, et que la pensée ne peut toucher. Elle était là, en cette merveilleuse matinée, la vie même de la vie...

... Un matin, au bord de la mer, quand le soleil se lève. L'eau est étale. Il y a tout un manège de crabes et, sur le tronc d'un arbre une grande agitation de fourmis noires.

« Il y avait une intensité en cet arbre — non la terrible intensité de parvenir à quelque chose, de réussir — mais l'intensité de ce qui est complet, simple, seul et, pourtant, fait partie de la terre... »

... Un soir, dans un jardin d'où l'on perçoit tout un paysage, et la bruyante activité de la vie villageoise. La nuit tombe.

« Il y avait une immobilité suspendue, et tout connu l'heure bénie. La terre et tout ce qu'elle portait fut sanctifié. Ce n'est pas que la conscience percevait cette paix comme en dehors d'elle-même, comme quelque chose dont on se souvient et que l'on communique, mais c'était une absence totale de tout mouvement de la pensée. Il n'y avait que l'immense... »

... L'avion est à six mille pieds d'altitude. Très loin, l'immense massif de monts neigeux apparaît éthéré, irréel en son reflet rose...

« C'était réellement incroyable : la couleur, l'immensité, la solitude. On oubliait tout le reste, les passagers, le capitaine posant des questions, l'hôtesse de l'air. Ce n'était pas l'absorption d'un enfant avec son jouet, ni d'un moine dans sa cellule, ni d'un sannyasi au bord d'un fleuve. C'était un état d'attention totale, sans distraction. Il n'y avait que la beauté et la majesté de la Terre. Il n'y avait pas d'observateur... »

« Il n'y avait pas d'observateur » ... Cet observateur minutieux, il faut l'avoir suivi pas à pas pour voir, pour comprendre comment il se fait qu'à un certain moment il constate qu'il n'y a pas d'observateur.

Auprès d'une rizière qui commence à verdir... Ce vert était incroyable, note-t-il :

« Ce n'était pas le vert des flancs de coteaux bien arrosés ; ni le vert des pelouses soignées ; ni le vert du printemps ; ni le vert des tendres pousses parmi les vieilles feuilles d'un oranger. C'était un vert entièrement différent ; c'était le vert du Nil, de l'olive, du vert de gris ; une combinaison de ceux-là, mais avec quelque chose de plus. Il y avait en lui une pointe d'artificiel, de chimique; et le matin, lorsque le soleil émergeait des collines, ce vert avait la splendeur et la richesse des couches les plus anciennes de la Terre. Il était difficile de croire qu'un tel vert pût exister dans cette vallée... »

Et de la même façon qu'il cerne ce vert, il comprend le sens d'une ride sur un visage, d'un geste contenu, d'un vêtement, de la façon de le porter, d'un mot qu'on ne dit pas, d'une intention secrète. Rien ne lui échappe, mais comme il ne juge, n'approuve ni ne condamne, son observation ne pèse pas sur ses interlocuteurs. Au contraire, elle les libère, car l'intensité même de l'observation a projeté la conscience de l'observateur hors de son centre.

Voici un passage où, avec son soin habituel, il décrit cette intensité. Elle n'a rien de personnel, ce n'est pas une émotion. Elle apparaît ici avec une brise chargée d'odeurs et de parfums, où il y a l'air des rues, le repas du soir, le jasmin, l'essence des voitures, une grande fleur blanche sur le chemin...

« Graduellement l'intensité augmenta. Elle n'était pas provoquée par le calme du soir, ni par le ciel étoilé, ni par les ombres dansantes, ni par ce chien tenu en laisse, ni par le parfum de la brise, mais tout cela était en cette intensité. Il n'y avait qu'intensité simple et claire, sans cause, sans une divinité, sans le murmure d'une promesse. Elle était si forte que le corps était momentanément incapable de bouger. Tous les sens augmentaient de sensibilité. La conscience, cette chose étrange et complexe était drainée de toute pensée, elle était, par conséquent, tout à fait éveillée ; c'était une lumière en laquelle il n'y avait pas d'ombre. L'être entier brûlait d'une intensité qui consumait le mouvement du temps. Le symbole du temps est la pensée. En cette flamme, le bruit de l'autobus qui passait, ainsi que le parfum de la fleur blanche étaient consumés. Les sons et les parfums s'entremêlaient mais étaient deux flammes distinctes et séparées. Sans vaciller et sans observateur, la conscience percevait cette intensité intemporelle ; elle était, elle-même, la flamme claire, intense, innocente. »

L'intensité de perception projette sa lucidité à la fois à l'extérieur et à l'intérieur. La conscience consciente d'être exerce sur soi-même la vigilance la plus rigoureuse, afin de ne pas se duper.

« Lorsque la conscience entreprend son vol de découverte, l'imagination est dangereuse : elle n'a aucune place dans la compréhension, au contraire, elle la détruit aussi sûrement que le fait la spéculation. Mais la conscience s'en rendait compte (*c'était pendant un concert*) et il n'y avait aucun envol d'où il eût fallu la rappeler. La conscience était parfaitement immobile, mais comme elle était rapide ! Elle était allée jusqu'aux confins du monde et en était revenue avant d'avoir entrepris son voyage. Elle était plus rapide que la rapidité et pouvait être, pourtant, si lente qu'aucun détail ne lui échappait. La musique, le public, le lézard n'étaient que de brefs mouvements en elle. Elle était parfaitement immobile et, ainsi, elle était seule. Ce n'était pas l'immobilité de la mort, ni un assemblage de choses pensées, forcées, engendrées par la vanité de l'homme. C'était un mouvement au delà de toute mesure humaine, un mouvement qui n'appartenait pas à la durée, qui n'était pas un va-et-vient, mais était immobile en les profondeurs inconnues de la création... »

... Et ailleurs.

« Soudain, l'observateur, l'auditeur disparut... Il n'y avait que le vaste espace qui est la conscience. Toutes les choses de la Terre et des hommes étaient en lui, mais affaiblies et lointaines en ses franges les plus extérieures. En cet espace où rien n'était, il y avait un mouvement, et ce mouvement était immobilité. C'était un mouvement profond, vaste, sans direction, sans motif, qui partait des bords extérieurs et venait avec une force incroyable vers le centre — un centre qui est partout à l'intérieur de l'immobilité, du mouvement qui est espace. Le centre est totale unicité, non contaminée, inconnaissable, une solitude qui n'est pas isolement, qui n'a ni commencement ni fin. Il est complet en soi, il n'est pas fabriqué, les bords extérieurs sont en lui mais ne sont pas lui. Il est là, mais inaccessible à l'esprit humain. C'est le tout, la totalité, mais inapprochable... »

Et encore :

« ... Cette unicité ne connaissait ni séparation ni division. Les arbres, le ruisseau, le villageois qui appelait au loin, tout cela était dans cette unicité. Ce n'était pas une identification avec l'homme, avec la Terre,



car toute identification avait complètement disparu. En cette unicité, la perception du temps qui passe avait cessé... »

... Sur une plage, après avoir remarqué un jeune mendiant simulateur (*il jouait très bien la comédie*, note-t-il, presque avec satisfaction), puis les crabes, un pêcheur, le sable, des palmiers, un paquebot au loin, le va-et-vient des vagues : ...

« ... la conscience était vivante, mais pas agitée comme la mer, elle vivait et allait d'un horizon à l'autre. Elle n'avait ni hauteur ni profondeur ; elle n'était ni près ni loin ; il n'y avait pas de centre d'où mesurer ou embrasser le tout. La mer, le ciel et les terres étaient là, mais il n'y avait pas d'observateur. C'étaient vaste espace et lumière immesurable. La lumière du soleil couchant était sur les arbres, elle baignait le village, elle était visible au delà du fleuve, mais « cela » était une lumière qui ne s'éteint jamais, qui brille toujours. Étrangement, il n'y avait pas d'ombre en elle ; vous ne projetiez pas votre ombre sur elle ; vous ne dormiez pas, vous n'aviez pas fermé les yeux, car maintenant les étoiles devenaient visibles ; mais, soit que vous fermiez les yeux ou les teniez ouverts, la lumière était toujours là. Elle n'était pas susceptible d'être captée et mise dans un sanctuaire. »

L'emploi de la deuxième personne n'est pas pour nous étonner : il est inhabituel à Krishnamurti de penser en termes personnels. En voici un autre exemple qui se situe dans un beau paysage solitaire :

« Avec vos préoccupations et vos bavardages intérieurs, avec votre esprit et vos yeux explorant partout, et qui se demandaient sans cesse si la pluie vous rattraperait sur votre chemin de retour, vous vous preniez pour un intrus, indésirable en ce lieu ; mais bientôt vous faisiez partie, vous étiez une partie de cette solitude enchantée. Il n'y avait aucun oiseau, d'aucune espèce ; l'air était tout immobile, et la cime des arbres sans mouvement contre le ciel bleu. La luxuriante et verte prairie était le centre du monde et, assis sur un rocher, vous faisiez partie de ce centre. Ce n'était pas de l'imagination : l'imagination est stupide. Ce n'était pas que vous essayiez de vous identifier à ce qui était si splendidement ouvert et beau : l'identification est vanité. Ce n'était pas que vous vous efforciez d'oublier ou de rejeter votre personne en cette solitude immaculée de la nature l'oubli de soi, l'abnégation est arrogance. Ce n'était pas le choc ou la pression sur vous de tant de pureté : tout stimulant est la négation de la vérité. Vous ne pouviez rien faire pour être ou pour vous aider à être partie de cette totalité. Mais vous en faisiez partie, vous étiez partie de cette verte prairie, de ce dur rocher, du ciel bleu et des arbres majestueux. C'était ainsi. Vous pourriez vous souvenir de cela, mais alors vous n'y appartiendriez plus, et si vous vous reportiez à cela, vous ne le trouveriez jamais... »

Il n'y a pas d'identification, il n'y a pas de mots, il n'y a pas de projection de soi dans cet état de conscience. Nous sommes ici dans cette zone de silence qui surgissait déjà, il y a plus de dix années, et qui nous avait semblé devoir constituer un dernier chapitre de présentation. Mais ce silence, en vérité, est le seuil de cette mutation à laquelle nous invite Krishnamurti. Il ne l'avait jamais encore aussi bien décrit que dans ces « Commentaires » embrayés dans le réel quotidien de sorte que nous pouvons mieux le comprendre aujourd'hui, et peut-être recommencer notre examen personnel à partir de zéro, en prenant pour départ ce silence qui pouvait avoir l'apparence d'une arrivée.

Ce silence est la cessation du processus de pensée « qui va du connu au connu ». En lisant Krishnamurti, en l'écoutant, s'est-on livré à des comparaisons, à des rapprochements ? A-t-on pensé à des mots tels que mysticisme, contemplation, Dieu, Immanence ou à d'autres termes analogues ? A-t-on évoqué des

saints, des sages ou des religions, des systèmes de pensée, christianisme, hindouisme, bouddhisme Zen ou autre ? Tout cela doit disparaître, sans quoi la mutation est refusée. « Avez-vous jamais rencontré l'impensable? Vous êtes-vous jamais trouvé face à l'inconnu ? » demande souvent Krishnamurti. Il est facile de se leurrer en répondant par l'affirmative.

« Ramassez un fragment de coquillage. Pouvez-vous le regarder, vous émerveiller de sa beauté délicate sans vous dire qu'il est joli ou vous demander à quel animal il appartenait ? Pouvez-vous regarder sans qu'il y ait un quelconque mouvement de pensée ? Pouvez-vous vivre avec le sentiment qui se trouve derrière le mot, sans éprouver le sentiment que fabrique le mot ? Si vous le pouvez, vous découvrirez une chose extraordinaire, un mouvement au delà de la mesure du temps, un printemps qui ne connaît pas d'été. »

La pensée, qui est le temps, qui est ce par quoi, dans l'état de conscience habituel, préalable à cette mutation, l'homme se sent vivre en tant que « je suis », la pensée donc, mise en déroute, se trouve ici en plein paradoxe.

« La méditation n'est pas pour le méditant. Le méditant peut penser, raisonner, construire ou démolir, il ne connaîtra jamais la méditation ; et sans méditation sa vie sera vide comme le coquillage au bord de la mer. Ce vide, on peut y mettre quelque chose dedans, mais ce n'est pas de la méditation. La méditation n'est pas une action dont les mots peuvent être pesés sur la place du marché ; elle a son action propre qui ne peut être mesurée. Le méditant ne connaît que l'activité de la place du marché, avec le bruit de ses échanges ; et au milieu de ce bruit, l'action silencieuse de la méditation ne peut jamais être découverte. L'action de la cause qui devient effet, et de l'effet qui devient cause, est une chaîne de durée interminable qui enchaîne le méditant. Une telle action, ayant lieu à l'intérieur des murs de sa propre prison, n'est pas méditation. Le méditant ne peut jamais connaître la méditation, laquelle est juste au delà de ses murs. Ce ne sont que les murs que le méditant lui-même a construits, qui le séparent de la méditation. »

Et plus loin :

« ... Le méditant sait comment méditer ; il s'exerce, il domine, il façonne, il lutte, mais cette activité de l'esprit n'est pas la lumière de la méditation. La méditation n'est pas un assemblage fait par la pensée; c'est le silence total de la conscience en lequel le centre d'expérience, de connaissance, de pensée, n'est pas. La méditation est attention complète sans qu'il y ait d'objet en lequel la pensée serait absorbée. »

Les mots « mutation humaine » se répandent aujourd'hui un peu partout. La pensée, à cause de ses découvertes, surtout scientifiques, se trouve emportée par un mouvement vertigineux. Ce qui est vrai un matin ne l'est plus le soir. D'où la nécessité de briser à chaque instant ce qui semblait acquis. Mais ce qu'on imagine en général n'est qu'une amplification des cerveaux à l'échelle électronique, doués de mémoires prodigieuses. Comme si l'on n'avait pas déjà des machines des millions de fois plus développées dans ce sens qu'il n'est souhaitable de l'être humainement. La mutation réelle, totale, est le contraire de ces hypertrophies de l'intellect. Elle est caractérisée par une nouvelle pensée, qui n'est ni raisonnement, ni spéculation, mais constatation simple et directe. Cette pensée-constatation implique la conscience dans sa totalité :

« Votre conscience est la totalité de ce que vous pensez et sentez, et beaucoup plus encore. Vos motifs et vos mobiles, cachés ou apparents ; vos désirs secrets ; la subtilité et la ruse de votre pensée ; les pulsions obscures dans la profondeur de votre cœur, tout cela est votre conscience. C'est votre caractère, ce sont vos tendances, votre tempérament, vos réussites et vos frustrations, vos espoirs et vos craintes. Indépendamment du fait que vous croyez ou non à Dieu, ou à l'âme ou à Atman, ou à quelque entité sur-spirituelle, le processus entier de votre pensée est votre conscience. »

Et encore :

« La vie est tout, n'est-ce pas ? Jalousie, vanité, inspiration et désespoir ; la morale sociale et la vertu qui n'est pas dans le champ des cultures bien-pensantes ; le savoir amassé au cours des siècles ; le caractère, qui est le point de rencontre du passé et du présent ; les croyances organisées qu'on appelle religions et la vérité qui est au delà d'elles ; la haine et l'affection ; l'amour et la compassion, qui ne sont pas dans le cadre de la pensée ; tout cela, et plus encore, est la vie, n'est-ce pas ? Et vous voulez en faire quelque chose, vous voulez lui donner une forme, une direction, une signification. Mais qui est le « vous » qui peut faire cela ? Etes-vous autre chose que cela même que vous voulez changer ? »

De même qu'avant de naître, le poussin dans sa coquille ne peut rêver que coquille, mais se trouve ensuite en contact avec la mouvante réalité d'un monde nouveau et insoupçonné, l'homme enfermé dans la coquille de sa pensée ne peut que projeter ce moi, quand bien même il l'appelle Dieu. Mais en état de mutation, loin d'avoir abandonné le monde, il l'a trouvé :

« On entendait la conversation des personnes derrière soi, on voyait la charrette à bœufs et le camion qui approchaient et pourtant la conscience était parfaitement immobile ; et le mouvement dans cette immobilité était l'impulsion d'un nouveau commencement, d'une nouvelle naissance. Mais le nouveau commencement ne vieillirait pas, il ne connaîtrait jamais hier et demain. La pensée ne faisait pas l'expérience du neuf ; elle était le neuf ; elle n'avait pas de continuité, donc pas de mort ; elle était neuve, on ne l'avait pas refaite neuve ; le feu ne provenait pas des braises de la veille. »

Les mots sont évidemment incapables d'exprimer ce mouvement immobile, ce silence en lequel sont tous les bruits du monde. Car ce silence était « dans des profondeurs où la pensée ne pouvait l'atteindre, et ce silence était une pénétrante félicité — un tel mot a peu de sens mais sert à communiquer — qui continuait et continuait ; ce n'était pas un mouvement en termes de temps et de distance, mais il était sans fin. Etrangement massif, et pourtant il pouvait être soulevé d'un souffle. »

Cette félicité ne peut être trouvée ni par des recherches ni par la foi. Elle n'est reçue que par une conscience en laquelle toutes les contradictions ont fusionné en une seule flamme de lucidité. C'est un état d'être.

« Devenir et être n'ont aucun rapport l'un avec l'autre, ils se meuvent dans des directions totalement différentes, l'un ne conduit pas à l'autre. Dans l'immobilité de l'être, le passé en tant qu'observateur, qu'expérimentateur, n'est pas. Le temps n'y est pas actif. »

L'énergie qui s'y déploie est celle de la vie même, intemporelle, neuve éternellement.

\*\*

Ces descriptions occupent environ le quart de *Commentaries on living, 3rd Series*. Les trois autres quarts sont des notes, écrites au jour le jour, où sont relatées les entrevues, ou plutôt les consultations que sont venues demander des personnes aux prises avec les difficultés de la vie. Elles sont venues seules ou en petits groupes. Il y a des hommes âgés qui ont cessé de travailler, et, dans la dernière phase de leur vie, cherchent Dieu et ne le trouvent pas ; des fonctionnaires, des employés de bureaux, des hommes en place, des politiciens, des avocats, des peintres, qui voudraient fuir la médiocrité de leur existence ; des étudiants très jeunes qui hésitent à s'aventurer dans un monde dont ils perçoivent les limitations ; un jeune couple dont le fils unique vient de mourir ; un vieillard qui a passé quarante années de sa vie dans des monastères et à qui toutes ces disciplines n'ont rien apporté ; une femme du monde qui insiste pour que Krishnamurti s'inscrive à une Société pour la protection des animaux, dont elle est présidente ; des hommes politiques très importants qui veulent savoir si l'on peut « spiritualiser la politique » ; des hommes d'affaires qui, retirés, ne savent plus à quoi employer leur temps ; un jeune professeur d'université qui cherche une source permanente de bonheur ; des brahmanes, des catholiques, des bouddhistes qui ont entendu dire par Krishnamurti que les religions ne sont pas la vérité...

En général, ce sont des gens de bonne volonté, sincères, désireux de se mettre au service de la société, et qui ont vu à quel point les organisations sociales, politiques ou religieuses, se détériorent jusqu'à agir dans le sens contraire de l'idéal originel.

Le lecteur, lui, s'il est réfléchi et s'il a bien voulu, au début de chaque chapitre, suivre Krishnamurti dans ses voyages, ses promenades solitaires ou ses contacts avec les foules grouillantes, animées et si vivantes; s'il s'est laissé pénétrer de cet extraordinaire état de méditation intense où la vie tout entière est rassemblée en un foyer ardent ; s'il a perçu, senti, ou simplement deviné cette synthèse où aucun problème ne se présente plus sur son plan particulier, mais où se conjuguent, se rejoignent, fusionnent les mille facettes que viennent apporter les interlocuteurs ; ce lecteur a déjà compris. Il voit arriver ces personnes conditionnées, emprisonnées à l'intérieur de leurs contradictions dont chacune a pris un aspect particulier. L'égoïsme, la pensée, l'amour, la richesse et la pauvreté, la solitude, la connaissance, la vertu, les relations humaines, les croyances, le conscient et l'inconscient, la beauté et la laideur, la peur et la sécurité, le temps, la souffrance et l'ambition, le travail... Etats de conscience morcelés, dont chacun assume l'aspect d'une entité, mais qui n'est qu'identification. Et ces fragments d'individus que nous sommes, alors qu'ils s'imaginent regarder le monde, ne le voient qu'à travers leurs rêves et n'atteignent pas le réel. Ils n'ont pas vu la feuille de l'arbre, la douleur du voisin, l'extase de l'enfant. La bénédiction de la « vie même de la vie » est là pour qui veut la prendre, et nous ne savons pas qu'elle est là. Et, par des raccourcis inattendus, par quelques questions très simples, les interlocuteurs se trouvent ramenés, non sans surprise parfois, à la vision directe de leur condition, à l'examen de leur « état », à la nécessité de se transformer radicalement. Il arrive à quelques-uns de ne pas comprendre, de ne rien apprendre, de se retirer plus ancrés que jamais dans leurs idées. Mais — et ce n'est pas le moindre mérite de ce livre étonnant — le lecteur s'en aperçoit... Il ne nous reste qu'un pas à faire : nous voir nous-mêmes, tels que nous sommes...

Paris, mars 1962.

## LA CONNAISSANCE DE SOI

Peu de personnes contestent que notre monde soit un chaos. Les difficultés où nous nous débattons se multiplient à un rythme accéléré. Les instruments de destruction sont tels, que nous voyons la possibilité de transformer la Terre en une planète morte. Aucune valeur n'est capable d'éclairer l'ensemble des hommes sur le sens de leurs vies. Seul est total l'individu, seule est totale l'humanité. Mais chacun appartient à un groupe qui proclame sa vérité contre les autres groupes, et ces religions ont leur explication de l'homme et de l'Univers, en fonction d'un Dieu ou d'un système économique, de l'individu ou d'une collectivité, de l'esprit ou de la matière, d'où le chaos. Chaque individu, ou groupe, veut avoir raison contre les autres, d'où le désastre. Nous ne possédons pas une seule valeur efficace, pas une seule vérité agissante, qui soient purement humaines, puisque chaque prétention à l'Universel implique une conformation particulière de l'esprit. C'est cela le fait réel qu'il faut d'abord constater, en vue de comprendre l'issue unique, simple et directe dont parle Krishnamurti. Totale et instantanée, inattendue, intégrant l'individu et le social, elle n'est perçue qu'à l'instant où on la vit. Il n'est donc pas possible *à priori* de connaître sa nature, ni même de savoir si elle existe. Toutefois, on peut déjà comprendre que si elle existe, cela ne peut être que dans l'affranchissement de toute façon de penser et de sentir conditionnée par un point de vue quel qu'il soit, dont la nature puisse se prêter à la contradiction. Prétendre à l'Universel à travers une particularité — la croyance en Dieu, ou à la science, ou au nationalisme, ou au communisme, etc., etc... — c'est nécessairement se heurter aux particularités opposées. Il est vrai que des esprits éclairés ont souvent cherché à concilier les contraires dans l'affirmation que toutes les voies sont bonnes qui mènent au but. Ces tentatives ont toujours eu pour postulat que l'inconditionné peut être atteint par le conditionné, la perfection par l'imperfection, l'être par le devenir. C'est là qu'éclate avec le plus de vigueur l'irréductible, l'inébranlable négation de Krishnamurti, fidèle à elle-même depuis le jour où il a commencé à s'exprimer : toutes les voies sont fausses, il n'y a pas de voies. Celles qu'imaginent les consciences limitées, en vue de trouver l'illimité, sont d'illusoires projections. Il n'y a de limites à la conscience humaine que celles qu'elle se donne. Et de même qu'elle a la faculté de se conditionner, elle a le pouvoir de briser les coques dans lesquelles elle s'est enfermée et auxquelles elle s'identifiait. Ses soi-disant ascèses, ses devenirs n'ont pour but que de consolider et de faire durer ses limites.

Les faits donnent raison à ce renversement de valeurs, car à examiner les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'on voudrait qu'elles soient, on ne peut manquer de constater que l'idéal, le dogme, la croyance, le système, engendrent l'ajustement, le reniement, l'hérésie, l'interprétation, et qu'en somme tout but se double d'un ennemi. Un chemin implique un guide, le guide une autorité. Au Maître, au pontife, au chef, à l'exploiteur, s'opposeront la soumission ou la révolte des disciples, des ouailles, des gouvernés, des exploités. Si, au cours de l'Histoire, certains hommes ont peut-être exprimé la valeur essentielle de l'unité humaine, ainsi que l'affirment des récits dits révélés, est-il nécessaire de décrire le résultat sanglant de ces dispensations, tel que nous l'avons sous les yeux ? Conséquence fatale, dit Krishnamurti, car toute vérité répétée est mensonge.

Par une erreur constante à travers les âges, ce qu'on a cru être la vérité, en devenant loi ou foi, a fait obstacle à la connaissance. Les méthodes, faites de la substance même de l'ignorance, l'ont enfermée dans un cercle vicieux. Il n'eût pas fallu chercher la connaissance, mais les causes de l'ignorance. La vérité survient lorsque tombent les murailles intérieures qui nous protégeaient contre elle. Ces murailles sont nos projections, la vérité est nous-mêmes. Elle est toujours là, aux aguets pour ainsi dire, prête à nous envahir de sa transparence. Nous ne pouvons pas aller vers elle : par quelle perversion de l'esprit pense-t-on connaître le chemin qui mène vers un point inconnu ? Ne cherchons pas « Dieu ». Si nous le trouvions, ce ne serait pas la vérité. Connaître l'inconnaissable ? Ces termes sont contradictoires. Mais connaître le connaissable, c'est-à-dire les origines profondes, en action, de nos pensées et de nos émotions, c'est nous ouvrir à l'inconnaissable.

Dans ce monde bouleversé et confus, les idéologies collectives proposent des remèdes d'urgence aux maux dont elles sont les seules causes, et pensent que remettre en question toute notre façon de pensée, et jusqu'aux structures de nos psychismes, telles qu'elles sont façonnées depuis des siècles, est une façon trop restreinte et trop lente de procéder à un redressement de la condition humaine. Chacun, sentant plus ou moins clairement la catastrophe, demande une action immédiate et des hommes de bonne volonté. On veut résoudre les conflits entre nations, entre systèmes économiques, entre classes sociales, entre races, sans cesser, pour autant, d'appartenir à des groupes, à des Eglises. Chacun, étant trop engagé pour se libérer de ses appartenances, se lance dans une action pour ou contre ceci ou cela et, de ce fait, alimente le conflit qu'il prétend apaiser, et poursuit l'illusion d'une paix qu'il obtiendra par une victoire et maintiendra par la violence, ce qui est le propre de tout combattant.

Face à ces prodigieuses mobilisations, Krishnamurti déclare vouloir être seul, sans disciples, sans adeptes, sans organisation. Armé d'une seule valeur, la connaissance de soi, valable selon lui, et efficace, à la fois pour les individus et la société, il s'entend bien souvent traiter de rêveur. Son arme semble absurdement inadéquate. Elle n'a pas arrêté la deuxième guerre mondiale et n'empêchera pas la troisième. A cela il répond que celle-ci a déjà lieu, puisque chacun combat, et que si c'est la paix qu'on veut, il n'est que de cesser immédiatement de combattre. Chacun y souscrirait à, condition que l'ennemi soit définitivement désarmé. Et c'est ainsi que nous arrivons au bord de l'abîme. Mais notre malheur est de ne pas tout à fait croire à cet abîme. En dépit de l'évidence, il est plus commode d'espérer que tout s'arrangera. Du moins jusqu'à une prochaine génération. Et de se dire que l'on n'y peut rien. Que mieux vaut vivre au jour le jour, sans tant y penser.

Krishnamurti est d'une sévérité extrême contre ces inconscients. Il se sent, lui, totalement responsable et totalement désespéré. C'est l'être humain dans son ensemble qui est en péril. A cela il n'y a pas de remède partiel, puisqu'au contraire la catastrophe n'est que l'ensemble de tous les remèdes.

Nos dirigeants, hommes d'affaires et politiciens, dont l'action quotidienne contribue sans arrêt au désastre, n'ont aucun désir de comprendre la valeur essentielle qui les condamne. Et, se sentant infiniment petits au milieu de l'énorme appareil administratif, policier, économique et guerrier des Etats, les victimes, les mécontents, les révoltés ne peuvent pas imaginer que la simple Connaissance soit efficace contre lui. Ils veulent une action collective, comme si celle-ci pouvait être autre chose que partielle, et démontrent par là qu'ils ne perçoivent pas le mal réel, qui est un tout. Un groupe n'est

jamais total, il n'y a d'universel que l'individu et l'ensemble des hommes. Un groupe ne pense pas, il est en deçà de la Connaissance, il est l'organisation de l'ignorance et de l'irresponsabilité, son action est toujours régressive. Par contre, l'homme pleinement conscient est créateur. Créer c'est voir les choses telles qu'elles sont, d'un esprit neuf et clair. Lorsqu'une civilisation est en voie de se détruire, elle met tout en œuvre pour étouffer cette rénovation des esprits. A ce moment-là il ne peut rester qu'à lui tourner le dos.

Au cours de l'Histoire, il a toujours été admis que les mythes collectifs en vigueur dans telle ou telle civilisation étaient des voies vers la transcendance, qui s'ouvraient à ceux dont la vocation était de s'y consacrer. La plupart de ceux qui vivaient au sein d'une civilisation particulière, brahmaniste, bouddhiste, chrétienne, etc..., se sentaient relativement à leur aise dans leur conditionnement mental et psychique. Les hommes ne s'y sentaient pas détruits dans leur fonction créatrice, ni emportés à la dérive dans l'ignorance de leur raison d'être, ainsi que cela se produit partout dans le monde à notre époque. De ce fait, ceux qui éprouvaient le besoin de briser le conditionnement de cet inconscient collectif spécifique et de se retrouver au contact du réel tel qu'il est, et non d'un monde imaginaire, étaient rares. Mais aujourd'hui, ce qui n'était perceptible qu'à ces quelques êtres d'élite, c'est-à-dire la destruction de la liberté — créatrice et créée — par le conditionnement, est devenu un fait constant, La situation de l'être humain s'est aggravée. La technique anonyme et irresponsable de la bêtise administrative et policière mondiale nous entoure d'un réseau de catégories qui nous étouffe, qui, littéralement, assassine l'homme en tant qu'être créateur d'abord, qui l'assassine tout court ensuite. Ce fait est évident. Percevoir la liberté, comprendre de quoi elle est faite, n'est plus une question de vocation, mais de vie ou de mort. Quel que soit le sort de l'humanité, qu'elle survive ou se suicide, notre premier effort doit logiquement tendre vers cette nécessité immédiate, vers cette prise de conscience. Il s'agit, tout de suite, de briser les conditionnements dont nous étouffe un monde où les valeurs dites de civilisation se sont retournées contre elles-mêmes.

Nous verrons, avec Krishnamurti, que briser ces barrières est très difficile, car notre pensée est habituée à fonctionner de telle façon qu'elle se conditionne elle-même. Notre raison, telle qu'elle se perçoit identifiée à un moi apparemment permanent à travers la durée de notre existence, est le produit d'un automatisme. Ce fonctionnement, usurpant une identité, a cherché par tous les moyens, en particulier par des théologies, à se justifier. Or, comme ce vice dure depuis que l'homme accumule les archives de ses soliloques, il nous faudra déblayer notre esprit à un point inimaginable, si nous voulons nous voir tels que nous sommes en réalité. Nous voir exactement tels que nous sommes, c'est cela, pour Krishnamurti, la vérité. N'allons pas plus loin. N'allons pas ailleurs. Se rendre compte de ce qu'il y a, en notre conscience, à un moment donné, dans la vie quotidienne, sous le coup d'une quelconque provocation de la vie, c'est cela la connaissance, totale, infinie, intemporelle.

La vérité est simple, mais tragiquement complexe. Au « Connais-toi » de Krishnamurti, peut-on répondre que l'on n'est pas d'accord ? Que la connaissance de soi n'est pas désirable ? Mais c'est en cette première adhésion que réside la première équivoque. Le « Connais-toi » a été prononcé maintes fois au cours des siècles. Il n'y a apparemment rien de nouveau en cet impératif, de sorte que par un automatisme de la pensée, la plupart des interlocuteurs de Krishnamurti (on le voit à peu près à chaque question qui lui est posée) ont beaucoup de mal à considérer que la connaissance de soi puisse être la

clé de tous nos problèmes. C'est là qu'est l'équivoque, car Krishnamurti ne dit pas qu'il serait bon que l'on se connaisse, que la connaissance est désirable. Il n'ajoute pas au monde tel qu'il est une philosophie qui embellirait, pacifierait, consolerait nos existences. Selon lui, la connaissance de soi est une action immédiate, puissante, concrète : la seule qui puisse nous faire sortir de notre état de confusion. Elle est aussi urgente, réelle et pratique que sauter dans un canot de sauvetage au moment d'un naufrage. On voit par là combien grave peut être le malentendu.

Ceux qui ont le sentiment d'une crise humaine totale ne manqueront pas de voir que la portée du « Connais-toi » de Krishnamurti est aussi totale. A cet effet, ils commenceront par ne pas l'accepter, par suspendre leur jugement, et vider leur pensée de son contenu. Applaudir d'avance à un « Connais-toi » philosophique, à la façon de ceux qui se piquent d'être éclairés et cultivés; serait une fatale erreur. Car si cette valeur est absolue, elle provoque en nous une dévastation. Elle nous fera perdre notre propre entité. Nous ne saurons plus qui nous sommes, ni même si nous sommes quoi que ce soit. Parler de totalité, d'absolu, c'est parler d'une mort psychologique. Ces mots extrêmes qu'il arrive à Krishnamurti d'avancer doivent être pris pour ce qu'ils sont, avec tout ce qu'ils impliquent.

Ces implications sont vastes et profondes. Il faut les aborder dans le calme d'une pensée en quelque sorte suspendue en la contemplation sereine de son propre processus. Le « Connais-toi » s'éclaire alors d'une intimité secrète. Tout d'abord, il nous révèle que nul ne peut nous connaître si ce n'est nous-mêmes. Et que, puisque nous sommes, chacun de nous, le résultat du passé, en nous comprenant nous-mêmes, nous découvrons toute la connaissance, toute la sagesse. Si ces deux constatations ne nous épouvantent pas, si nous les pensons jusqu'au bout en nous faisant recréer par elles, nous percevons que notre conscience est, de toute évidence, le seul instrument qui puisse examiner, de l'intérieur, l'être vivant que nous sommes. Si nous voulons découvrir le mystère de notre vie d'homme, il nous faut l'explorer à l'intérieur de nous-mêmes. Notre conscience ne pourra jamais se pencher sur un être humain de façon à comprendre ce qu'il est dans ses rapports avec sa propre conscience et avec la nature. Chacun de nous n'est-il pas l'aboutissement de toute l'évolution à travers la totalité de la durée ? Et ne portons-nous pas en nous l'origine, la cause ? Nous sommes à la fois notre cause et notre effet. La vie en nous est actuelle, présente et agissante. Elle est la cause de tout son passé. Et celui-ci insondable accumulation de luttes, de réactions, d'inconscience, de prises de conscience, de morts, de naissances, d'affirmations, de défaites, de pertes d'équilibre, de conquêtes est, s'il se perçoit dans l'instant, la cause du présent. Et, dès qu'il agit dans le présent, il cesse d'être le passé et devient ainsi son propre effet et sa propre cause. Quel mobile secret, quel désir mystérieux, a mené l'être que nous sommes, jusqu'à l'identification d'un « je suis » ? Si l'identification est présente, c'est que sa cause est présente, et non ses éléments, qui sont du passé. C'est cette cause qui est vivante. Mieux : elle est la vie même. C'est elle qui, rappelant les souvenirs, leur donne une apparence de vie et, les rejetant, les anéantit. Cette cause est-elle devenir ou être ?... Ou les deux ?... Et quelles secrètes et honteuses complicités se partagent le devenir et l'être pour égarer la conscience jusqu'à lui faire perdre son orientation ?

Ces réflexions; ou d'autres, se présentant au gré de nos méditations, au fur et à mesure que Krishnamurti nous entraîne dans des explorations profondes, nous révèlent que ce qu'il entend par « se connaître » est le contraire de l'affirmation « je me connais ». En effet, cette affirmation implique la



notion « je suis une entité dont je connais le caractère, les tendances; les réactions, les habitudes, etc. » ce qui est une identification de la conscience d'être avec un personnage statique, figé dans sa structure. Mais s'il n'y a pas d'observateur, si la conscience, sans cesse en éveil, peut s'observer dans ses mouvements, ses soubresauts, ses réactions, elle ne « connaît » pas, elle « apprend ». On ne peut pas à la fois « savoir » et « découvrir ». Et la découverte est sans limite. Elle met la conscience face à l'impensable, où la pensée, acculée, ne sait plus que répondre et se voit contrainte de se suspendre.

Ainsi la voie de la connaissance est dans le sens d'un approfondissement en nous-mêmes, à condition que nous n'en fassions pas une simple opération de l'esprit. Notre conscience, en effet, n'est pas seulement de la pensée. Peut-être même ne tarderons-nous pas à comprendre que, de tous les éléments de la conscience, la pensée est le plus extérieur. Nos émotions, nos sentiments, nos sensations, nos perceptions, nos rêves, nos symboles vécus et tout ce que contiennent le subconscient et l'inconscient, sont plus authentiquement notre substance que le maniement d'idées et de concepts — ou d'opinions — qu'il nous plaît en général d'appeler pensée. Krishnamurti, en fonction de la connaissance de soi, nous mène dans une zone où, ayant abandonné les mots, la pensée devient silence. Toutefois, parallèlement à elle, il est nécessaire d'intensifier une forme de pensée qui est constatation aiguë et vigilante, mais impartiale, désintéressée et ignorante, à la façon d'un simple magasinier chargé d'enregistrer avec zèle un intense va-et-vient d'objets. Son zèle sera mis en défaut s'il perd son temps à s'intéresser aux objets en tant que tels, à les critiquer, à bavarder à leur propos. Ce qui doit l'intéresser suprêmement, c'est son travail d'enregistreur. S'il est distrait, le va-et-vient lui échappe. Or, au cours de notre journée, il se passe quelque chose à tous les instants en nous. Au cours de chaque seconde nous agissons et réagissons sur tous les registres de notre être. Mais, par une curieuse distraction, cet être, aboutissement de la vie sur cette planète, ne nous intéresse pas. S'il nous intéressait, nous le connaîtrions.

L'acte de connaissance est immédiat, étant constatation, mais extrêmement difficile à exercer, du fait que, cherchant l'individu, on se heurte partout — sur tous les registres — à du collectif. Nos problèmes les plus angoissants, nos drames les plus douloureux, ne sont-ils pas ceux d'une certaine façon de sentir, de penser, de se comporter, commune à un groupe national, confessionnel ou de classe ? La plupart de nos tragédies familiales ne sont-elles pas dues à ce que nous nous identifions à certaines façons traditionnelles, collectives, de se comporter ? Cela est si vrai que des tragédies provoquées par des mœurs et des coutumes qui nous sont étrangères nous semblent monstrueuses. Et si, dominés par notre religion, nous cherchons la solution du problème que pose pour nous cette religion, auprès d'un directeur de conscience, nous prétendons guérir le mal par le mal. Si, au contraire, nous acceptons comme valeur la connaissance de soi, donc que nul ne peut nous connaître si ce n'est nous-mêmes, nous rejeterons toute croyance, toute tradition, tous les textes saints et sacrés, d'Orient et d'Occident, toute représentation de l'homme et du monde, toute conception philosophique, toute idéologie, et jusqu'à toute façon de penser. En effet, seul un esprit frais, neuf, simple dans le vrai sens du mot, peut voir ce qui est. Tout ce que l'on enseigne empêche cette vision.

Qui pourrait nous éclairer sur le sens secret d'une réaction, sur telle émotion fugitive, sur des demi-pensées non formulées qui, à toute heure du jour sous la provocation de la vie, constituent à la fois notre substance et la clé de nous-mêmes ? Qui saurait déchiffrer notre livre intérieur, dont les signes se

précipitent à la poursuite du temps, si ce n'est nous-mêmes ? Et est-il nécessaire d'aller consulter la sagesse des âges pour savoir si nos cœurs sont secs ou si nous aimons ?

Ainsi, évitant de nous laisser emporter par les projections abstraites de notre ignorance, appelées, selon les cas, Dieu, le Bien, l'Esprit ou le Matérialisme, la Patrie ou l'Internationale, nous constatons que la connaissance de nous-mêmes est celle des rapports que nous entretenons avec le monde et les hommes, de sorte que le problème individuel est social et, qu'inversement, le social est individuel.

Il est impossible de nous connaître, si ce n'est dans nos rapports avec le monde et les hommes. Cette proposition de Krishnamurti est fondamentale et, mieux que tout autre, exprime le caractère réaliste de sa pensée. Nous ne saurions concevoir un être à l'état d'isolement. Tout être existe en fonction de ses rapports avec ce qui l'entoure. Donc, si nous voulons nous connaître tels que nous sommes, cela ne pourra être qu'au moyen de nos contacts, de nos échanges, de nos conflits. Si nous nous isolons dans le but de méditer sur nous-mêmes, nous nous mettons en fait à l'abri de ce qui, provoquant nos réactions, nous révélerait notre véritable nature. L'isolement serait d'ailleurs illusoire nos rapports extérieurs, fussent-ils réduits à l'extrême, selon le goût des anachorètes et des sanyasis, existeraient toujours. Mais ils seraient filtrés à travers la coque de protection que nous aurions organisée autour de nous, à l'image de notre ignorance. Nous pourrions ainsi parvenir à l'équilibre, à la sérénité, à la contemplation et même à l'union mystique, mais cet état ne serait pas la connaissance, et le Dieu que nous découvririons serait factice. Si nous sommes à nous-mêmes instrument de connaissance, il nous faut sans arrêt nous mettre à l'épreuve, nous voir tels que nous réagissons aux coups du sort. La vie est imprévisible, incertaine et tend à briser les certitudes dont on construit les équilibres psychologiques. Dieu est la plus grande sécurité possible, celle à laquelle on attribue le pouvoir de nous faire durer indéfiniment, dans un état de béatitude. Mais plus nous nous approchons d'une sécurité psychologique, moins nous nous connaissons. Chercher Dieu, ou la vérité, c'est chercher à ne pas se connaître. Si nous n'allions qu'à la recherche de sécurités matérielles, celles-ci, s'écroulant fatalement, nous permettraient de retrouver, un jour, à la fois l'insécurité et la vie. Nul n'est moins vivant que l'homme drapé dans les certitudes spirituelles, dans sa foi, dans le sentiment de son équité. Le pécheur a du moins notion de l'action qu'il mène en faveur de ses buts particuliers, contre les autres hommes. Cette notion le mènera peut-être un jour à la connaissance. Mais il arrive que le défenseur désintéressé d'une bonne cause, croyant que sincérité est vertu, agisse pour les uns, contre les autres, s'efforce de faire triompher ceci, par opposition à cela, et, semblable de la sorte au militant le plus stupide, qui ne manque jamais de justifier ses violences, soit un artisan du chaos. Ne saisissant pas, dans ses rapports humains, les occasions qu'il aurait de se connaître, mais s'identifiant, individu, à une cause collective, et passant son temps à juger, à approuver et réprouver, il se trouve qu'en dernière analyse, plus son action est vive, moins il se sent responsable de la confusion. Et l'on peut se demander pourquoi nous aliénon notre responsabilité, notre maturité mentale, au point d'oublier que notre premier devoir n'est pas d'agir en aveugles mais de nous connaître. Considérer que la connaissance de soi est une branche abstraite de la philosophie, sans utilité pratique, c'est s'avouer irresponsable. Un quelconque tâcheron, manipulant un outil ou un instrument qu'il n'aurait pas pris la peine de connaître, se sentirait responsable de son échec. Mais, par une sorte d'aberration, nous agissons dans le monde au moyen de l'instrument le plus puissant qui soit, et le plus proche de notre observation — nous-mêmes — en admettant a priori qu'il est impossible de le

connaître. La masse humaine plonge encore si profondément dans l'ignorance et l'inconscience que les personnes les mieux douées se laissent hypnotiser par le préjugé selon lequel l'état de connaissance absolue est inaccessible à l'homme normal. On « croit » que l'on possède une âme immortelle ou qu'elle n'existe pas. On « croit » à un Créateur ou à l'évolution d'un Univers qui se trouve être là on ne sait comment. Comme si « croire » avait une signification. Comme si nier la croyance d'un autre avait un sens. En fin de compte, chacun s'établit, au sein du mystère, dans une enceinte fortifiée, limitée, but et raison d'être d'une responsabilité particulière, étroite et meurtrière.

Se sentir responsable en totalité, et non en partie, est une raison nécessaire et suffisante pour adopter la connaissance de soi comme valeur unique, individuelle et collective. Cette fusion nous permet d'établir qu'aucun problème n'a de solution sur son plan particulier, car cette solution n'est qu'en la cause du problème : elle est en lui, du fait qu'il est particulier. Mais en considérant les hommes dans leur unité, et l'homme dans son intégralité, on agit au delà et au-dessus des problèmes.

L'extrême complexité du monde moderne, compartimentée entre les mains des spécialistes, échappe au contrôle de l'homme ordinaire. La production et la distribution par exemple (qui touchent chacun directement), comportent une quantité incalculable d'éléments. Ceux-ci, appartenant chacun à une branche d'études, mettent en jeu les sciences économiques, sociales et politiques, la question du travail et du capital, l'organisation de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la philosophie, bref, l'ensemble des connaissances humaines, dont l'application relève de théories contradictoires, soutenues par des experts qui ne s'accordent entre eux sur aucun point, sauf sur l'impossibilité de produire et de distribuer les biens de ce monde sans conflits, de sorte que la base commune de leurs systèmes est la violence. Or, il est évident que les hommes quelconques, les non-initiés à toutes ces sciences, ne posséderont jamais la totalité des connaissances de tous ces experts. Est-ce à dire que la situation nous a échappé pour toujours ? Qu'elle dépasse le champ de notre compréhension ? Regardons-la dans son ensemble, d'un point de vue direct, simple, humain. Nous constatons tout d'abord qu'il est facile de beaucoup produire. Si l'humanité travaillait à plein rendement, nous aurions, en quelques semaines, un amoncellement inimaginable de biens de consommation. Par ailleurs, des centaines de millions de personnes, ayant besoin de ces biens, les absorberaient immédiatement. Où donc est le problème ? La production n'est pas un « problème », car si on la laissait se développer selon ses moyens, elle tendrait vers l'illimité. Pour la consommation, il en est de même. Mais, entre les deux, se situe, disent les spécialistes, une muraille mystérieuse et infranchissable. Ils ne voient pas que ce « problème » ne peut être résolu, du fait qu'humainement il n'existe pas. Les spécialistes ne mettent pas son existence en doute. Ils s'efforcent donc de le « résoudre », sur son plan particulier. S'ils examinaient la situation du point de vue qu'auraient des réfugiés sur une planète, qui, n'attendant de secours d'aucun ciel, décideraient de se partager, de mettre en commun ce qu'ils obtiendraient de la nature, les mots « prix », « achats », « vente », sembleraient stupides. Et ils le sont, même techniquement. En effet, dès qu'une guerre éclate, ils disparaissent, sont inexistantes, se volatilisent, dans l'incrédible. C'est là que se trouve le problème : en dépit des démonstrations des techniciens, il n'est pas matériel, il est psychologique.

Nous voici revenus à la connaissance de soi, et à la nécessité de sortir des cadres où les spécialistes enferment arbitrairement les questions qui nous concernent. Ce formidable appareil technique, ces

difficultés économiques et financières, ces rouages innombrables et inextricables, sont les trucages grâce auxquels nos dirigeants nous interdisent l'accès de leurs conciliabules. Ils se parent de leurs vaines compétences pour nous signifier des tabous. Et nous, à la fois crédules et désabusés, résignés et révoltés, ne sachant où ni comment agir, nous nous laissons entraîner à mener notre combat là où nous ne sommes que la contrepartie, la partie opposée, dans ce jeu de destructions. Que nous soyons pour la droite ou la gauche, pour l'Occident ou l'Orient, pour l'esprit ou la matière, Krishnamurti nous montre que ce sont là des réactions dictées par notre propre conditionnement et que nos armes ne valent guère mieux que celles de nos ennemis. Mais, aussitôt que nous acceptons de faire de la connaissance de soi une valeur, un monde nouveau s'ouvre à nous, car, cessant de nous compartimenter et de subir nos difficultés réparties en catégories, nous nous intégrons en nous-mêmes et en l'unité humaine.

## L'HUMAIN

La connaissance de soi résulte spontanément d'un intérêt passionné pour le monde tel qu'il est, pour les personnes, pour tout ce qui vit. C'est une intensité, une communion qui est amour. Le psychisme, dans ses prises de conscience sans cesse renouvelées, se trouve projeté au delà de la coquille qui l'avait enfermé dans une autoperception faite de ses propres limites. Et cette métamorphose, cette mutation n'a plus aucune relation avec des valeurs dites spirituelles, telles que le salut personnel, l'injonction d'aimer les autres « comme soi-même », la notion que l'on est une âme immortelle, une étincelle divine, ou toute autre valeur dite religieuse, fondée sur le désir de s'identifier à une durée indéfinie.

Cette libération du psychisme nie les autres valeurs, du fait qu'elle les accomplit. Elles doivent mourir en elle, à la façon d'un grain dans la bonne terre, afin de donner leur fruit. L'ensemble des expériences humaines qu'elles interprètent, définissent et prétendent guider, doit se résoudre en elle, en un acte créateur d'auto-révélation. Ce que l'on appelle la marche de l'humanité vers un avenir appuyé sur le passé, se trouve, avec Krishnamurti, projeté au delà de la nécessité de l'expérience, dans la négation de la durée. C'est la notion même du devenir qui se trouve condamnée par la conscience humaine, dont les couches stratifiées, transpercées d'un coup par la perception aiguë de ce qu'elles sont, disparaissent à elles-mêmes. Les voies dites de la connaissance proposent un but, une ascèse, une imitation, une discipline, et sont, par conséquent, susceptibles d'être exposées et décrites. Mais la perception immédiate et directe de « ce qui est » n'est pas une voie, n'est rien que l'on puisse décrire. De ce fait, cette connaissance est difficile à expliquer. La difficulté n'est pas en elle mais en tous les obstacles que nous lui opposons. D'où l'aspect négatif de la façon de penser de Krishnamurti, par lequel les fausses valeurs se retournent contre elles-mêmes. Mais cette destruction n'est que la démolition de barrières, encore qu'elle ait le caractère d'une invitation à une mort psychologique. Elle le serait si on se l'imposait. Un croyant, profondément identifié à sa foi, suppose que l'on commettrait un véritable assassinat si on l'amenait à ne plus croire. Il protège avec acharnement, avec angoisse, sa conscience chrétienne, ou brahmanique ou de toute autre appartenance, étant persuadé que si elle venait à s'apercevoir de l'erreur que sont ces limitations (par lesquelles elle se perçoit étant) elle sombrerait dans un abîme de néant et mourrait de male mort. Cette idée l'épouvante à tort. Il y aurait mort, bien sûr, mais aussi quelle résurrection ! S'il y a compréhension, il y a simultanément résurrection et mort et l'on en sort invulnérable dans la mesure où l'on a été atteint. Il est toutefois inutile d'encourir une mort « en vue » d'une résurrection. Une mort d'une sorte nous attend en tous les cas, et l'on ne voit pas pourquoi on la fait tant attendre, si ce n'est pour chercher à la tromper, à en faire un « passage » à travers lequel le passé, qui, lui, est mort, parviendrait à se prolonger en un futur qui ne serait que sa projection. Tout ce à quoi nous pouvons penser n'est encore que du passé, devient passé en soi-même dès qu'on se repense. Et cette répétition, de concepts, de représentations, de croyances, de disciplines, de méditations, mesure notre fuite devant l'inévitable. S'il en est ainsi, pourquoi tant nous dérober ? Pourquoi ne pas mourir, au fur et à mesure, en de perpétuelles résurrections ? Pour que l'esprit soit frais et neuf, n'est-il pas normal de faire mourir chaque expérience qui passe ? Ou est-on si incertain, si peu sûr de s'en être

nourri qu'on l'emmagasine, qu'on l'entrepose, qu'on s'en encombre jusqu'à n'être qu'une personification d'habitudes ?

Il n'y a pas de différence entre s'ouvrir à la mort et s'ouvrir à la vie. De même, refuser de mourir c'est refuser de vivre. La mort et la vie sont le double aspect de ce qui n'a ni passé ni futur, de l'intemporel. Les croyants en la matière ou en l'esprit enseignent que la privation du présent prépare une vie meilleure sur cette terre ou dans l'au-delà. Pour les uns, le salut sera collectif ; pour les autres, individuel. Selon nos goûts, notre plaisir, notre éducation, nos tendances et, en général, notre conditionnement, nous accordons une valeur de réalité aux systèmes qui entreprennent le salut des corps ou des âmes, comme s'ils existaient objectivement en dehors de notre croyance en eux !

L'état de confusion des spécialistes en ce domaine est plus subtil que celui des hommes d'affaires et des politiciens, et les raisons que nous avons de nous faire exploiter par eux sont plus profondes, plus secrètes. Celui qui manque de pain imagine un futur paradis, sur terre ou dans l'au-delà, où le pain sera en abondance. Ainsi, chacun se compose un tableau du bien, selon l'image renversée d'une existence qui lui paraît mauvaise. Cette négation de ce qui est, de la privation dans le présent, est réelle en tant que négation, non en tant que monde : le fait est l'évasion, non le paradis. Elle existe dans le présent, il est remis à plus tard. Donc, ce qui est organisé par le système économique ou la foi, c'est l'évasion, non le paradis, car on ne peut pas organiser ce qui n'existe pas, mais notre crédulité en vue d'établir un bien imaginaire se prête à toutes les exploitations. Ceux qui subissent une certaine dictature veulent imposer la leur. Ceux qui refusent de se laisser façonner l'esprit d'une certaine façon prétendent imposer un façonnement qui ressemble au premier comme le négatif d'une photographie à son positif. L'ensemble des poursuites de ces buts imaginaires, que l'on appelle le devenir, nous précipite vers la destruction de l'humanité. Par quels sortilèges, en vertu de quels tabous sacro-saints, confions-nous la clé de ces paradis illusoire à des autorités ?

Nous avons tort d'étudier leurs systèmes et leurs théologies, leurs démonstrations et leurs révélations, puisqu'il est évident qu'ils se contredisent tous, et que, dans un camp ou dans l'autre, les seuls convaincus sont ceux qui veulent bien se laisser convaincre. Nous étudierons avec beaucoup plus de profit les raisons qui nous font adopter tel système, embrasser telle foi. Elles nous révéleraient le conditionnement de notre pensée et de notre champ affectif. Les philosophes et les théologiens construisent des représentations de l'homme et de l'Univers, et se laissent ensuite façonner par ces systèmes, comme si ceux-ci n'étaient pas, d'abord, façonnés par eux. La pensée est capable de toutes les abstractions. Elle exprime des concepts qu'elle intitule Etre, Absolu, Eternité, etc... et le penseur s'imagine ensuite que ces projections renversées de son ignorance sont des réalités. Mais la vérité n'est pas le contraire de l'ignorance. L'ignorance consiste en ceci, que ce penseur, plutôt que d'explorer les désirs secrets et les mobiles inavoués qui le poussent à croire à son système, préfère demeurer dans sa croyance, sa certitude, sa foi, qui ne sont pas connaissance. Celle-ci, étant l'auto-révélation du processus total de notre conscience, ne comporte ni concept, ni dogmes, ni représentation du monde. Ainsi, toute philosophie nuit à la connaissance.

Connaître, c'est, dans le flux sans cesse renouvelé de la vie, constater à chaque instant ce qui est. C'est donc adhérer à tous les changements, aux modifications les plus subtiles de notre monde et de nos

relations avec ce monde. C'est avoir un psychisme en mouvement. Voilà pourquoi tout bagage est nuisible. Tout élément préétabli en notre conscience l'empêche de bouger. Une conscience, riche de facultés mais vide de points de repère, discerne les cristallisations de la mémoire qui tendent à l'encombrer. La perception d'un obstacle le volatilise, et c'est dans le dégagement instantané, dans l'éclatement de la force Vitale qu'il emprisonnait que réside la félicité de la connaissance. La connaissance est cette félicité, cette libération. Il n'y a rien là qui ressemble à une encyclopédie ou à une doctrine. Tout ce qui est connaissance doit être l'objet d'une constatation, afin que la vie, inconnue à elle-même dans ce qu'elle sera tout à l'heure, puisse être vécue. Il en résulte que chercher à connaître l'inconnaissable, ainsi que nous y invitent les théologies, est absurde.

Dire que si le monde existe c'est parce que Dieu l'a créé ou parce que Brahman le rêve, c'est pulvériser le mystère de l'existant au regard de l'intellect par l'adjonction de deux ou trois « concepts » inconcevables, dont le pouvoir d'envoûtement est dû à leur caractère anthropomorphique. Si je me définis créature, ou étincelle divine, ou rêve dans l'Atman, je provoque en moi une idée, vague et émotionnelle, de ma relation avec le Suprême. Mais je ne peux penser ni le mot « Suprême », ni ce qu'il est censé désigner.

En vérité, il est très difficile de parvenir à rencontrer l'Impensable face à face. C'est une expérience que peu de personnes affrontent, car le surgissement de l'Intemporel incréé est un abîme au bord duquel la pensée est muette.

L'état intemporel de création spontanée n'a ni passé ni futur. Mais pouvons-nous connaître cette vie libérée si nous nous enfermons dans des forteresses psychologiques ? Nous nions que, l'on puisse connaître le connaissable, et partons à la recherche de l'inconnaissable. Ainsi, l'inconnu en nous, qu'est notre gouffre d'ignorance, prétend s'unir à l'inconnu qu'est la vie créatrice ! L'ignorance consiste à ignorer ses causes, et celles-ci sont connaissables. Dès qu'on les perçoit, l'ignorance n'est plus, et l'on permet à l'inconnaissable d'être. En vérité, on le met en existence, on le crée.

L'ignorance est synonyme de durée. S'éveiller à cette perception est un acte d'adulte. Depuis l'enfance jusqu'à cette grande maturité, nous avons parcouru toutes les étapes du développement de la conscience de l'humanité. A l'éveil, nous constatons que nous sommes, chacun de nous, l'aboutissement de la totalité de la durée du monde. Ainsi notre conscience est un abîme à elle-même, puisqu'elle est prise dans un devenir auquel elle est incapable d'attribuer un commencement ou un non-commencement. Néanmoins, nous nous identifions à cette durée pendant les années que nous existons, de la naissance à la mort. Le long de l'énorme, de l'indéfinie chaîne du Temps, entièrement plongée dans les ténèbres, nous déblayons les quelques misérables maillons de nos années, et les érigeons en entités dont nous imaginons qu'elles sont le fil unique et permanent de nos jours enfilés en collier. Nous voulons bien accorder à ce moi la faculté de se modifier, voire de se transformer. L'enfance, l'adolescence, l'âge adulte, la vieillesse, accumulent des expériences heureuses ou malheureuses, la vie nous frappe de mille façons, nous modifions nos opinions, nos points de vue, nous allons jusqu'à la conversion, jusqu'à n'être plus ce que nous étions, mais nous avons toujours le sentiment que c'est la même entité qui est là, à la façon d'un voyageur à qui des aventures sont arrivées. Or, cette durée — cette illusion — est la personnification même de l'ignorance, puisqu'elle ne peut se constater que

comme une trêve insignifiante entre les mystérieux abîmes du passé et du futur. Ces deux mystères sont absurdes, puisqu'aucune de leurs solutions n'est pensable : ni leur commencement et leur fin, ni leur non-commencement et leur non-fin. Ainsi le moi est la personification d'un impensable. En vue de s'attribuer la Réalité, l'Etre, il ne lui reste qu'à tricher. S'évadant dans l'abstraction, il se persuade que l'Eternité est une durée infinie, ce qui n'a aucun sens.

La vérité est que le moi, incertain et troublé, ignorant son origine, sa fin, son but et sa raison d'être, est à la recherche d'un apaisement sous forme de distractions ou de sécurité. Au tréfonds de lui-même, le vide qu'est son essence se traduit en un mélange cruel et contradictoire d'avidité et de peur. Si ce vide est relativement facile à découvrir là où il prend des aspects que nous réprouvons, il sait, se déguiser à notre usage, de façon, à attirer notre respect et notre dévotion. Il se pare des plus grands mots et des idéals les plus exaltés, imperturbable devant le fait que nos ennemis mettent nos valeurs en pièces, comme nous les leurs. Une vertu qui se conçoit à l'opposé d'un mal s'appuie nécessairement sur une image, une éthique, un jugement, c'est-à-dire sur une certitude dont l'établissement est une sécurité psychologique, même pour le héros qui va à sa mort. L'abnégation, le renoncement, le sacrifice, font partie des stratagèmes qu'utilise le moi pour s'affirmer. S'il se reconnaissait tel qu'il est, qu'aurait-il à sacrifier ? Sacrifie-t-on l'ignorance ?

Mais, sans aller si loin dans l'examen des valeurs les plus exaltées, et puisque le monde n'est mené ni par des héros ni par des saints, peut-être serait-il profitable d'introduire la connaissance de soi par l'examen de la sécurité que nos dirigeants spirituels et temporels poursuivent au détriment de la nôtre. Il y a lieu de nous demander si nous ne sommes pas victimes de ce mirage dans la mesure où il s'éloigne de nous, jusqu'à fabriquer littéralement ces dirigeants à l'image de notre terreur panique.

La poursuite d'une sécurité psychologique « anti » ceci ou cela nous met dans un état de psychose qui détruit la seule sécurité raisonnable et relative à laquelle nous puissions tendre, celle de la vie matérielle de l'humanité. Les masses, affolées par la propagande, sont réduites à ne plus penser. L'énorme pâte psychologique, dont elles sont faites, se laisse pétrir par les mensonges les plus grossiers et s'étourdît, comme elle peut, dans les bruits et les lumières des grandes villes. Ces masses ont acquis une faculté illimitée d'absorption psychologique, qui n'est que le transfert de besoins physiologiques frustrés, de sorte qu'elles transforment les valeurs dites spirituelles en valeurs sensorielles, après quoi l'on s'étonne du cynisme général.

Au milieu de ce chaos, il est nécessaire et urgent que chacun se situe et évalue la portée de son comportement. Si la sécurité psychologique n'existe pas, si elle n'est qu'une image renversée de la réalité, si la vie est insécurité, comment et sur quelles bases psychologiques vivons-nous en fait ? Nous nous donnons une raison d'être et de « devenir », soit pour dégager de l'inconscient un but qui ne nous apparaît pas clairement, soit en nous donnant une succession de buts conscients. Si nous nous fabriquons des buts partiels, ils ne sont évidemment pas la totalité de notre raison d'être, et peuvent se situer dans un devenir. Mais si nous situons notre raison d'être dans un devenir, nous la nions. A les bien examiner, aucune des justifications du devenir n'est valable. Remettre l'esprit de vérité à demain c'est imaginer que, dans la succession des nombres, il s'en trouvera un qui, brusquement, sautera à l'infini. En



fait, l'homme est le point de rencontre du devenir et de l'être, ou plutôt leur point de dispute, car ils sont inconciliables et, pour que l'être soit, le devenir doit cesser.

L'être humain isolé dans sa conscience individuelle est la totalisation des affranchissements qui, à travers les siècles ont abouti à lui. Au cours de cette évolution, il y a eu lutte constante, entre la nécessité de vivre dans le milieu et celle de survivre à ses bouleversements. Le milieu est l'ensemble de la nature et de la société. Plus celle-ci est stable, plus l'individu est réduit à un élément fonctionnel. Lorsqu'il n'y a pas conflit entre la société et l'individu, cela veut dire que celui-ci est adapté jusqu'à avoir perdu toute possibilité de changer de fonction. Cela est assez apparent dans les castes et les classes sociales, lorsqu'elles sont rigides. Dès lors, en cas de bouleversement, les individus tombent dans le désordre et la confusion, et la société, dont les fonctions se sont trop spécialisées, meurt.

Et pourtant, l'être humain a la faculté de transformer son milieu et d'en être transformé à son tour. Sa condition n'est pas fixée dans des limites psychiques. En fait, ces limites n'existent pas. L'homme est capable de passer à travers les couches stratifiées de la conscience constituées, par l'accumulation du passé. Il peut briser ses adaptations et se retrouver adaptable et neuf dans un monde bouleversé. L'Humain est une perpétuelle gestation, une poussée, parfois violente, qui démolit tôt ou tard ce qui s'oppose à elle, les organisations sociales, les cadres, les systèmes, les impositions matérielles et morales.

Mais, dit Krishnamurti, ce qu'il faut, c'est tout autre chose que des révolutions sociales, des soulèvements sanglants, des guerres, des massacres, des destructions, des violences pour s'emparer du pouvoir et pour le conserver. Ces tragédies, en vérité, ne font que donner au passé une continuité sous une forme modifiée. Ce qu'il faut, c'est une révolution profonde et silencieuse en nous-mêmes, dans le processus même de notre pensée, dans la perception que nous avons d'être. C'est à une mutation brusque, à un saut que Krishnamurti nous invite, lorsqu'il déclare que l'homme dans le vrai sens du mot, l'homme normal, n'a pas de moi. Les hommes isolés dans leur conscience individuelle sont un état critique, un passage, en somme une sous-espèce ou une pré-humanité qui, à l'examiner sans passion, n'est pas viable. Envisagé ainsi, Krishnamurti n'est pas un instructeur mais une présence. Il compose de manière indescriptible l'unique et le normal. Il est ce qu'il dit : on chercherait en vain en lui la manifestation d'un moi qui n'est plus là, et ce prodige nous surprend de ne pas nous surprendre. Cette présence est invisible, impossible à définir, elle est, par rapport à nous, l'extrême simplification de notre propre synthèse. L'aboutissement de nos recherches est plus près de nous que ne l'étaient nos tâtonnements. L'élimination de nos essais précédents se produit spontanément en nous, aussitôt que survient la réalisation. Auprès de Krishnamurti, nous ne sommes que des précurseurs de l'humain. Nous le précédon à la façon d'une espèce antérieure à lui. Nos luttes, nos souffrances, nos aspirations en vue d'une délivrance l'ont annoncé, préparé, engendré. Mais, auprès de nous, Krishnamurti est déjà un précurseur de l'humain. Il nous précède pour avoir déjà franchi le seuil. En ce double sens du mot précurseur, le devenir cesse. Il y a conjonction.

Rien ne peut nous démontrer la possibilité de cette union, si ce n'est l'examen de la distance irréaliste que nous avons créée entre nous et nous-mêmes. Cette perception ne peut être l'objet d'aucun enseignement, puisque les doctrines se proposent de nous faire franchir un intervalle qui n'existe pas

ou, plus pernicieuses encore, le veulent infranchissable, humain ici, là divin. Krishnamurti, au contraire, depuis le premier jour où il a déclaré sa réalisation, ne cesse de nous dire qu'elle est à la fois totale et à la portée de tout le monde, soit qu'il affirme que tout homme libéré atteint la vérité comme un Christ ou un Bouddha, que cet accomplissement n'est pas réservé à un petit nombre d'initiés ou de surhommes, mais qu'il peut être atteint par chacun, soit que, plus tard, bousculant la logique rationnelle, il réduise à néant la loi de cause à effet ou que, critiquant toute action sociale émanant d'une idée, il qualifie de régressives les révolutions aussi bien que les réformes. En dépit de ses auditeurs qui lui demandent du temps pour comprendre, pour mûrir, pour accueillir un message qui leur semble se situer au delà de leur degré d'évolution, il s'obstine à nier l'évolution, la durée, le devenir. Cette insistance jamais relâchée, toujours constante à elle-même est la base, l'essence de sa vérité. Quelles que soient les raisons que l'on puisse se donner pour concilier Krishnamurti et un but à atteindre, une recherche, une ascèse, un effort vers un idéal humain ou une perfection divine, elles n'expriment que le rejet de sa réalité.

Ainsi, c'est à une mutation psychologique que nous invite Krishnamurti, et il nous propose à cet effet une méthode qui consiste à prendre conscience de nos conditionnements psychiques, lesquels nous révèlent leur signification, pour peu que nous leur accordions un intérêt suffisant, et suffisamment désintéressé, impartial, dans le courant de notre journée, sous le coup des provocations de la vie. La difficulté réside en ce que nous sommes identifiés à ces conditionnements au point qu'ils sont nous-mêmes, qu'ils sont notre moi, de sorte qu'en fait, ils ne peuvent pas « nous » révéler leur signification, mais se la révéler à eux-mêmes, car nous ne pouvons guère nous ériger en spectateurs de nous-mêmes sans créer un sur-spectateur, et ainsi de suite, *ad unum*, dans l'abstraction métaphysique : le précédent est connu. Ce n'est pas ainsi que l'on brise le cercle vicieux du moi, car l'analyse ne fait que le renforcer. Mais si l'on veut bien s'emparer de ce que Krishnamurti nous offre de plus nécessaire, l'instant présent, l'être intemporel sans passé ni avenir, on s'aperçoit tout de suite, et peut-être non sans surprise, que le moi et le présent ne se rencontrent jamais. Le moi ramasse tous les éléments du passé dont il peut se servir, et les projette dans le futur, en composant à cet effet des images : les objets de nos désirs. Et nos rêves, sensuels ou spirituels, nos poursuites, réelles ou imaginaires, ne sont que des stratagèmes destinés à nous donner le sentiment d'une permanence dans une durée. Mais dès que notre pénétration éclaire à l'improviste, brusquement, en un instant vécu, cette extravagance, on la cherche, elle n'est plus là et, en ses lieu et place, est une légèreté, une délivrance, une félicité que rien ne peut décrire.

Certes, les rêves, les poursuites, les désirs inassouvis reviendront, armés de nos habitudes, de notre paresse d'esprit, de nos vices. Un instant vécu les remettra en fuite. Ils reviendront encore, mais déjà un peu différents. Ce flux et reflux peut durer longtemps, surtout si l'âge nous a déjà façonnés et cristallisés. Nous pouvons changer intérieurement d'une minute à l'autre, mais il faudra peut-être beaucoup de patience et de persévérance pour que l'ordre se rétablisse sur tous nos registres psychiques et physiques: Krishnamurti le sait fort bien, et n'opère aucun miracle. L'état de connaissance est une réflexion soutenue, une méditation constante, un discernement attentif. L'établir, c'est l'instaurer à tous les instants.

La perception du présent est efficace, du fait qu'elle agit sur toutes les couches stratifiées de la conscience, en traversant les différents cloisonnements qui les isolent les unes des autres, en zones superposées. Ce sont ces séparations qui constituent, le moi. Elles établissent des barrages entre une région et l'autre, et ce blocage se perçoit lui-même en tant qu'entité. A la façon d'un parasite, il s'empare de nos facultés créatrices. Ce dispositif en cloisons est le processus inévitable de notre croissance, et de notre maturation. Les psychologues le connaissent et, constatant que d'une couche à l'autre de notre conscience les émissions se transmettent mal et de façon souvent mystérieuse, cherchent à déchiffrer leurs codes de symboles et de rêves et, par l'analyse, retracent dans le passé les causes de ces perturbations. Ils « normalisent » ainsi les communications à travers les cloisonnements qui demeurent : il arrive alors à l'ensemble de ce processus unifié de s'identifier à une image très précise de lui-même et de son fonctionnement, et le moi est consolidé par ces explications et ces justifications. Il se sent adapté. L'angoisse de sa contradiction intérieure se calme. Ainsi l'analyse est un facteur de régression.

Mais selon Krishnamurti — et l'expérience nous le prouve — ces cloisonnements étant vivants, leur cause est active dans le présent. Les éléments de ces cristallisations sont épisodiques. Ce qui compte, c'est le processus de cristallisation. Et celui-ci est constant, sans quoi il ne serait pas là. Aller chercher un traumatisme dans le passé, à la façon dont on examine une cicatrice physique, c'est ne pas tenir compte du fait vivant qu'est la réalité psychique où un effet, ne cessant d'engendrer sa cause par l'ignorance dans laquelle il se tient, est cause à lui-même jusqu'à l'instant où la perception de soi l'anéantit en le recréant.

Cette cause-effet est, on l'a vu, la contradiction inhérente à tout équilibre individuel qui, face à la vie universelle, se condamne en s'affirmant. Le moi prétend ignorer cette situation paradoxale, ses couches profondes la connaissent fort bien. D'où ses barrages pour intercepter leurs messages, les brouiller, les confondre. Cette comédie tourne vite au tragique, ce rêve au cauchemar. Le moi est un état malsain. Il n'est que de s'en apercevoir, pour admettre, avec Krishnamurti, en dépit des religions qui se pratiquent sur le globe, que l'homme normal est débarrassé du moi. Qu'importe si au début cet homme est le représentant unique de cet état « normal » ! Ce que dit Krishnamurti relève du bon sens et de l'observation. Il y a rien là que l'on ne puisse examiner et expérimenter, à condition de se débarrasser des théories en présence, qui alimentent les conflits mondiaux. L'Asie voudrait que le moi soit une illusion et le soi cosmique une réalité, l'Occident préfère des âmes immortelles et un Dieu personnel. Entre les deux, une sociologie pragmatique confectionne un moi collectif par la mise au pas des individus, et la psychologie manœuvre entre l'une et l'autre de ces enceintes fortifiées. Pour nous éclairer sur nous-mêmes, nous n'avons en vérité besoin de personne. Notre attention, attirée sur le phénomène de conscience dont nous sommes le lieu, nous révélera cette vérité toute simple que trouver c'est savoir où chercher.

La disparition du moi qui, à l'exprimer ainsi, peut sembler fantastique, se présentera comme un phénomène aussi normal que son apparition que nous connaissons tous pour l'avoir éprouvée au sortir de notre petite enfance, lorsque, sous une forme ou l'autre, un sentiment d'étrangeté est venu nous surprendre au sujet de notre identité, au moment de la cristallisation du moi. Ce sentiment mêlé d'émerveillement et d'angoisse qui, chez chacun de nous, s'est présenté plus ou moins souvent,

accompagné d'interrogations apparemment saugrenues sur la coïncidence qui faisait que nous étions précisément nous-mêmes, nos parents justement eux, le monde celui-ci et non un autre, nous l'avions voulu oublier, encouragés en cela par la vie organisée tout autour de nous, mobilisée par le moi diligent à étouffer et ensevelir une perception dangereuse pour lui, qui cherchait à émerger. Elle reviendra tout naturellement à la surface et nous emportera à travers un sol qui se dérobera sous nos pieds, si seulement nous la laissons faire.

Et nous connaissons tous aussi des moments de conscience se situant en deçà du moi, comme au réveil par exemple lorsque, sortant d'un sommeil profond, la pensée suit son cours, s'accroche à des objets, à des idées, jusqu'à ce que brusquement, nous avisant que nous sommes nous-mêmes, nous nous situons en bloc dans notre condition. Un état constamment en deçà du moi a été observé et étudié chez des primitifs et des sauvages, où l'individu se différencie mal de la tribu, du clan, du totem, de ses parents, de ses enfants. Par contre, il arrive à une âme-groupe, à un inconscient collectif, d'assumer chez des individus l'apparence d'un moi. Le milicien le plus abêti, le plus incapable d'une pensée propre, le plus standardisé, peut avoir une haute opinion de lui-même et s'imaginer exister en tant qu'entité personnelle. Sans aller si loin, un conformisme de la pensée, des sentiments, du comportement, renforce chez l'individu la notion qu'il a d'être lui-même. L'examen de cette absurdité nous révèle la nature collective du moi individuel, ce qui serait une contradiction de termes, si ce n'était celle du moi lui-même.

Mais nous connaissons tous aussi des moments qui se situent au delà du moi : ceux où nous aimons, où nous vivons intensément, où nous agissons sous le coup de ce que nous appelons l'intuition. Dans des moments de grand danger ou de grande beauté, il nous arrive d'être concentrés en nous-mêmes, d'être intégrés, entiers. Dans ces moments-là nous allons beaucoup plus vite que la pensée, nous la laissons derrière nous et, par une curieuse réponse, celle-ci se ralentit jusqu'à demeurer suspendue : le moi a cédé la place à la vie créatrice.

Le moi, qui a engendré nos civilisations et nos valeurs, n'est encore qu'un stade enfantin de l'humanité. Au delà du moi est sa maturité, son fruit, où les mythes, les religions, les philosophies et leurs sagesses accumulées par les siècles disparaissent.

Tout cela est à la portée de nôtre observation.

\*\*

Krishnamurti a déclaré en 1948, en réponse à une question, n'avoir jamais lu les livres de philosophie, ni de livres sacrés. Ce qu'il sait, il le sait directement, et démontre ainsi, par l'exemple, l'efficacité de la connaissance de soi. De ce fait, il n'enseigne pas à proprement dire, mais au cours de causeries et de discussions que l'on organise pour lui dans différents pays, trouve dans une expression spontanée qui se déroule au gré des circonstances, le moyen d'entrer en contact avec ses différents auditoires, en leur présentant sa façon de penser telle qu'elle se présente à lui-même. La plupart des ouvrages parus de lui ne sont que les comptes-rendus sténographiés, revus et corrigés, de ces entretiens. Aussi ne faut-il pas y chercher une œuvre composée à la façon d'un traité. Ajoutons à cela qu'au moment où nous écrivons ces lignes (1962), la vie publique de Krishnamurti en est déjà à presque quarante années d'existence, et

que l'évolution qu'a subie son expression est considérable. Sans remonter jusqu'à certains petits ouvrages qu'on lui fit écrire enfant comme *Aux pieds du Maître* ou d'autres qu'on écrivit sous son nom comme *Temple Talks*, qui n'ont rien de commun avec sa pensée d'adulte, il est bien évident que ses premières causeries et ses poèmes qui suivirent sa réalisation (vers 1927: il avait alors une trentaine d'années) ne doivent pas être l'objet de citations, si l'on veut de bonne foi comprendre son message. Par contre, si on les situe dans le tableau d'ensemble, ces premières œuvres sont émouvantes et permettent de suivre l'évolution d'une expérience admirable.

Dans les chapitres qui suivent, nous allons donc reprendre Krishnamurti à ses débuts, et le suivre pas à pas jusqu'à revenir à l'époque actuelle. En cours de route, nous aurons l'occasion de développer quelque peu ce qui vient d'être condensé en quelques pages.

## LE CHANT D'AMOUR

Krishnamurti a commencé très jeune à parler et à écrire, mais, ainsi que nous venons de le dire, les documents de cette première période, livres, brochures, notes, s'ils nous révèlent déjà quelques traits de son caractère, ne nous éclairent pas beaucoup sur son message actuel. Pour comprendre celui-ci sans commencer par le déformer au contact des métamorphoses qui lui donnèrent naissance, il convient de ne l'examiner qu'à partir de 1927, époque où Krishnamurti est, selon son expression, déjà réalisé.

Mais, tout de suite, son message ne cesse de se transformer. On peut aisément y trouver des contradictions, par exemple entre telle affirmation faite en 1928 et telle autre en 1931. Elles sont dues à la nature même du message, qui n'est pas le résultat de recherches scientifiques ni d'études de bibliothèques, mais la description, au jour le jour, d'une expérience vécue qui, pour se rendre intelligible, devra inventer son langage. Krishnamurti, à qui on enseigna dès sa première enfance à adorer telle image, puis telle autre, n'accepta jamais le repos que lui offraient ces illusions. Il était assoiffé d'éternité, mais d'une éternité vivante, en contact direct avec la vie quotidienne. Aussi, est-ce son prodigieux amour, dans le sens à la fois le plus universel et le plus simple de ce mot, qui lui donna la capacité de ne pas s'arrêter à l'ombre des temples.

Plus attiré par l'expression d'un visage, par un geste, par ce qui est humain, que par des abstractions, son ardent désir fut de se faire instruire par tout et par tous, afin de s'unir à cette vie qui fuyait, et qu'on lui présentait sous forme d'images et de divinités. Un amour passionné pour ce qui est vivant, pour le monde entier, pour chacun, pour chaque chose. Une volonté terrible, indestructible, de douter, de ne se laisser emprisonner par rien ni par personne. Enfin, la révolte, suscitée par la souffrance infinie qui s'attacha à lui pendant son enfance et sa jeunesse. Voilà ce qui le porta à la connaissance. On comprend que son expérience décisive fut tout autre chose qu'une découverte intellectuelle. Et lorsque, soudain, il sentit son être psychologique fondre pour ainsi dire au sein de cette vie, impersonnelle, énorme, universelle qu'il avait toujours cherchée, on comprend que cet ébranlement, que cette métamorphose, que cette mort du moi au sein du présent éternel, s'exprima tout d'abord comme elle put, en se rattachant à des images et à des conceptions qui appartiennent au passé.

Le moi a disparu, mais dans une permanence. Il n'y a pas eu rupture, arrêt, mais continuité. La vie psychologique s'est trouvée transposée dans un monde où subsiste, bien que transfiguré et recréé, le monde ancien. Pendant longtemps, Krishnamurti croit qu'il s'agit d'une union. C'est par amour pour la vie qu'il s'est laissé détruire par elle, en tant que moi. Sa première expression est un hymne de joie, un chant d'amour, dans lequel aucune place n'est réservée à l'explication du phénomène qui s'est produit. Mais déjà, dépassant de loin les expériences mystiques que nous connaissons, Krishnamurti malgré les tâtonnements de sa pensée, découvre une vie dédivinisée, démythisée, si l'on peut dire Il sait déjà qu'aucune voie, qu'aucun sentier, qu'aucune mystique, qu'aucun yoga ne mène à elle. Il sort du domaine des religions, se concentre avec intensité sur cette Réalité, l'établit en lui-même d'une façon permanente (alors qu'aucune mystique ne nous donne un exemple d'identification absolue et définitive), et se laisse recréer par elle.

Ce fait indique bien que l'expérience était totale. Dès lors on assiste à l'évolution que subit cet homme, envahi par la Réalité vivante qui l'a dépossédé de lui-même. Il lui faut trois à quatre années pour lentement, patiemment, se recréer une nouvelle intelligence, une nouvelle façon de penser, une méthode. Le chant d'amour, l'explosion de lyrisme, la fraîcheur de ce printemps, qui directement faisaient appel à la joie, au bonheur, à l'enthousiasme irraisonnés, devront se transformer en un message dont la claire intelligence s'alliera à l'amour.

Mais cette intelligence, créée par l'amour, cette intelligence elle-même se dérobera à ceux qui prétendront la situer dans des catégories, l'arrêter dans son mouvement, la disséquer, la tuer en somme dans un système. Elle fera appel à une façon de penser qui, loin d'être uniquement cérébrale, sera une fusion de l'intelligence et de l'amour, où à aucun moment ces deux facultés ne se dissocieront.

C'est à cause de cette fusion que l'on ne doit pas se borner à étudier la partie la plus récente du message de Krishnamurti, celle qui analyse les fonctions de la conscience, mais connaître aussi l'admirable élan d'amour qui porta cet homme à s'anéantir à lui-même.

On constate tout d'abord que Krishnamurti, dès l'âge de dix ou douze ans, devint le centre d'un mouvement considérable. Lorsqu'il eut environ quinze ans, en 1911, ce mouvement s'organisa en vue d'encadrer le rôle de grand chef spirituel qu'on lui avait assigné. Cette attente aboutit à un drame en 1927, et à une destruction des temples en 1929. Ces incidents eurent de tels retentissements que, vingt ans plus tard (à Madras, en 1947), on lui posait encore des questions à leur sujet : « La Société Théosophique vous a annoncé comme devant être le Messie et l'Instructeur du monde. Pourquoi avez-vous abandonné la Société Théosophique et renoncé à votre messianisme ? »

« On m'a posé plusieurs questions à ce sujet, *répondit Krishnamurti*, et j'ai pensé que je ferais bien d'y répondre. Sans être très importantes, elles nous posent le problème des organisations. Il y a à ce propos une très jolie histoire. Un homme marchait le long d'une rue, et derrière lui se trouvaient deux étrangers. Or, pendant qu'il marchait, il vit quelque chose de brillant, le ramassa, le regarda et le mit dans sa poche. Les deux hommes qui le suivaient observèrent la chose et l'un dit à l'autre : « C'est une très mauvaise affaire pour vous, n'est-ce pas ? » Mais l'autre, qui était le diable, répondit : « Non, ce qu'il vient de ramasser est la vérité mais je vais l'aider à l'organiser. » Alors vous voyez ce que tout cela implique.

La vérité peut-elle être organisée ? Pouvez-vous trouver la vérité par une organisation ? Ne devez-vous pas aller au delà et au-dessus des organisations pour trouver la vérité ? En somme, pourquoi existent toutes ces organisations spirituelles ? Ne sont-elles pas basées sur différentes croyances ? Vous croyez en une chose, quelqu'un d'autre y croit aussi et, autour de cette croyance, vous formez une organisation. Quel en est le résultat ? Croyances et organisations séparent indéfiniment les hommes. Vous êtes brahmaniste, je suis musulman, vous êtes chrétien et je suis bouddhiste. Les croyances à travers l'Histoire ont fait fonction de barrières entre l'homme et l'homme. Toute organisation basée sur une croyance doit inévitablement engendrer la guerre entre l'homme et l'homme, ainsi que cela s'est produit maintes et maintes fois. Nous parlons de fraternité, mais si votre croyance est différente de la mienne, je suis prêt à vous couper la gorge. Nous avons vu cela sans arrêt.

Les organisations sont-elles nécessaires ? Vous comprenez que je ne parle pas des organisations constituées pour les commodités mutuelles de l'homme, dans son existence quotidienne. Je parle des organisations psychologiques, dites spirituelles. Sont-elles nécessaires ? Elles sont basées sur la supposition qu'elles aideront l'homme à réaliser la vérité, et sont un moyen de propagande. Vous voulez dire aux autres ce que vous pensez, ce que vous avez appris, ce qui vous semble être un fait. Mais la vérité a-t-elle quelque chose de commun avec la propagande ? Ce qui est la vérité pour l'un, si l'on en fait un objet de propagande, cesse évidemment d'être la vérité pour l'autre, n'est-ce pas ? La réalité, Dieu, donnez-lui le nom que vous voudrez, ne peut pas être objet de propagande mais doit être expérimenté, en chacun, par lui-même, et cette expérience ne peut pas être organisée. Dès l'instant où elle est organisée et propagée, elle cesse d'être la vérité, elle devient un mensonge, par conséquent une entrave à la vérité. Car, après tout, le réel, l'incommensurable, ne peut pas être formulé, ne peut pas être mis en mots. L'inconnu ne peut pas être mesuré par le connu, par le mot. Mesurez-le, il cesse d'être la vérité, le réel devient mensonge, de sorte qu'en général la propagande est un mensonge et les organisations instituées pour rechercher la vérité, deviennent les instruments des propagandistes, donc cessent d'avoir un sens. Non seulement l'organisation particulière dont il s'agit ici, mais toutes les organisations spirituelles deviennent des moyens d'exploitation. Elles acquièrent des propriétés, et la propriété devient très importante. Elles recherchent des membres et le trafic commence. Or ces membres ne trouveront pas la vérité, pour la raison évidente que l'organisation devient plus importante que la recherche. Aucune vérité ne peut être trouvée au moyen d'aucune organisation : la vérité surgit lorsqu'il y a liberté. Or, la liberté ne peut pas exister là où il y a croyance. La croyance n'est qu'un désir de sécurité. L'homme qui est pris dans son besoin de sécurité ne peut jamais découvrir ce qui est.

En ce qui concerne la fonction messianique, la réponse est très simple. Je ne l'ai jamais niée et je ne crois pas qu'il importe beaucoup que je la nie ou non. Ce qui est important pour vous, c'est de voir si ce que je dis est vrai ou non. Ne vous laissez pas guider par des étiquettes. N'attachez pas d'importance à un mot. Que je sois l'instructeur du monde, messieurs, ou autre chose, cela n'est certainement pas important. Si cela était important pour vous, vous passeriez à côté de la vérité de ce que je dis, car vous jugeriez d'après une étiquette et une étiquette est toujours si fragile ! Les uns diraient que je suis le Messie, les autres que je ne le suis pas et alors où seriez-vous ? Vous seriez dans la même confusion, dans la même misère, dans le même conflit. Vous voyez bien que cela a très peu de sens. Je regrette de perdre votre temps sur cette question. Que je sois ou non le Messie, cela a très peu d'importance. Ce qui est important, c'est de découvrir, lorsqu'on est vraiment sincère, si ce que je dis est la vérité, et l'on ne peut le savoir qu'en l'examinant, qu'en étant conscient, maintenant, de ce que je dis et en cherchant à voir si tout cela peut être réalisé dans la vie quotidienne. Ce que je dis n'est pas si difficile à comprendre. La personne intellectuelle le trouvera difficile parce que son esprit est perverti. Et le dévot aussi trouvera cela extrêmement difficile. Mais l'homme qui cherche vraiment comprendra, parce que je parle d'une chose très simple. Cette chose ne peut pas être mise en quelques mots et je n'essaierai pas de la dire en peu de mots. Mes réponses à vos questions et ces différentes causeries révéleront si ce que je vous dis vous intéresse \*. »

Les questions : « Êtes-vous le Messie ? » — « Êtes-vous l'Instructeur du Monde ? » — « Avez-vous renoncé à votre mission ? » — « Êtes-vous celui qu'on nous avait annoncé ? » — sont évidemment



empreintes d'une forte émotion religieuse, et, par contraste, la réponse de Krishnamurti, analysant le caractère des organisations dites spirituelles, c'est-à-dire des religions, est frappante. Mais en 1927, à ses débuts, Krishnamurti était loin de cette sérénité objective. Écoutons-le à cette époque-là :

« J'ai toujours dans cette vie, et peut-être dans des vies passées, désiré une chose : échapper, être au delà de la souffrance, au delà des limitations, découvrir mon Gourou, mon Bien-Aimé, qui est votre Gourou, votre Bien-Aimé, le Gourou, le Bien-Aimé qui existe en chacun, qui existe sous chaque pierre, dans chaque brin d'herbe qu'on foule aux pieds. Mon désir, mon ardente aspiration, fut de m'unir à Lui afin de ne plus me sentir séparé, de n'être plus une entité isolée, possédant un moi séparé. Quand je fus capable de détruire ce moi complètement, je pus m'unir avec mon Bien-Aimé. Et puisque j'ai trouvé mon Bien-Aimé — ma Vérité — je veux vous le donner \*... »

A travers ces images, ces mythes, ces doctrines qui font pression sur lui ; malgré les conseils de ses protecteurs, leurs hiérarchies occultes et leurs magies ; en dépit des traditions, des superstitions, des préjugés et des vagues de dévotion qui l'assaillent, ce solitaire obstiné saura porter à sa fin sa délivrance, sans jamais vaciller dans son intention.

Tous les textes que nous possédons de lui, aussi loin qu'ils remontent, témoignent de cette volonté, de cette obstination à découvrir, par ses seuls moyens, sa propre essence, qu'il savait être l'essence de toute chose.

Dès 1926, avant sa réalisation, il disait :

« Vous comprenez tous, je crois, que pour créer — et l'on doit créer si l'on veut vivre — on doit lutter et être mécontent. Or, pour faire fructifier la lutte et le mécontentement, chacun doit développer son propre point de vue, ses tendances, ses propres capacités ; et c'est dans ce but que je désire éveiller en chacun de vous la voix, le tyran, le seul guide qui pourra vous aider à créer. Mais, presque tous, vous préférez copier, suivre. C'est un chemin bien plus facile... En suscitant cette voix jusqu'à ce qu'elle devienne le seul tyran, le seul appel auquel nous puissions obéir, nous devons en même temps savoir quel est le but que nous voulons atteindre, et travailler sans relâche à l'obtenir. Or, quel est ce but ? Pour moi, je sais que je veux atteindre la vérité ultime. Je veux atteindre un état dans lequel je posséderai par moi-même la certitude d'avoir conquis la vérité, de l'avoir atteinte, d'en être l'incorporation...

Voilà mon but. La première chose à faire est de rendre permanente en soi cette voix qui s'élève de temps à autre... et ceci implique une vie conforme à ses édits... Voilà pour moi l'essentiel. Je refuserai d'obéir à qui que ce soit tant que je n'aurai pas le sentiment que cette personne a raison, quelle que soit cette personne. Je ne veux pas m'abriter derrière l'écran qui cache la vérité...

... Si vous avez de l'enthousiasme, alors l'intuition, cette voix que chacun ardemment désire entendre, deviendra votre maître, la seule autorité dans votre vie...

... Je me suis dit : je ne veux rien de plus dans ma vie que d'avoir la capacité de perdre le sens du moi séparé \* ... »

Ainsi, Krishnamurti sait déjà non seulement ce qu'il veut, mais ce qu'il doit faire pour l'obtenir : éveiller cette voix intérieure, cette intuition créatrice, qui doit faire de nous « plus que des génies ordinaires », dont l'appel irrésistible nous ordonnera de tout abandonner pour la suivre. En somme, par un procédé

lucide d'autofécondation, Krishnamurti installe en lui-même son propre but, ce tyran qui ne cessera de le harceler sans lui donner de répit, et pour cela il le crée, puis il se sert de ce but lui-même comme moyen pour l'atteindre ! Utiliser la fin comme moyen : il parviendra même plus tard à susciter cette création chez les autres.

Cette volonté, il l'exprimait déjà, lorsque, petit enfant à moitié mourant de faim, il aspirait à une seule chose, à la vérité absolue, qu'il était décidé à trouver, sans le secours de qui que ce fût, sans jamais se soumettre, sans jamais s'arrêter en chemin ! A l'âge de dix ans, cette incroyable vocation de l'absolu le dévorait déjà. Et lorsqu'il parvint enfin au but de ses recherches, qu'importe s'il commença par chanter le soi, le Bien-Aimé ? Qu'importe ce nom qu'il donna au tout qui est en tout ; « Vous me demandez : Qui êtes-vous ? Je suis toute chose, parce que je suis la vie », comprenons que ce « je » n'était déjà plus une entité, et que Krishnamurti n'était déjà plus là :

« Si je dis, et je le dirai, que je suis un avec le Bien-Aimé, c'est parce que je le sens et que je le sais. J'ai trouvé ce que j'ai tant désiré, nous nous sommes unis, et à partir de maintenant il n'y aura pas de séparation, parce que mes pensées, mes désirs, mes aspirations — ceux de mon moi individuel — ont été détruits.

Ainsi je puis dire que je suis un avec le Bien-Aimé, quel que soit le nom par lequel vous l'interprétiez, que ce nom soit Bouddha, ou Seigneur Maïtreya, ou Shri Krishna, ou Christ \*. »

Depuis son enfance, on lui avait appris à adorer des images, mais son seul désir, sa seule aspiration, pendant toutes ces années de souffrances et de luttes, avaient été de supprimer l'objet de sa recherche par l'identification :

« Je me disais : Aussi longtemps que je les verrai du dehors, comme dans une image, comme une chose objective, je serai isolé, je serai loin du centre, mais quand j'aurai la capacité, quand j'aurai la force, quand j'aurai la détermination, quand je serai purifié et ennobli, alors cette barrière, cette séparation disparaîtront. Je ne fus pas satisfait tant que cette barrière ne fut pas démolie, tant que cette séparation ne fut pas détruite. Tant que je n'ai pas pu dire avec certitude, sans me laisser aller à une fausse émotion, ou à de l'exagération dans le but de convaincre les autres, que j'étais uni avec mon Bien-Aimé, je n'ai jamais parlé. Je disais de vagues généralités qui contentaient tout le monde \*. »

Ainsi, son désir de parvenir à cette réalité ultime ne le porta pas à se décevoir, mais le rendit lucide. Ne pas se décevoir, parvenir à la réalité, sont synonymes.

« Lorsque je commençai à penser par moi-même, il y a de cela quelques années, je me trouvai en état de révolte. Je n'étais satisfait par aucun enseignement, par aucune autorité. Je voulais découvrir par moi-même ce que l'instructeur du monde signifiait pour moi, et quelle était la vérité qui se cachait derrière cette forme. Avant cela, avant d'avoir acquis cette capacité de penser par moi-même, je considérais comme une affaire entendue le fait que moi, Krishnamurti, j'étais le « véhicule » de l'instructeur du monde, parce que tant de personnes me le disaient. Mais quand je commençai à penser, je voulus savoir ce qu'on entendait par Instructeur, ce qu'on entendait par cet emploi d'un « véhicule » par l'Instructeur, et ce qu'on entendait par sa venue dans le monde.

Je vais être vague exprès ; je pourrais être tout à fait explicite, mais ce n'est pas mon intention de l'être. Car une fois que l'on a défini une chose, elle est morte. Si l'on rend une chose trop définie — du moins c'est ce que j'affirme — on lui donne une interprétation qui, dans l'esprit des autres, assumera une forme précise, et dès lors ils seront liés à cette forme, dont ils devront ensuite se libérer \*...

Je n'assumerai aucune autorité pour vous parler. Vous n'avez pas à obéir, mais à comprendre. Il ne s'agit pas d'autorité, de règles à suivre aveuglément, bien que ce soit cela que vous vouliez. Vous voulez que j'établisse une loi, vous voulez que je dise que je suis ceci ou cela, pour que vous puissiez ensuite travailler pour moi. Mais ce n'est pas pour cela que je parle, c'est pour que nous puissions nous comprendre les uns les autres et nous aider mutuellement...

Quand j'étais un petit enfant, je voyais Shri Krishna avec sa flûte, tel qu'il est représenté par les Hindous, parce que ma mère était une adoratrice de Shri Krishna. Elle me parlait de lui, de sorte que je m'étais créé dans mon esprit une image de lui avec sa flûte, enveloppée de toute la dévotion, de tout l'amour, des chants, de l'atmosphère de ravissement qui l'accompagnent toujours — vous n'avez aucune idée de ce que tout cela représente pour les enfants aux Indes \*... »

Puis, on lui présenta d'autres images, et finalement ce fut le Bouddha qu'il vit.

« Ce fut une lutte constante pour découvrir la vérité car je n'étais satisfait par l'autorité, les impositions, les incitations de personne. Je voulais découvrir la vérité par moi-même, et naturellement je dus souffrir pour la chercher \*... »

Quelle était cette vérité ? C'était tout : tout ce qui se cachait derrière chaque image ; et quelque chose de plus que ces images.

« Je me disais : tant que je ne serai pas un avec tous les instructeurs, cela me sera égal de savoir s'ils sont tous différents, ou si Shri Krishna, le Christ, le Seigneur Maîtreyā sont une seule et même chose... J'adorais une image, et pourtant je n'étais pas satisfait, et à cause de mon mécontentement, de mon inquiétude, de mes angoisses, je fus capable de m'identifier à cette image, de devenir cette image elle-même... Je n'aurais pas pu dire l'année dernière, ainsi que je le dis maintenant, que je suis l'instructeur ; car si je l'avais dit je n'aurais pas été sincère, cela n'aurait pas été vrai. Parce que je n'avais pas encore réuni, à ce moment-là, la source et le but, je ne pouvais pas dire que j'étais l'instructeur. Mais maintenant je le dis. Je suis devenu un avec le Bien-Aimé, j'ai été rendu simple \*... »

Aux Indes, il arrive que le merveilleux s'installe avec simplicité dans la vie quotidienne. Ces images qu'on lui apprenait à adorer, le Shri Krishna avec sa flûte, dont lui parlait sa mère, et qu'adorent tous les petits Hindous, puis différents maîtres, puis finalement le Bouddha, le jeune Krishnamurti les voyait réellement, elles vivaient en lui, mais finalement poussé par son ardent désir de découvrir la vérité que voilaient ces images, il passa réellement à travers elles, il s'identifia à elles. Ce n'est que plus tard, après que se fut accomplie l'identification, l'union, qu'il comprit que ces images avaient été une extériorisation de lui-même, de sa propre essence qu'il, poursuivait.

Il raconta alors à peu près l'histoire suivante :

« Un jour, un disciple alla trouver un Sanyasi et lui demanda de lui enseigner la vérité. Le Sanyasi l'enferma dans une cave.

« — Médite profondément, lui dit-il, et au bout d'un an tu verras apparaître le Maître.

« Au bout d'un an, il demanda au disciple si le Maître lui était apparu.

« — Oui, répondit-il.

« — Médite alors pendant un an, et le Maître te parlera.

Un an plus tard, le Maître avait parlé.

« — Maintenant, dit le Sanyasi, pendant un an écoute ce que te dira le Maître.

« Et pendant un an le disciple recueillit les enseignements du Maître. Et lorsque cette troisième année fut écoulée, le Sanyasi alla trouver le disciple, et lui dit :

« — Maintenant que tu as vécu avec le Maître, et qu'il t'a parlé, et que tu as recueilli son enseignement, médite jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de Maître. Alors tu connaîtras la vérité. »

La différence entre ce disciple et Krishnamurti fut que celui-ci dut découvrir tout seul, et en dépit de tous que le Maître n'était autre que lui-même. Sa rencontre avec la dernière image, celle qu'enfin il parvint à transpercer, l'image adorable du Bouddha, il la vécut véritablement, et ce fut un émoi indescriptible, une extase.

« ... Je rêvais, assis dans une chambre silencieuse. L'aube était immobile, sans un souffle. Les grandes montagnes bleues se dressaient, froides et claires sur le ciel obscur. Autour de la cabane de bois sombre, des oiseaux noirs et jaunes saluaient le soleil.

J'étais assis par terre, jambes croisées, je méditais. J'oubliai les montagnes bleues qu'éclairait le soleil, les oiseaux, l'immense silence, et le soleil doré.

Je perdis la sensation de mon corps. Mes membres étaient immobiles, détendus, en paix. Une grande joie, d'une profondeur insondable, remplissait mon cœur. Mon esprit était ardemment alerté, concentré. Ayant perdu le monde transitoire, j'étais plein de force.

Comme la brise d'Orient qui surgit soudain et apaise le monde harassé, là, en face de moi, assis, les jambes croisées, tel que le monde le connaît, dans sa robe jaune, simple et magnifique était le Maître des Maîtres \* ... »

L'image vécut avec lui. L'accompagna. Mais malgré sa félicité, il ne s'y reposa point. Il cherchait toujours. Il doutait. Il voulait briser l'image. Passer au travers. Il voulait parvenir à l'essence des choses. A l'absolu. Un jour...

« ...Il marcha vers moi et demeura immobile. Mon cœur et mon âme devinrent plus vaillants. Les arbres et les oiseaux écoutèrent en un silence inattendu. Il y eut du tonnerre dans les cieux — puis une paix totale.

Je vis qu'il me regardait, et mon regard devint vaste. Mes yeux virent, et mon esprit comprit. Mon cœur embrassa toute chose. Car un nouvel amour était né en moi.

Une nouvelle gloire fit frissonner mon être, car il marcha devant moi, et je suivis, la tête haute. Les grands arbres, je les vis à travers lui, s'agiter doucement en signe de bienvenue, la feuille morte, la boue, l'eau étincelante et les branches desséchées. Les villageois, lourdement chargés, marchèrent à travers lui sans le savoir, en bavardant et en riant. Les chiens, à travers lui, coururent vers moi en aboyant. Une mesure devint un lieu enchanté, son toit rouge en fusion dans le soleil couchant. Le jardin était celui d'un conte de fées, les fées étaient les fleurs.

Je le vis debout, contre le sombre ciel du soir, dans sa gloire éternelle. Il marcha devant moi, sur l'étroit petit sentier, me regardant toujours, pendant que je suivais.

Il fut à la porte de ma chambre, je passai à travers lui.

Purifié, avec dans mon cœur un chant nouveau, je demeure.

Il est devant moi pour toujours. Où que je regarde, il est là. Je vois toute chose à travers lui. Sa gloire m'a rempli, a éveillé une gloire que je n'avais jamais connue. Une paix éternelle est ma vision. Glorifiant toute chose, il est toujours devant moi \*. »

Il est identifié à l'image, elle est en lui, elle le remplit, mais ce n'est pas encore suffisant. Le doute ne s'apaise pas. Il médite encore, il cherche. Il veut être sa propre essence... Et enfin, un jour, la réalité est là, dans sa nudité. Les images ont disparu. L'essence des choses se perçoit elle-même. Son cœur déborde de félicité et de tendresse. Une joie indescriptible le transporte, et une compassion infinie pour ceux qui ne possèdent pas en eux cet amour ineffable. Cet amour si grand, qu'il est tout. Et en même temps, c'est la solitude. Il veut donner son bien à tous les hommes, répandre sur eux cette éternité d'amour, sur chacun d'eux, un à un. La transfiguration le brûle, l'incendie le fait vibrer avec une telle intensité que son corps trop mince, trop racé, semble à chaque instant sur le point de se briser. Et pourtant, cette intensité est à la fois si contenue qu'une paix infinie s'en dégage. Autour de lui on l'écoute, on se laisse emporter par une vague émotion, ou bien on hausse les épaules. On ne comprend pas. C'est déjà un étranger. Mais qu'importe ?

« Depuis que nous nous sommes rencontrés, ô mon Bien-Aimé, je n'ai jamais connu la solitude.

Je suis un étranger parmi tous les peuples, dans tous les pays. Au milieu d'une multitude d'étrangers, je suis rempli comme par le parfum du jasmin. Ils m'entourent, mais je ne connais pas la solitude.

Je pleure pour les étrangers ; comme ils sont seuls ! Remplis d'une immense solitude, épouvantés, ils amènent à eux d'autres étrangers, qui sont dans une solitude égale à la leur.

Je suis un hôte dans ce monde de choses passagères, délivré de ces chaînes compliquées. Je ne suis d'aucun pays, aucune frontière ne me contient.

Ami, je pleure pour toi. Tu construis des fondations profondes, mais ta maison périt au lendemain.

Ami, viens avec moi, viens demeurer dans la maison du Bien-Aimé. Bien que tu erreras sur la terre sans rien posséder, tu seras le bienvenu comme un printemps adorable, car tu amèneras avec toi le compagnon de tous.

Ami, vis avec moi. Mon Bien-Aimé et moi sommes un \*. »

Et voici que le chant de cet amour monte et remplit tout. Son Bien-Aimé n'est plus en son cœur, il a rempli le monde, et lui, il est partout, il est véritablement sorti de lui-même, il est complètement décentré.

Ecoute,

Je te chanterai le chant de mon Bien-Aimé !

Là, où les douces pentes vertes des montagnes silencieuses

Rencontrent les eaux miroitantes et bleues de la mer,

Où le ruisseau bondit, et crie son extase,

Où la flaque d'eau immobile reflète le ciel calme,

Tu rencontreras mon Bien-Aimé.

Dans la vallée où le nuage solitaire est suspendu  
A la recherche de la montagne qui l'abritera,  
Dans la fumée qui s'élève droite vers le ciel,  
Dans le hameau vers le soleil couchant,  
Dans les minces guirlandes des nuages qui se dispersent,  
Tu rencontreras mon Bien-Aimé.

Parmi les sommets dansants des hauts cyprès,  
Parmi les arbres noueux de grand âge,  
Parmi les buissons apeurés qui s'accrochent à la terre,  
Parmi les longues tiges grimpantes qui pendent paresseusement,  
Tu rencontreras mon Bien-Aimé.

Dans les champs labourés où se nourrissent les oiseaux,  
Dans le sentier ombragé qui serpente en longeant le fleuve,  
Le long des berges où les eaux clapotent,  
Au milieu des hauts peupliers qui jouent avec les vents,  
Dans l'arbre qu'a tué la foudre du dernier été,  
Tu rencontreras mon Bien-Aimé.

Dans l'air immobile et bleu  
Où le ciel et la terre se retrouvent,  
Dans le matin surchargé d'encens,  
Parmi les riches ombrages d'un midi,  
Parmi les longues ombres d'un soir,  
Parmi les riches et radieux nuages d'un couchant,  
Sur le chemin au bord des eaux un soir,  
Tu rencontreras mon Bien-Aimé.

Sous l'ombre des étoiles,  
Dans la profonde tranquillité des nuits sombres,  
Dans le reflet de la lune sur des eaux immobiles,  
Dans le grand silence avant l'aurore,  
Parmi les murmures des arbres qui s'éveillent,  
Dans le cri d'un oiseau au matin,  
Parmi les ombres qui renaissent,  
Parmi les sommets ensoleillés des montagnes lointaines,  
Sur la face ensommeillée du monde,  
Tu rencontreras mon Bien-Aimé.

Eaux dansantes, arrêtez-vous,  
Ecoutez la voix de mon Bien-Aimé.

Dans le rire heureux des enfants  
Tu peux l'entendre.  
La musique de la flûte  
Est sa voix.  
Le cri effarouché d'un oiseau solitaire  
Remue le cœur jusqu'aux larmes,  
Car c'est sa voix que tu entends.  
Le rugissement de la mer  
Eveille des mémoires  
Qui furent bercées et endormies par sa voix.  
La douce brise,  
Qui remue paresseusement les sommets des arbres,  
T'apporte le son de sa voix.  
Le tonnerre au milieu des montagnes  
Remplit l'âme de la puissance de sa voix.  
Dans le fracas d'une vaste cité,  
Dans le gémissement aigu d'un véhicule rapide,  
Dans le sanglot d'une lointaine machine,  
A travers les voix de la nuit,  
Le cri de douleur, le cri de joie,  
La laideur de la colère,  
Arrive la voix de mon Bien-Aimé.

Dans les lointaines îles bleues,  
Sur la molle goutte de rosée,  
Sur la vague qui se brise,  
Sur le miroitement des eaux,  
Sur l'aile de l'oiseau qui vole,  
Sur la tendre feuille de printemps,  
Tu verras le visage de mon Bien-Aimé.

Dans le temple sacré,  
Dans les salles de danse,  
Sur le visage saint du Sanyasi,  
Dans la titubation de l'ivrogne,  
Chez les prostituées et les chastes  
Tu rencontreras mon Bien-Aimé.

Dans le champ de fleurs,  
Dans les villes de tristesse et de laideur,  
Chez le pur et chez l'impur,  
Dans la fleur qui cache la divinité,  
Se trouve mon Bien-Aimé.

Ah ! L'océan est entré dans mon cœur.

En un jour je vis cent étés.  
Ami, en toi je contemple mon visage,  
Le visage de mon Bien-Aimé.  
Tel est le chant de mon amour \*. »

Pendant toute cette période, Krishnamurti repasse en son esprit les étapes qu'il a parcourues, cherche à les comprendre, les décrit. Il en tire l'enseignement qu'il prodigue autour de lui, et que l'on comprend si peu : les étapes sont vaines, inutiles ; il est absurde de chercher à les parcourir ; il n'y a rien à parcourir : il n'y a de vérité qu'en la perception de « ce qui est » ; il n'y a de voie qu'en la connaissance de soi.

Son chant d'amour, graduellement, tout en conservant sa valeur d'appel, se concentre, se ramasse, et commence à faire naître sa propre compréhension.

« A travers le voile de la forme, ô Bien-Aimé, je te vois moi-même manifesté. Bien que les montagnes contiennent les vallées, comme elles leur sont inaccessibles ! L'obscurité est mystérieuse qui fait surgir les étoiles, et pourtant la nuit est née du jour. Je suis amoureux de la vie. Mon amour est comme un lac de montagne qui reçoit de nombreux torrents et donne naissance à un grand fleuve. Mais il garde ses profondeurs inconnues. Calme et claire comme les montagnes au matin est ma pensée née de l'amour. Heureux est l'homme qui a trouvé l'harmonie de la vie, car il crée à l'ombre de l'éternité \*. »

Le ton commence à changer, l'image s'éloigne. Elle ne reviendra plus. L'époque des visions est passée. « Calme et claire », cette pensée naît de l'amour, et nous allons le voir maintenant mettre en fuite les philosophies, les métaphysiques, les psychologies, et créer spontanément, sans effort, les valeurs de la connaissance de soi.

Le chant d'amour devient un appel à la lucidité. Le lyrisme se dissipe avec ses dernières images. Le langage se dépouille, par excès de richesse.

« J'ai vécu le bien et le mal des hommes, et l'horizon de mon amour s'est assombri.  
J'ai connu la moralité et l'immoralité des hommes, et mes pensées anxieuses sont devenues cruelles.  
J'ai partagé la piété et l'impiété des hommes, et le fardeau de la vie est devenu lourd.  
J'ai pris part aux courses des ambitieux, et la gloire de la vie est devenue vaine.  
Et maintenant j'ai mesuré la profondeur de l'objet secret des désirs \*. »

Et enfin, voici la dernière étape. L'amour, uni à l'intelligence, confondu avec elle, a rejeté tout objet. Cet amour impersonnel peut-on encore l'appeler amour, dans le sens que l'on donne à ce mot ? Non. Lorsque disparaît l'entité psychologique, que devient l'amour ? Il est son propre but, sa raison d'être, son commencement et sa fin. Il est l'instant présent. *L'amour est sa propre éternité.*

« Vous vous laissez emporter par l'objet qui exprime la vie, par l'ombre, et vous ignorez la vie elle-même. Comprendre la vie c'est penser et sentir avec grandeur, c'est être délivré de la conscience de soi. Tant que vous dépendez de l'expression, la pleine signification de la vie vous échappe. Ainsi, lorsque vous aimez quelqu'un, vous êtes plus attachés à la personne qu'à l'amour. Mais lorsqu'on aime intensément, dans cet amour le vous et le moi n'ont aucune réalité \*. »



Et voilà que, cet amour ayant atteint la lucidité, tous ceux qui demandaient à se laisser emporter par un flot d'émotion se retrouvent déçus et irrités. Beaucoup même sont épouvantés. Quoi ? Cet homme n'est-il donc attaché à personne ? Comment peut-on être plus attaché à l'amour qu'à l'objet de son amour ? Quant à concevoir un amour sans objet, cela ne peut appartenir qu'au domaine de l'abstraction.

Ici, comme toujours, on pense à deux alternatives : l'amour-attachement, ou l'amour qui se leurre en fuyant tout objet, en s'enfermant dans son égoïsme. Mais, ici, comme toujours, la réponse arrive, simple, trop simple, car elle n'est pas dictée par un centre isolé de conscience, et n'a aucune commune mesure avec le monde de la conscience séparée :

« Pour moi, votre conception de l'amitié est erronée. L'homme dont le cœur et l'esprit sont fermés ne se rend accessible qu'à un amour qui s'adresse à quelques-uns; un tel homme a besoin d'amis, car il compte sur eux pour être réconforté, consolé, satisfait. Je n'ai pas cet ardent besoin de posséder des amis, car je ne réserve rien en moi que je destine à un petit nombre, en opposition au reste du monde. \*  
»

Alors les moi, désabusés, se retirent de lui. Mais dans la mesure où chacun parvient à se dépouiller de soi-même, il trouve en cet amour, qui est sa propre éternité, un point, semblable à la pointe d'une aiguille, insondable, limpide, incandescent, qui n'a pas de mesure, qui n'a ni commencement ni fin. L'amour a dépassé son chant.

## 1927 — LE CRI DE LIBERATION

Ce fut en janvier 1927 que Krishnamurti, qui déjà l'année précédente s'était uni à l'image adorable, à l'objet de toutes ses recherches, vit enfin se dissiper les symboles du rêve. Il s'éveilla à la conscience de « ce qui est », et du coup, les mythes, les symboles disparurent. Ce ne fut pas une illumination parée de visions, mais, au contraire, une dispersion des ombres de son rêve. *L'illumination, dit-il, est la découverte de la vraie valeur de chaque chose.* Ce fut aussi simple que cela. Ce fut, dans ses rapports avec le monde, la perception du vrai en chaque chose. Mais pour simple que soit cette définition de la réalisation humaine, se rend-on compte de ce que comporte comme dépouillement cette perception directe? Quels que soient les éléments d'une conscience : milieu, passé collectif, passé individuel, culture, mémoire, devenir, durée, désirs, et jusqu'au sentiment que l'on est quelque chose », tout cela conditionne. Or rien de tout cela ne doit subsister si l'on veut permettre à la perception directe d'avoir lieu. Tout ce dont nous sommes faits crie qu'un tel état est impossible. Krishnamurti affirme qu'il « est ».

S'il est légitime et même nécessaire de ne pas accepter une telle affirmation sans voir de quoi elle est faite, il n'est pas légitime de dénaturer et l'homme et son message, de les édulcorer, sous prétexte qu'ils sont excessifs. Si l'on estime que Krishnamurti exagère, c'est pourtant ainsi qu'il faut le prendre, avec ses affirmations. Nombre de ses amis, victimes encore du mythe millénaire créé par l'inconscience, entachèrent d'on ne sait quelle idée de surnaturel et de divin sa position pourtant si simple, bien qu'exceptionnelle. Mais lorsque son attitude découragea leurs édifications, ils tombèrent dans un excès contraire, et en parlèrent comme d'un poète, un philosophe, un écrivain, un conférencier, afin de ne pas effaroucher ceux qui considèrent comme divins et surnaturels, le Bouddha ou Jésus. Les rêves des premiers enthousiastes de Krishnamurti furent remplacés par une dédivinisation, qui ne se référait qu'à Krishnamurti seul, et se gardait bien de toucher au Bouddha, au Christ et au reste de la gamme divine ! Mais, dans les échelles de grandeurs, dans les catégories qu'on invente, si l'on ramène Krishnamurti à n'être qu'un homme, ce qui est fort bien, c'est le divin tout entier que l'on doit détruire, avec ses hiérarchies, ses messies, ses sauveurs, et le reste. Sans cela non : *il n'y a pas d'autre Dieu que l'homme devenu parfait*, dit Krishnamurti.

Ceux qui croient encore à la réalité des mythes, et pour qui existe encore la distinction du divin et de l'humain, du sacré et du profane, ceux-là, et les anciens amis de Krishnamurti qui voulurent pendant si longtemps qu'il fût un envoyé, un intermédiaire entre ces deux mondes, s'ils se trouvent en lutte contre lui, c'est bien parce qu'il s'est attaché à projeter la totalité du divin sur la terre. Pour lui, non seulement *tout homme libéré atteint la vérité comme un Christ ou un Bouddha*, non seulement est-il, lui-même, pleinement et définitivement libéré, mais tout homme peut et doit se libérer, à la seule condition qu'il en ait un désir assez intense pour y puiser sa propre méthode. Il peut et doit le faire, car cet état est le seul qui sauvegarde l'homme en tant que créateur.

Ainsi, Krishnamurti ne nie le divin et les mythes que parce qu'il les absorbe et les disperse comme le réveil disperse les rêves. Ceux qui ne se libèrent pas de leurs conditionnements ne peuvent guère parvenir à cette négation par affirmation, à cette destruction par consommation. Elle est d'ailleurs tout

aussi difficile à comprendre pour ceux qui se satisfont de leur matérialisme, que pour ceux qui rêvent leurs mythes, leurs symboles, leurs métaphysiques. Les uns comme les autres se trouvent amenés à placer Krishnamurti dans le camp ennemi, de sorte que leur échappe aussi bien son enseignement que le phénomène psychologique qui en est la source.

C'est à ce débat que nous assistons dès le début de son enseignement en 1927, débat dramatique, violent, acharné, multiple, insoluble ! Toutes les questions lui sont posées en termes mythiques, et l'on insiste pour lui arracher un oui ou un non. Mais un seul oui ou un seul non serait la défaite de la liberté, sa mise en cage. Répondre par un oui ou par un non à une question qui appartient à l'univers erroné du conditionnement, serait en reconnaître les prémices, en accepter les données, donc traîner encore une fois la conscience dans le rêve religieux, ainsi que les hommes l'ont fait au cours des siècles... ou nier la liberté, ce qui serait aussi un rêve, le même, à peine modifié.

Ce débat, pendant des mois et des années, voulut entraîner Krishnamurti en dehors de la question qui seule était vitale, son message, et se centra sur lui-même, sur sa personne, sur son entité : « Qui êtes-vous ? » Sans voir l'absurdité d'une question pareille, qui pose comme postulat la réalité d'une entité, et la possibilité de la « connaître », on harcela cet homme afin de lui arracher un aveu, une affirmation de divinité, ou une abdication. Krishnamurti était-il le « véhicule » d'un moi supérieur, Christ ou Bouddha, ou était-il devenu le Christ lui-même, ou le Bouddha ? Des personnes peuvent trouver ce byzantinisme ridicule, mais cette question était grave, car elle posait le problème de la signification de l'être humain. Elle le posait mal, et c'est pourquoi à cette question, comme à toutes les autres du même ordre, Krishnamurti refusa de répondre. Et, en effet, s'il est vrai que tout homme libéré atteint la vérité comme un Christ ou un Bouddha, du fait même de sa libération *il*, en tant que *il*, n'est plus rien. L'état de libération est impersonnel. Si on en pouvait encore douter, le débat le prouva. Ce débat autour du moi qui s'était libéré ne put que démontrer l'absence de son sujet.

En outre, ces discussions éclairèrent vivement l'enseignement de Krishnamurti, puisqu'elles posaient le problème de la hiérarchie. L'autorité spirituelle fut la première chose contre laquelle Krishnamurti s'insurgea, lui qui n'aurait eu qu'un mot à dire pour voir des centaines de milliers de personnes se prosterner à ses pieds. Mais l'autorité spirituelle n'est qu'une exploitation, consciente ou inconsciente. S'il était resté à Krishnamurti le moindre sens de réalité au sujet de son moi, il aurait, en l'espace de quelques semaines, créé dans tous les continents une des plus grandes religions de l'Histoire. Ce mouvement, il l'aurait aussi bien créé par un non que par un oui. Par un non, il aurait assumé une autorité aussi bien que par un oui. Il aurait créé l'anti-vérité, dont il se serait fait le pontife. Il aurait détruit des autorités et serait devenu l'autorité de la non-autorité.

Les circonstances exceptionnelles qui s'étaient créées autour de lui le firent agir d'une façon exceptionnelle. Il lui fallut deux longues années de luttes pour briser enfin l'organisation religieuse qui s'était construite sur lui.

Avec une patience, une intensité, une volonté, une souplesse, une douceur, une obstination inouïes, il prépara le moment où, en 1929, il put briser enfin cette armature, *sans que ce geste lui conférât aucune autorité*. Venu plus tôt, ce geste eût été le non que tant de milliers de personnes attendaient pour savoir

enfin ce qu'elles devaient accepter ou rejeter. Au moment où Krishnamurti l'accomplit, les courants d'idées étaient déjà assez mûrs, et les compromis inconscients assez avancés dans les esprits, pour que ce geste, bien que précis et définitif, pût encore être interprété par chacun en toute liberté !

Cette véritable conquête de la non-autorité, cette fidélité à son message à travers des embûches et des difficultés accumulées, lui firent toujours préférer de n'être pas compris, voire d'être compris à rebours, plutôt que de trahir la vérité en se servant de son involontaire prestige pour la faire accepter. On peut mesurer par ce seul trait l'intégrité de cet homme. Eût-il été encore susceptible d'orgueil ou d'humilité, de plaisirs ou de chagrins, il n'eût pas, avec une si belle indifférence, renoncé à être compris.

Il s'attacha, au contraire, à se dérober à toutes les sollicitations de ceux qui aspiraient à lui conférer une autorité. Un jour, après un de ses discours où il dénonçait avec véhémence les autorités spirituelles, les hiérarchies, les pouvoirs conférés, un homme qui avait été consacré prêtre dans une des sectes qui s'étaient formées autour de lui, alla le trouver, et lui dit en substance :

— Je suis devenu prêtre, parce que j'ai cherché la vérité, et que je pensais ainsi la servir. Vous dites que la vérité ne peut pas être organisée, que les religions sont les pensées congelées des hommes, qu'elles ne mènent pas à la vérité. Or, c'est la vérité que j'aime. Je ferai tout ce qu'il faut pour l'atteindre. Si je dois renoncer à ma prêtrise, abjurer ma foi, je le ferai immédiatement. J'ai confiance en vous, je sens que vous possédez en effet cette vérité dont vous parlez... Que dois-je faire ?

— Ce n'est pas à cause de ce que je dis que vous devez abjurer votre foi... pourquoi voulez-vous quitter votre Eglise ?

L'homme réfléchit. Puis :

— En effet, dit-il, pourquoi quitterais-je Eglise ?

Il s'en alla. Il était satisfait. Depuis, il explique que Krishnamurti lui-même lui a dit que dans tout son enseignement il n'y a pas de quoi trouver une raison suffisante pour renoncer à l'Eglise.

Des personnes demandèrent à Krishnamurti pour quelles raisons il créait constamment des malentendus autour de lui. Voici le sens de ses réponses :

— Des personnes me posent des questions pour que je leur dise si elles ont raison ou tort de croire... Si je leur disais oui ou non, elles feraient de cela leur nouvelle religion. Si elles ont envie de comprendre, elles verront qu'elles doivent agir, mais à cause de leur propre conviction. Et si elles comprennent ce que je dis, elles sauront elles-mêmes ce qu'elles doivent faire de leurs dogmes et de leurs doctrines...

Cette attitude est typique des rapports qui s'établirent entre Krishnamurti et ceux qui l'entouraient. On pourrait presque affirmer qu'entre lui et chaque personne qui l'a approché, il s'est établi un malentendu particulier. Les fidèles d'innombrables cultes, loin de quitter leurs Eglises, s'y ancrèrent. Ils allèrent chaque année écouter Krishnamurti, et parvinrent à adapter ses mots à leurs rêves particuliers. De même, chacun de ses auditeurs, de ses amis, l'interpréta à sa façon, l'adapta à son propre univers. Il faut cependant constater objectivement qu'aujourd'hui son action a assez dispersé de nuages et de rêves

pour être comprise par de nombreuses personnes d'une façon concordante. Ce message, à cause même de sa clarté et du sentiment de liberté qu'il suscita chez ceux qui l'écouterent, s'éleva au milieu d'une confusion indescriptible, qui s'efforça de le déformer, mais dont il émerge enfin aujourd'hui, éclairci encore par toutes les luttes que Krishnamurti fut obligé de soutenir.

Voici cependant Krishnamurti, en 1927, entouré de milliers de personnes qui se sont solidarisées avec lui dans sa recherche, sans trop le comprendre, mais en pressentant sa prochaine victoire. D'une part, leur propre recherche s'exerce à rebours de la sienne, car tandis que la sienne est faite de révoltes, de doutes, de refus d'obéissance, en somme de délivrances successives, la leur se limite de plus en plus à n'être qu'une attente sentimentale, mythique, messianique, un désir de voir arriver un Consolateur, un Médiateur, qu'on adorera en versant des larmes de joie. Mais, d'autre part, cette attente innombrable, cette pression, cette foi en lui, le harcèlent, l'éperonnent, le raidissent dans sa tentative, le mettent parfois dans des états d'exaltation et de colère, provoquent des explosions d'une violence extrême. Se levant alors, il secoue ces masses amorphes qui ne savent qu'attendre. Il leur crie :

« Qu'avez-vous accompli, vous, avec vos phrases, vos étiquettes, vos livres ? Combien de personnes avez-vous rendues heureuses, non pas par des choses qui passent, mais d'éternité ? Avez-vous donné ce bonheur durable, ce bonheur qui ne peut défaillir, qu'aucun nuage ne peut obscurcir ? Vous devez vous demander ce que vous avez fait...

C'est une grande satisfaction que de se donner des titres, des noms, de s'isoler du reste du monde, et de se croire différents des autres hommes ! Mais si tout ce que vous dites est vrai, avez-vous sauvé une seule personne de la douleur ?...

Y en a-t-il un seul parmi vous qui m'ait rendu heureux, « moi », *l'homme ordinaire* ?... Qui m'ait épargné de la souffrance ?... Est-ce qu'aucun d'entre vous m'a donné la nourriture céleste quand j'avais faim ? Est-ce qu'aucun d'entre vous a jamais senti assez profondément pour se jeter à la place de la personne qui souffre ? Qu'avez-vous produit, qu'apportez-vous ?... Quelles sont vos œuvres ?... Pourquoi seriez-vous différents des autres, du fait que vous appartenez à différentes sociétés, à différentes sectes ?...

En quoi êtes-vous différents de moi-même ?... Quelle est votre œuvre ?... Quel est votre but ?... Et qu'avez-vous fait de votre vie ? \*... »

Enfin, il s'identifie à « cela » qu'il a toujours cherché, à cette réalité en laquelle le sentiment du, moi n'est plus, et qui, plus que le génie, plus que l'intuition, est la source même de toute faculté créatrice.

En toute simplicité il le dit. Et ce qui lui importe alors immédiatement, c'est de montrer que le chemin de cette délivrance est en chacun de nous. Non seulement la conquête du génie est possible mais bien plus que cela, c'est la connaissance dans sa totalité qui se livre à l'homme, puisque la cause de la souffrance et de l'ignorance n'est autre que nous-mêmes, et qu'il n'est que de nous voir exactement tels que nous sommes pour l'abolir.

Mais dès ses premiers mots le malentendu éclate. Car il est sorti des rêves, des mythes, des symboles, des magies, des religions, que, pendant de nombreux siècles, nous avons engendrés dans le but d'éviter, de nous voir tels que nous sommes. Ceux qui l'entourent ont déjà une explication mythique à son sujet, qui leur permettra de s'incruster dans leur paresseux petit égoïsme : il sera leur consolateur, leur médiateur. Aussitôt il explique que la chose n'est pas ainsi, qu'il n'est pas, n'a jamais été, ne sera jamais

le médiateur entre une autre conscience et la vérité, car il n'y a pas de médiateur entre l'homme et la vérité absolue, il n'y a que sa propre ignorance et son refus de la regarder en face. L'idée d'un médiateur implique l'idée de quelque chose de supérieur, et cette idée n'est qu'une projection de nous-mêmes. Entre nous et notre projection il n'y a rien, si ce n'est le désir que nous avons de nous exalter et de durer.

Le malentendu fut impossible à éclaircir. Une des raisons de cette difficulté, d'ailleurs, fut l'incapacité où se trouvait Krishnamurti d'expliquer raisonnablement le phénomène qui s'était produit en lui. Il ne put acquérir cette capacité que plus tard, graduellement, et après de nombreux efforts. Il dut inventer petit à petit une méthode, dont aucun élément n'existait encore dans le bagage de la culture humaine.

On le harcela de questions angoissées au sujet de sa personne, car si la vérité ne peut avoir de médiateur, que deviennent les religions ? Et la façon même dont il lutta pour sauvegarder sa vérité fut déjà un enseignement.

Si la conscience de soi, quel que soit le monde d'idées et de sentiments qu'elle échafaude, n'est encore qu'un état de rêves, si tout ce à quoi ont toujours aspiré les hommes prisonniers de leur moi est un éveil au delà de cette illusion du soi, un éveil au delà des mythes et des symboles, Krishnamurti est cet éveil même, il est en effet identifié à lui, à ce que les hommes ont toujours adoré, sous mille aspects divinisés. Il est cela même que les hommes invoquent et prient à travers leurs religions. Nous constatons, en effet, qu'il ne s'est jamais agi que de cela; de cet éveil au delà des brumes de la conscience. La connaissance n'est donc pas un état dans lequel on trouve les réponses aux questions que l'on se pose (qui a fait l'univers ? etc.), mais elle dissout celui qui posait ces questions.

Résolument, Krishnamurti affronte ainsi toutes les questions auxquelles on voudrait l'obliger de répondre par un oui ou par un non. Ceux qui souffrent vraiment de l'état actuel du monde ne se demanderont pas ce que c'est qu'un instructeur, ni si celui qui a quelque chose à dire est ou n'est pas un instructeur, dont d'ailleurs personne ne sait ce que c'est ! Cette étiquette est absurde.

« C'est une chose très simple, pour moi, que d'aller dans le monde et d'enseigner. Cela n'intéresse personne, dans le monde, de savoir s'il s'agit d'une « incarnation » ou d'une « possession » ou d'une « visitation » dans un tabernacle préparé pendant de nombreuses années, ou de Krishnamurti lui-même\* . »

Les gens souffrent, et veulent savoir si on leur apporte quelque chose de réel, si on a vraiment quelque chose à leur dire, et non pas *qui* on est — problème irréel, donc insoluble. Autour de Krishnamurti se produit cependant une grande agitation de personnes qui n'ont rien à apporter au monde, mais qui pensent le secourir en lui présentant un Messie, qu'elles ne comprennent pas.

« Vous n'avez même pas trouvé la vérité pour vous-mêmes, vous êtes limités, et pourtant vous voulez délivrer les autres. Comment le ferez-vous ? Comment allez-vous savoir ce qui est vrai et ce qui est faux en ce qui concerne l'instructeur du monde, et ce qu'est la réalité ?...

Supposez qu'une certaine personne puisse venir vous dire que je suis l'instructeur. En quoi cela vous aiderait-il ? En quoi cela changerait-il la vérité ? De quelle façon votre cœur et votre esprit parviendraient-ils à comprendre ?...

Vous voulez que la vérité surgisse d'une personne. Vous attendez qu'une autorité vous expose la vérité, et vous l'impose. Vous adorez une personne et non la vérité.

Quand Krishnamurti mourra — ce qui est inévitable — vous fonderez une religion, vous créerez dans votre esprit des lois et des règles, parce que Krishnamurti aura représenté pour vous la vérité. Alors vous construirez des temples, vous commencerez à avoir des rituels, vous inventerez des phrases, des dogmes, des systèmes de croyances, des credo et des philosophies. Vous construirez des fondations énormes sur moi, l'individu, vous serez emprisonnés dans leurs murs, dans un temple, et alors il faudra que vous ayez un autre instructeur pour qu'il vous arrache du labyrinthe de ce temple, afin de vous libérer. Mais l'esprit humain est fait de telle façon que vous construirez encore un temple sur lui, et cela continuera indéfiniment \*... »

Et pourtant, ce déterminisme fatal, Krishnamurti est décidé à le briser. Son cri de libération est aussi un cri de révolte. On ne l'emprisonnera pas, on ne le mettra pas en cage, on ne l'aura pas.

« Je ne veux pas être pris dans des frontières, je ne veux pas être limité. Vous ne pouvez pas enchaîner l'air. Vous pouvez l'enfermer, le polluer, vous pouvez alors l'emprisonner, mais l'air qui est au dehors, l'air qui est à tous, vous ne pouvez pas le dompter. Je ne serai enfermé par personne. J'irai par mon propre chemin, parce que c'est le seul chemin. J'ai trouvé ce que je voulais trouver. J'ai été uni à mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé et moi, nous errerons ensemble sur la face de la terre \*. »

Mais malgré cette violence, il dut se débattre pendant des années, pour briser à chaque instant les mailles serrées, gluantes, innombrables, du filet dans lequel des milliers de personnes voulurent le prendre. Pour ceux qui ont suivi pas à pas, jour par jour, cette lutte sans répit, ce combat prend une signification universelle, et résume les combats que dut livrer l'humain, à travers l'Histoire, pour se délivrer du mythe. Krishnamurti y assume un aspect dont l'Histoire ne semble offrir aucun équivalent. D'une façon générale, on peut dire que, pendant près de quatre années, toutes les questions qu'on lui posa furent des attaques destinées à lui arracher un mot, un seul, qui eût entraîné malgré lui Krishnamurti à assumer une autorité qu'il refusait d'avoir. Toutes les méthodes furent employées, inconsciemment ou consciemment : la ruse, la violence, l'attaque directe, la trahison, l'interprétation tendancieuse, l'insinuation la juxtaposition d'idées opposées dans laquelle voulait se faire reconnaître une acceptation tacite, la dissociation d'un seul point de vue, qui semblait exiger un choix.

Des foules pressées se heurtèrent à cet homme qu'elles avaient déjà divinisé, qui avait saisi à bras-le-corps, pour ainsi dire, tous les dieux, qui affirmait son identification avec l'absolu de vérité auquel ces dieux eux-mêmes aspirent, qui refusait de lâcher ses proies célestes, et refusait à la fois de leur reconnaître leur divinité. Dans cette lutte, on voulut lui imposer l'une de ces alternatives : lâcher ses proies divines pour que, semblables à des ballons, elles remontassent au ciel, puisqu'il s'obstinait, lui, à n'être qu'un homme dans le sens le plus naturel de ce mot; ou se laisser emporter par ces ballons, et nicher dans la voûte céleste, à la place de premier rang qui lui avait été préparée. D'innombrables personnes, déchirées d'angoisse religieuse, lui tendirent, dans ce but, tous les pièges possibles où elles s'obstinaient à tomber elles-mêmes, dans leur passion de concilier l'Inconciliable. On lui opposa ses propres écrits de jeunesse; on le provoqua publiquement par des questions d'ordre personnel et intime; on l'accusa d'orgueil, de dureté de cœur; on répandit le bruit que le Maître (ou le Seigneur) qui devait

parler à travers lui se retirait maintenant de ce disciple révolté; on publia des explications sur son cas, pour prouver que la nature même de son message exigeait qu'il fût victime de l'illusion de l'identification, mais qu'il convenait de discerner et de rejeter ce qui lui étant propre, s'opposait à la grande tradition occulte, etc.

Ces assauts (dont la chronique constituerait un document précieux sur l'obstination que mettent les hommes à fabriquer des mythes) ne firent jamais vaciller Krishnamurti, et ces combats dégagent l'enseignement de cette époque, beaucoup mieux encore que les textes. Son obstination à revenir toujours, avec une précision jamais mise en défaut, au seul point qui lui est essentiel, sa capacité de ne pas se clouer à une position qui, en le définissant, lui eût conféré malgré lui une autorité quelconque, furent étonnantes.

A-t-il laissé supposer qu'en s'opposant à quelque chose, il a pris parti pour l'antithèse de cette chose? Il revient sur la question, en déclarant qu'il s'oppose aussi à l'antithèse : la doctrine, la théorie, qui s'apprêtaient à surgir en invoquant son autorité, s'écroulent. Non seulement cet homme ne redoute pas de décevoir, mais il semble vouloir être décevant, malgré ses auditeurs. Non seulement; n'accepte-t-il pas de fonder une religion, mais il s'acharne à détruire les bases mêmes d'une religion qui s'était déjà fondée sur lui. *J'ai pulvérisé le rocher même sur lequel j'ai grandi*, écrit-il dans un de ses poèmes. Rien n'est plus vrai à tous les points de vue, et son enseignement est le résultat de cette victoire.

S'il n'avait pas trouvé la vérité, s'il ne s'était pas accompli en elle, et que, investi d'autorité, il eût voulu, par simple honnêteté, se désister, sa tâche aurait été assez simple. Mais ce fut différent. Il trouva la source, et détruisit ce qui avait été préparé pour la capter. Tout était à pied d'œuvre. Les apôtres étaient là qui l'attendaient. Et des rituels, des liturgies, des doctrines, des congrégations. Tout cela s'était construit autour de lui, autour de sa recherche, de sa certitude intérieure. Maintenant était achevée cette préparation de seize années qui, partout, aux Indes, en Europe, en Amérique, en Australie, dans quarante pays du monde, avait réussi à créer des ferveurs prêtes à s'enflammer. Tout cela était terminé. Si Krishnamurti ne s'était pas libéré des mythes d'une façon totale, absolue, définitive, il aurait utilisé cet instrument de domination qui s'offrait à lui. Tout en le transformant, bien entendu (et l'on s'attendait à des transformations), il aurait, surtout aux Indes, assumé un rôle de réformateur religieux. Sa puissance était telle qu'un mot de lui eût suffi pour électriser des centaines de milliers de personnes qui reconnaissaient instinctivement en lui sa prodigieuse réalisation, et voulaient qu'elle fût divine. Il fallut que sa certitude fût bien grande pour que, loin de tomber dans le piège de la compassion sentimentale, il eût le courage de nier toute consolation à ces foules, de se rendre décevant, de ne se laisser aller à leur apporter aucune foi, aucune évasion, mais au contraire de ramener chacun là d'où chacun n'aspirait qu'à fuir : en soi-même. Le mot de certitude qu'on attendait pour croire, le oui ou le non, il ne l'a jamais dit.



## LA CONQUÊTE DU NON-POUVOIR

1928 : Cette « vérité absolue », la « vie », la « réalité essentielle » dont parle Krishnamurti, personne n'arrive à comprendre ce qu'elle est. Tout cela est vague et Krishnamurti semble avoir le don irritant de n'employer que des mots susceptibles d'autant d'interprétations qu'il y a de personnes à l'écouter. Malgré ces difficultés, la raison s'attache à lui faire confiance, car les résultats en lui, de ce bouleversement intérieur, sont apparents. Son attitude ne prête à aucun malentendu: sa position est nette par rapport à ce que l'on attendait de lui, par rapport aux traditions métaphysiques et religieuses, dont on voit déjà qu'il se détache résolument. Sa méthode d'ailleurs apparaît déjà, méthode de réalisation qui exige une adhérence de l'individu à l'expérience quotidienne.

Ce n'est donc pas encore un examen psychologique de cette vérité qu'il donne en cette période, mais des indications précieuses qui permettront, par la suite, de rebaptiser les mots lorsqu'ils deviendront plus exacts. Son point de vue, pour n'être pas coordonné par une idéologie, n'en est pas moins clair : cette vérité dont il parle n'est pas un objet statique, on ne pourra jamais la définir; elle n'existera pas dans le monde des idées; seules lui donneront naissance les provocations quotidiennes de la vie; de sorte que rien ne pourrait si bien l'explicitier que les combats qui se livrent alors entre Krishnamurti et les personnes angoissées qui l'entourent.

Comment peut-il affirmer qu'il n'a même pas de disciples, lorsque des « autorités » se sont déjà déclarées ses apôtres *choisis* ?

« Je dis encore que je n'ai pas de disciples. Chacun de vous est un disciple de la vérité, s'il la comprend au lieu de suivre des individus. Je n'ai pas de sectateurs. J'espère que vous ne vous considérez pas comme mes sectateurs, car ce serait là pervertir et trahir la vérité dont je parle... Vous désirez devenir des disciples afin qu'on vous encourage, afin de pouvoir vous appuyer sur quelqu'un et d'en être protégés. Mais quand vous dépendez d'un autre, malheur à vous !... La seule façon d'atteindre la vérité est de devenir, sans aucun médiateur, le disciple de la vérité elle-même... Les étiquettes que vous adorez n'ont aucun sens. Je sais que ce que je dis vous remplira de doute et d'incertitude, mais je dis que la vérité n'a rien de commun avec les mesquines et tyranniques personnalités que vous adorez, quelles qu'elles soient \* ... »

Mais s'il n'a pas de disciples, du moins utilisera-t-il les rituels qu'on lui a préparés ?...

« J'affirme de nouveau qu'aucun rituel n'est nécessaire à la croissance spirituelle. Comme vous seriez heureux si je vous disais avec beaucoup d'autorité qu'ils sont nécessaires, ou qu'ils ne le sont pas ! Comme vous seriez ravis si je vous disais : « Je vous en prie, continuez à pratiquer vos liturgies », ou bien : « Je vous en prie, cessez de les pratiquer. » Alors, vous seriez apaisés. Parce que je ne dis pas cela, parce que je n'appuie ce que je dis sur aucune autorité, vous êtes troublés, et dans votre angoisse; vous ne savez plus où vous en êtes, vous perdez de vue l'essentiel et insistez sur ce qui ne l'est pas. Je dis que tous les rituels sont non-essentiels pour la pleine réalisation de la vie. Vous me direz : « Mais ceux de

l'Eglise Catholique Libérale, et de la Co-Maçonnerie<sup>1</sup> ? ». Amis, c'est à vous de décider, et non pas à moi. Comme vous voudriez que je décide pour vous ! Vous êtes comme de petits enfants qui ne peuvent pas, se tenir sur leurs jambes et marcher seuls. Vous vous êtes préparés pendant dix-sept ans, et vous êtes les prisonniers de vos propres créations. Ne vous servez pas de moi comme d'une autorité et ne dites pas que Krishnamurti désapprouve les rituels. Je n'approuve ni ne désapprouve. Si vous voulez les pratiquer, vous le ferez, et cette raison se suffira à elle-même ; si vous ne voulez pas les pratiquer, vous ne le ferez pas, et cette raison aussi sera suffisante. Ces difficultés ne commencent que lorsque vous essayez d'obéir, lorsque vous avez peur : peur de perdre la manne spirituelle qui, selon vous, existe dans votre organisation particulière. Aucune organisation ne contient la vérité, aussi bien établie et consacrée par la tradition qu'elle puisse être \*.... »

On avait dit que l'instructeur viendrait hâter l'évolution, et Krishnamurti dit qu'on peut se libérer à tous les degrés de l'évolution ! Mieux : il, déclare que le « devenir » est une erreur, que le seul état vrai est intemporel.

« Je dis que la libération peut être atteinte à n'importe quel degré d'évolution par un homme qui comprend, et qu'il n'est pas essentiel d'adorer les degrés comme vous le faites. De même qu'il y a un snobisme mondain qui respecte les titres de l'aristocratie, de même vous avez un snobisme spirituel ; il n'y a pas une grande différence entre les deux. Il vous faut développer votre compréhension et votre désir de vous libérer, et oublier tous les stades, et les gens qui sont à ces stades. De quel secours vous sont-ils ? \*... »

Ce mépris des échelles hiérarchiques, religieuses, métaphysiques, occultes, ce refus de reconnaître des degrés qui, dans toutes les traditions, sous une forme ou l'autre, sont censés devoir être parcourus par ceux qui recherchent la délivrance spirituelle, cette négation de l'efficacité de toute évolution, voilà qui est difficile à admettre.

N'a-t-il donc pas un enseignement pour les masses, et un autre pour des disciples choisis ?

« Je n'ai pas de disciples choisis. Qui sont les masses ? Vous-mêmes. C'est dans votre esprit qu'existent ces distinctions entre les masses et les disciples choisis, entre le monde extérieur et les groupes. C'est dans votre esprit que vous corrompez et dégradez la vérité \* ... »

Mais s'il ne reconnaît pas de hiérarchie, comment se situe-t-il lui-même ? Sa conscience n'est-elle pas un simple fragment d'une conscience christique ?

« ... Ami, vous jouez avec ces choses. Pour vous, elles ne sont pas vitales mais, pour moi, elles le sont. Ce qui m'occupe, c'est la vérité. Vous vous occupez, vous, de la conscience de Krishnamurti. Que pouvez-vous savoir, puisque vous ne connaissez ni Krishnamurti ni le Christ ? Je ne sais pas qui vous dit tout cela, mais comme vous êtes tous emprisonnés dans des mots séduisants !... Ne vous préoccupez donc pas de savoir qui je suis; vous ne le saurez jamais. Je ne vous demande pas d'accepter quoi que ce soit de ce

---

<sup>1</sup> Sectes qui prétendaient devoir être appuyées par Krishnamurti.

que je dis. Je ne désire rien d'aucun de vous ; je ne désire ni la popularité, ni votre flatterie, ni que vous me suiviez \*... »

Jamais encore on n'avait vu un Maître s'acharner si bien à chasser les disciples et à susciter un tel doute autour de lui. Jamais cependant ne manifeste-t-il une grandeur plus insondable que lorsqu'il projette la question dans la conscience même de celui qui la pose, lorsqu'il suscite le doute et le désarroi, comme une condamnation. Enfin, la question nette, précise, directe, angoissée vient le frapper, une question qui, il y a deux mille ans, avait déjà été posée par le doute, éclaircie, apaisée par une évidence qui imposa une foi :

— Etes-vous le Christ revenu sur terre ?

Et la réponse arrive immédiatement, claire, lucide, terrible. La réponse définitive :

« — Ami, qui croyez-vous que je sois ?... »

Il n'y en aura jamais d'autre... Et ainsi s'épuisera graduellement le débat au sujet de l'entité Krishnamurti, débat absurde si l'on veut, mais seulement dans la mesure où le sont les croyances des hommes, leurs religions et leurs non-religions, leurs négations et leurs affirmations; absurde aussi dans la mesure où il est absurde que les hommes ne sachent pas ce que c'est qu'une entité humaine. Et par son attitude, par ses réponses, c'est bien sur cela que Krishnamurti a concentré les recherches et les doutes : sur l'entité de chacun, que chacun doit dissoudre, doit pour ainsi dire dévorer, avant de comprendre ce que signifie la question : « Qui êtes-vous ? »

— Faut-il comprendre que nous ne devons pas craindre de suivre jusqu'au bout ce qui est impliqué dans vos paroles ?

« — Pourquoi avez-vous peur ? Que craignez-vous ? Que ce que je dis puisse être vrai ? De renoncer aux choses auxquelles vous vous accrochez depuis si longtemps ? Comment pensez-vous pouvoir trouver quoi que ce soit, si vous redoutez de pousser jusqu'à leurs conséquences ultimes vos pensées et vos sentiments ?... »

Unissez-vous à la vie et vous vous unirez à tout... Comment peut-on s'unir à la vie ? Non, pas en créant des complications, mais en créant en soi-même le désir brûlant pour la vérité, qui détruit toutes les complications. Et vous dites : Comment puis-je aimer ainsi la vie ? En recueillant l'expérience. Et comment recueillir l'expérience ? Invitez-la. Comment l'inviter ? Ne vous isolez pas de la vie \*... »

Mais si, déjà, l'attitude de Krishnamurti force la conviction, en ce sens qu'on ne peut douter de l'existence de cette vérité dans laquelle il est entré; si, dans ses discours, il met tout en œuvre pour appuyer cette conviction, le regard, les intonations infiniment variées de la voix, l'intensité de sa concentration, l'ardeur contenue de ses gestes; il faut bien reconnaître que les mots qui nous restent de cette époque, en ce qui concerne l'essence de son message, n'ont surtout que la valeur de traces. Cette « délivrance », cette « mise en liberté » de « la vie »; cet « établissement en nous du but éternel » qui, comme une boussole sur un navire désemparé, doit nous guider dans la réalisation du but (l'installer en soi pour parvenir à lui); cette « liberté », qui est « le bonheur », qui est « la vérité », qui est « l'éternité », « l'absolu » dans lequel cesse tout conflit entre le bien et le mal, entre l'individu et le social; cette « compréhension de la vie » qui doit faire de nous notre propre maître, car elle est « la consommation de toute intelligence », tous ces mots demeurent dans un domaine indéterminé du fait qu'ils se rapportent à quelque chose que l'on ne connaît pas.

Ainsi, en 1927, les mots qu'emploie Krishnamurti ont le défaut d'être vagues. En 1932, il emploiera des mots précis, mais on les comprendra encor moins ! En 1927, il parle d'une vie libérée dont on ne sait pas ce que c'est. En 1932, il expliquera que l'homme doit se délivrer de son moi : alors, à travers ces mots, devenus précis, le message se dérobera à toute demi-mesure, à toute interprétation. On ne pourra plus s'abriter dans des rêves mythologiques, on regrettera le Krishnamurti de 1927, qui semblait plus accessible. Cherchez « la vie » semblait offrir une aventure paradisiaque, une vague sentimentale d'adoration, une manière facile de se laisser emporter dans un nirvâna. Se délivrer du moi par une concentration de toutes ses facultés et un détachement de tout ce à quoi l'on tient, transformer cette aventure en une destruction de l'univers dont on est fait, voilà qui devient incompréhensible, inacceptable, et surtout terrifiant, dans la mesure où les mots s'éclaircissent.

Plus le message est clair, moins il est compris à cause des résistances qu'on lui oppose déjà. Toutefois, dès ses premiers mots, nous devons nous garder de tirer avantage de leur imprécision pour interpréter, rabaisser le message. Il est déjà entier, irréductible. Nous ne pouvons comprendre le Krishnamurti de 1927 que si nous nous résignons à le savoir absolu: Encore une fois, nous devons le prendre tel qu'il est, ou ne pas le prendre. Il n'y a pas, à partir de 1927, une « évolution » de Krishnamurti. La totalité n'évolue pas. Il y a, et il y aura toujours, une évolution de son expression. Mais « voir les choses telles qu'elles sont » n'est pas une évolution, cela est, à chaque instant, une renaissance qui n'a ni passé ni futur. Cela est un dynamisme qui surgit constamment de lui-même, neuf, complet en soi. Aussi bien ce n'est point dans les descriptions impossibles que tente Krishnamurti de cette vérité qu'on peut se faire une opinion sur elle, mais dans les indications qu'il donne sur la façon de la chercher, et surtout, en action, dans ses conséquences.

On voit donc que si l'on désire comprendre l'essence de son message à travers cette première période de son enseignement, on doit aborder les mots qui nous en restent en les situant par rapport à Krishnamurti lui-même, et en les chargeant de la pleine signification de son expérience. Ainsi, les mots « établir en chacun de nous le but éternel », et « nous servir de ce but comme moyens » pourraient n'avoir aucun sens, alors qu'ils sont un raccourci à travers les méandres du temps. Et c'est cette vision du réel qui nous fut transmise par Krishnamurti. Il consumma la durée dans une prise de conscience intemporelle. Il détruisit la croyance en la nécessité d'une évolution. Il montra que l'homme peut sortir de son rêve, se délivrer de lui-même en tant que constructeur de symboles et de mythes, que cette absorption du passé n'est possible que dans le présent, que poursuivre la vérité dans un futur, ou dans des plans subtils de la conscience est une illusion. Il rendit évident ce télescopage du passé et du futur dans le présent qui, seul, est « ce qu'il y a ». Il projeta ses auditeurs dans le point central de ce télescopage, et ce point que, faute de mots, on peut appeler but si l'on veut, mais but qui est centre; mais centre qui est mouvement, mais mouvement qui n'est que présent, qui est la totalité du passé et du futur, ce point qui est en nous, qui est nous, qui est notre capacité d'être conscients de « ce qu'il y a » est l'opposé de toute finalité. Et Krishnamurti prouva dès le début de son enseignement, malgré tout ce que cela comporte d'irrationnel, qu'il était capable d'éveiller chez les autres la perception de l'état intemporel auquel il s'était identifié.

De même qu'un dormeur entendrait une voix qui rappelle, qui s'installerait en plein centre de son rêve, dont elle se mettrait à pourchasser les nuages a travers une durée qui n'est construite que par le rêve,

les auditeurs de Krishnamurti purent entendre, à travers leurs consciences conditionnées, sa voix qui installait en eux *leur propre éveil*.

On ne doit pas oublier l'atmosphère intense qui s'était créée autour de Krishnamurti malgré lui, et qui détermina la forme de son enseignement. Ayant découvert non pas des faits ou des idées, mais un état, il est évident que la première conséquence de cette découverte fut une résonance à ce qui l'entourait. C'est ainsi que l'on doit examiner son message à cette époque.

« ... La libération dans son sens absolu est le résultat de toute notre expérience, elle n'est pas une destruction de notre sensibilité. Une telle libération est nécessaire si l'on veut parvenir au bonheur ultime, absolu. J'entends, par là, le bonheur qui est la culmination de l'intelligence, la puissance de la grandeur, la puissante créatrice du génie. Si l'on envisage la libération et le bonheur de ce point, de vue, ils ne sont pas négatifs, ni destructeurs ; mais ils sont positifs, ils sont une affirmation de notre puissance créatrice...

L'autre jour, je parlais avec un homme, à Bombay, et après une très longue discussion, il me dit : Ce que vous dites là pourra créer des surhommes, des hommes capables de se gouverner eux-mêmes, qui créeront de l'ordre en eux-mêmes, qui seront leurs maîtres absolus. Mais, qu'arrivera-t-il à l'homme qui est au bas de l'échelle, qui dépend d'une autorité extérieure, qui s'appuie sur toutes sortes de béquilles, qui est contraint de se soumettre à une loi morale qui peut en réalité ne pas lui convenir ? Je lui répondis : Voyez ce qui se passe dans le monde. Les forts, les violents, les puissants, les hommes qui s'emparent du pouvoir sont en haut, et les faibles, les doux sont obligés de se débattre sous eux. Maintenant, considérez par contraste, l'arbre dont la puissance qui le soutient, dont la force gît dans ses racines profondes, cachées, tandis qu'en haut sont les feuilles délicates, les pousses tendres, les branches les plus faibles. Dans la société humaine, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, les forts et les puissants sont supportés par les faibles, tandis que, dans la Nature, ce qui est fort et puissant soutient ce qui est faible. Tant que vous envisagerez chaque problème avec un esprit faussé... vous accepterez les conditions actuelles, tandis que je considère le problème d'un autre point de vue.

Parce que vous ne possédez pas une conviction qui résulte de votre propre connaissance, vous répétez ce que vous disent des autorités, vous accumulez des citations, l'autorité du passé contre tout ce qui est nouveau. A cela je n'ai rien à répondre. Mais si vous envisagez la vie d'un point de vue qui n'est pas déformé, mutilé par l'autorité, qui n'est pas étayé par la connaissance d'un autre, mais qu'appuie votre propre souffrance, votre pensée, votre culture, votre compréhension, votre amour, alors vous comprendrez ce que je dis, car la méditation du cœur est l'entendement.

Personnellement, et j'espère que vous comprendrez ce que je dis là, je n'ai aucune croyance et n'appartiens à aucune tradition. J'ai toujours eu cette attitude envers la vie. Etant donné que la vie est différente de jour en jour, non seulement me sont inutiles les croyances et les traditions, mais si je me faisais enchaîner par elles, elles m'empêcheraient de comprendre la vie.

... Vous pouvez atteindre la libération, quelles que soient les circonstances où vous êtes, mais cela veut dire qu'il faut que vous ayez la force d'un génie. Car un génie est, après tout, celui qui parvient à se délivrer des circonstances dans lesquelles il se trouve, qui parvient à sortir de leur cercle. Donc, si une personne pense que, parce qu'elle se trouve dans telles ou telles conditions, elle ne peut pas atteindre sa perfection unique, elle doit comprendre que partout où elle sera, si elle n'est pas assez forte, les circonstances la noieront mais partout où elle sera, si elle est assez forte, elle trouvera sa perfection... Vous me répondrez je n'ai pas cette puissance... et là est justement mon point de vue : afin de découvrir cette puissance, *qui est en vous*, vous devez affronter toute expérience, or c'est précisément ce que vous refusez de faire ! \* »

Mais comment aider les faibles, les exploités, ceux qui en ont le plus besoin, à affronter cette libération?

« En leur montrant qu'ils doivent se révolter d'une façon intelligente, en vue d'un but, en vue d'atteindre cette liberté qui est essentielle à tous. Il n'est pas suffisant de faire du système industriel un objet merveilleux, de donner aux travailleurs une vie confortable et des loisirs ; ils seraient toujours prisonniers des mêmes limitations. Ford leur a donné des loisirs, a voulu rendre leur vie idéale, et de très nombreux industriels ont voulu suivre cet exemple. Pourtant, ils ne font que décorer des cages. Ils fournissent des objets qui ne font que susciter des désirs inutiles. Et tant qu'existeront ces désirs inutiles, ils ne feront que maintenir dans le monde entier ces systèmes empoisonnés. Ce que je demande, c'est que les hommes emploient Leurs désirs à se délivrer, et non pas à décorer simplement les cages dorées de leurs civilisations \*. »

Ainsi les armatures sociales, morales, religieuses, traditionnelles, qui sont faites en apparence pour soutenir, aider, protéger les faibles, pour les guider, les conduire vers une vie meilleure, sont précisément ce qui les empêche d'affronter l'expérience directe de la vie. Et ces abris, que, par faiblesse et par crainte, les hommes recherchent contre l'expérience immédiate et nue, sont cela même qui les mutilent. Ils deviennent les instruments du pouvoir. De l'exploitation matérielle et spirituelle. Qui ne discerne, dans la position qu'assume déjà ici Krishnamurti, une évidence révolutionnaire, une conscience claire de la nécessité d'un état où l'homme, percevant la cause fondamentale de l'exploitation de l'homme par l'homme, la ferait cesser ?

La cause principale de l'état actuel des choses dont le symptôme est la peur, est l'isolement dans lequel se trouve chaque individu à l'intérieur de son moi. C'est le cercle de la conscience de soi qui le sépare de son essence, de son génie, de sa libération, de son bonheur.

« Détruisez la peur. La plupart des personnes — quelles qu'elles soient — sont encerclées par la crainte de mal faire, par la crainte de l'enfer et du paradis, de la désapprobation et de l'approbation. Mais si vous comprenez que le bien et le mal n'existent pas, que le paradis et l'enfer n'existent pas, que rien n'existe dont on puisse dire que c'est une faillite, car tout est affaire d'expérience, alors la peur disparaîtra. La libération est la conquête de la peur. C'est la peur qui enchaîne, qui mutile, qui pervertit. Si quelqu'un me disait que j'irai en enfer, cela ne me ferait aucune différence. Si quelqu'un me disait que j'agis mal, cela ne me ferait aucune différence, car je ne crains rien. La plupart des personnes ont peur de tout ce qu'elles ne connaissent pas. Mais vous ne pouvez connaître une chose que par l'expérience. Si vous la redoutez, affrontez-la. La peur surgit lorsqu'on a des coins obscurs, dans l'esprit et le cœur, où l'on conserve des problèmes que l'on n'a pas résolus. C'est toujours comme cela. Vous n'allez jamais dans un temple avec vos problèmes résolus. Vous allez dans un temple, ou une église, pour adorer et pour prier, quand vous vous trouvez devant un problème que vous ne savez pas résoudre. Voilà ce que sont devenues les religions — des portemanteaux pour y accrocher vos problèmes non résolus \*. »

Si, par vie, on veut entendre un infini métaphysique, on voit bien qu'on est à l'opposé du sens que donne Krishnamurti à ce mot.

Cette vie, qui est éternelle, qui est la source et le but, le commencement et la fin, et pourtant qui est sans fin ni commencement, cette vie, qui appartient à tout et à tous, n'est pas un au-delà, ni une

présence surnaturelle, ni une conscience cosmique, ni une intelligence universelle, ni en aucune façon un être métaphysique. Elle est, à chaque instant, la totalité de tout ce qu'il y a. Elle est le tout, envisagé d'une façon immédiate. La vie, n'a ni cause ni finalité, mais ce qui a une cause et une fin, c'est notre moi. Notre moi, qui est à la fois physique, biologique, psychologique, social, est la muraille qui nous sépare de la présence de chaque chose, de chaque chose telle qu'elle est. Or, cette muraille, nous ne pouvons la démolir que par l'expérience. L'expérience doit être affrontée par la totalité de notre être, car si nous lui refusons une partie de nous-même, c'est précisément dans cette partie-là qu'ira se réfugier notre aveuglement.

L'expérience consiste donc à déranger le moi dans ses abris. En ce sens, on peut bien dire que Krishnamurti est une occasion d'expérience. Mais comment peut-on la susciter chez les autres ? *Tout d'abord*, dit-il, *dérangez-les mentalement et émotionnellement*. Il est vrai qu'on peut comprendre les expériences des autres, mais il faut pour cela avoir une puissance d'affection que bien peu possèdent. *Si vous possédez cette immense affection, la vie et la compréhension de la vie deviennent simples*.

Comment un homme qu'abrutit et détruit le plus cruel des systèmes sociaux, comment un médiocre peut-il trouver en lui cette capacité de comprendre ?

« Ne dites pas que ce sont les travailleurs qui sont des médiocres. Ils ne le sont pas. Ceux qui sont satisfaits avec des dogmes, des croyances, des sectes, qui ont éloigné d'eux toute souffrance et aussi toute joie —ceux-là sont des médiocres, pas l'homme qui travaille, pas l'homme qui ne sait pas où il trouvera son prochain repas. Celui-là n'est pas un médiocre. L'homme qui sait où il trouvera tous ses repas, c'est celui-là qui généralement est médiocre.

La plupart des gens s'imaginent que la vérité est cachée, qu'elle est en dehors de l'existence quotidienne, en dehors de l'esprit humain ordinaire, qu'elle est inaccessible à l'homme dont les pensées et les sentiments ne seraient pas exceptionnels. On pense que pour trouver la vérité on doit se retirer du monde, acquérir des qualités, des connaissances, connaître certaines douleurs et certaines joies. Au contraire, j'affirme que dès l'instant que vous comprenez la vie telle qu'elle se déroule devant chacun de vous, vous comprenez la vérité... Il n'y a pas d'autre Dieu que l'homme purifié. Il n'existe aucune puissance extérieure à lui qui le dirige. Il n'a d'autre guide que lui-même. Il n'y a ni paradis ni enfer, ni bien ni mal, excepté ceux qu'il crée lui-même. L'homme est uniquement responsable envers lui-même, et envers nul autre \* . »

Afin d'acquérir cette pleine responsabilité, qui est la première étape vers la vérité absolue, il doit rejeter toute autorité spirituelle, toute tradition, toute croyance. Il doit être mécontent, en révolte contre les vérités établies, et en outre être simple, ce qui ne veut pas dire primitif. Il doit réunir, comme en un faisceau, toutes les parties de son être qu'il avait jusqu'ici divisées, le corps, la pensée, le sentiment.

Tout cela peut sembler acceptable. Mais encore faut-il l'appliquer à soi-même. Et commencer tout de suite. Attendre à demain ne changera rien au présent, qui est ici, maintenant, dans sa totalité. Aujourd'hui est déjà le lendemain de journées si innombrables ! Mais pour commencer tout de suite, il faut en avoir le désir. Prendre conscience de ce que l'on est vraiment, en fait, non en intention, à chaque instant de la journée. Ensuite, comprendre que cette lucidité doit être sans cesse en mouvement et impersonnelle, afin d'adhérer aux provocations de la vie. Dépasser le stade de l'expérience et même de

la pensée. Voilà en quoi consiste cette véritable conversion qu'est l'établissement du but éternel en nous ».

« Etablir ce but éternel est donc d'une importance primordiale pour celui qui désire se dégager de toutes les complications de la vie — il ne s'agit pas du but d'un autre, ni de la vision d'un autre, mais du but né de l'expérience, de la douleur, de la souffrance et de la compréhension personnelles. Un tel but, une fois établi, répandra la lumière sur toute confusion de pensée, et rendra claire la raison d'être de la vie \*. »

Il s'agit évidemment ici de la raison d'être de la vie individuelle de l'homme. Ce point a été suffisamment éclairci, ainsi que les grandes lignes du message de Krishnamurti, et le caractère de son expression, pour que nous fassions effort d'y voir clair à travers ses mots, en leur donnant leur sens véritable.

« C'est parce que l'individu n'a pas résolu son propre problème que le problème du monde n'a pas été résolu. Le problème individuel est le problème du monde... Si l'individu ne trouve pas son but, le monde ne trouve pas le sien non plus. Vous ne pouvez séparer l'individu du monde, ils ne font qu'un. Si le problème individuel peut être résolu par la compréhension, il en est de même pour le problème du monde \*. »

La société, telle que nous l'observons autour de nous, est inséparable de nous-mêmes et porte en elle nos contradictions intérieures. Ceux qui veulent résoudre les problèmes sociaux, mais qui n'ont pas détruit en eux-mêmes les limitations définies par leur conditionnement, ne font qu'augmenter le chaos social.

Selon certaines conceptions religieuses, le social est la conséquence de l'individu, tandis que selon la conception matérialiste c'est le contraire. Ces points de vue sont tous deux arbitraires, théoriques, erronés. Évitions, à leur sujet, de rouvrir un débat aussi ancien qu'il est absurde.

L'origine de l'individualisation de la conscience dans des moi séparés est indissolublement liée à l'activité humaine, aux rapports entre l'homme et la nature. Ces moi, auxquels la nature a donné naissance, constituent un état que l'on appelle humain, mais qui, à considérer Krishnamurti, n'est encore que préhumain. Or, ce que nous appelons civilisation n'est qu'une résultante de conflits, et si nous voulons donner naissance à un ordre vraiment humain il nous faut nous délivrer de nous-mêmes, en commençant par devenir pleinement conscients, en brisant l'état de chrysalide qu'est notre individualisme. Nous constatons partout, autour de nous, que des êtres humains naissent, vivent, se développent et meurent, enfermés dans leur rêve individuel. Aucune des œuvres que nous entreprendrons de l'intérieur de ce conditionnement ne pourra briser le rêve. Or, non seulement ce point de vue est essentiellement « révolutionnaire » (dans le sens que Krishnamurti donne à ce mot), mais il apporte, ainsi qu'on peut déjà le comprendre, la base psychologique qui nous manquait jusqu'ici pour élaborer des valeurs radicalement neuves. Ce message, si nous le comprenons, nous apporte non seulement la certitude qu'existe un humain libéré de l'illusion du moi, mais établit en nous la conviction que cet état est le seul vraiment humain. Eclairés par cette aurore intérieure, nous chasserons en nous, et autour de nous, les ombres de l'inconscience et de la peur, Dieu, les possessions, les consolateurs, les hiérarchies spirituelles et sociales, en somme le sous-humain et sa sous-conscience.



Le sous-humain crée l'illusion de la durée dans le temps. L'avenir, qui n'est que la prolongation de cette illusion, ne pourra jamais rien nous apporter. Mais pour ceux qui ont établi en eux leur délivrance, *la vie devient simple, il n'y a plus de chaos, et le temps disparaît avec toutes ses complications...*

« Le temps enchaîne la vie : dès que vous serez libres, vous serez au delà du temps... Chacun doit découvrir son propre moyen de parvenir au but. Il n'y a pas d'autre vérité, pas d'autre Dieu que le but que chacun établit en soi-même et qui ne peut être détruit par le souffle d'aucun homme, ni par les caprices passagers d'aucun Dieu \*. »

Comment peut-on, afin de parvenir à cette vérité harmoniser l'intelligence, les émotions et le corps ?

« L'intelligence doit avoir un but, mais un but créé par vous-mêmes, sans quoi il vous mènerait à la superstition : ce but est la purification du soi, c'est-à-dire le développement, en chacun, de son unicité individuelle... Pour parvenir à la liberté, il faut un désir intense. Les gens ont peur du désir, croyant que c'est un mal qu'il faut détruire. Cette attitude est erronée. Le désir est la force qui pousse à l'action... Si vous voulez parvenir au complet épanouissement de la vie, vous devez avoir des désirs intenses, car le désir suscite l'expérience, et celle-ci conduit à la connaissance. Si un homme sait utiliser le désir, celui-ci le conduira vers la liberté à laquelle il aspire. Si le désir est tué ou réprimé, la possibilité de liberté n'existe plus. La plupart des gens ont des désirs intenses, brûlants, vitaux, mais au lieu de les utiliser, ils les répriment ou se laissent mener par eux. Sans désirs, il ne peut y avoir de travail créateur... C'est parce qu'on comprend si peu le moyen de résoudre les problèmes intellectuels et moraux que les religions, les croyances, les dogmes, ont été inventés... Parce que l'homme n'a pas envie d'être libre, il tue ses désirs...

Un esprit simple comprendra la perfection, parce qu'il fait partie de cette perfection même. La simplicité est la chose la plus difficile à acquérir, car pour être simple, il faut avoir passé par de grandes expériences.

Le but final pour les émotions est de parvenir à un détachement plein d'affection. Etre capable d'aimer et de n'être cependant attaché à personne ni à rien, c'est avoir atteint la perfection absolue de l'émotion. L'amour, quelque exigeant, jaloux, tyrannique ou égoïste qu'il puisse être au début, s'épanouira dans toute sa splendeur... Il faut être détaché de tout, et cependant tout aimer, car l'amour est nécessaire à l'épanouissement de la vie. Il y a plusieurs façons de comprendre la vie de chacun, de regarder par les yeux de chaque homme qui passe, d'éprouver par l'imagination sa souffrance et ses plaisirs... J'ai parfois observé des gens qui avaient un grand désir d'aider. Mais ils ne savaient pas comment s'y prendre, car ils étaient incapables de se mettre à la place d'un autre, et d'envisager les choses de son point de vue. Ceux qui veulent comprendre la vie qui les entoure... doivent éprouver une immense sympathie ; avoir de vastes désirs et n'être pourtant pas esclaves de ces désirs.

Pour le corps, le but est la beauté. Dans le monde entier, tous cherchent la beauté, mais ils la cherchent sans comprendre. Elle est essentielle pour le corps, mais il ne faut pas que le corps soit uniquement une belle coque, vide \*... »

Il faut collaborer avec la vie. Se prêter à elle. La suivre dans tout ce qui exprime sa force d'expansion, son dynamisme.

« Quand vous enchaînez la vie à des croyances, à des traditions, à des codes de morale, vous la tuez. La vie aspire à la libération, et ne peut la trouver que par l'expérience... Anciennement, surtout aux Indes, on s'imaginait pouvoir trouver la vérité en s'écartant du monde... nous devons affronter la vie telle qu'elle est, car nous ne pouvons la conquérir qu'en la comprenant pleinement... »

Il y avait une fois un homme qui fermait soigneusement toutes les fenêtres de sa maison sauf une, car il n'attendait le soleil que par cette seule fenêtre. Mais le soleil ne vint jamais. C'est ainsi que font ceux qui s'enferment dans leurs traditions, leurs croyances, étroites, sectaires, et qui pensent que la vérité est contenue en elles \*. »

Pour développer en nous cette compréhension, qui finalement fera éclater notre moi, nous devons être en révolte. Cette puissance, qui est en nous, nous seuls pouvons la développer. La vie est simple et magnifique. Elle ne se laisse emprisonner dans aucune forme. Mais l'homme s'appuyant sur son passé redoute l'aventure qu'elle lui offre dans le maintenant.

« Tous les hommes au monde sont liés par le passé, par les traditions, les craintes, les réprobations, les croyances, la moralité du passé. En regardant constamment en arrière, vous ne découvrirez jamais la vérité. La découverte de la vérité est toujours au devant de vous... Abattez l'emprise du passé, comme on se taille un chemin à la hache à travers une forêt obscure... ne vivez ni dans le futur, ni dans les choses mortes d'hier. Vivez dans le présent immédiat. Comprenez que vous êtes le produit du passé, et que par vos actes d'aujourd'hui vous commandez au lendemain, en devenant ainsi le maître du temps, le maître de l'évolution, et par là le maître de la perfection. Alors vous vivrez intensément, alors chaque seconde aura sa valeur, chaque instant comptera... Mais un tel présent vous fait peur \* ! »

En effet, dès que le moi projette le feu du doute sur son passé, qui n'est autre que lui-même, il se détruit. Et c'est précisément pour ne pas se détruire qu'il refuse de répondre à l'appel du « maintenant », qui est la vie. Pourtant, si l'on veut connaître la vérité, *la toute première chose à faire est d'inviter le doute*. Non pas le laisser ramper en nous. L'inviter dans la plénitude de notre être. L'accueillir dans sa magnifique cruauté. La foi étouffe le doute, elle étouffe donc la vie.

« Je vous dis que l'orthodoxie s'échafaude quand l'esprit et le cœur tombent en pourriture. Mais quand l'esprit et le cœur invitent le doute dans leur plénitude, alors il n'y a pas d'orthodoxie, il n'y a pas d'autorité, il n'y a plus de croyances étroites, mesquines, en des personnalités... Jusqu'ici vous avez adoré des personnes... et non pas la vérité elle-même... Mais si vous comprenez, si vous avez le courage d'inviter le doute, vous ne serez plus des disciples d'individus, comme vous l'êtes à présent, mais des disciples de la vérité \*. »

Ainsi, Krishnamurti n'est pas le consolateur ; il ne rassure pas ; il n'apaise pas ; il n'est le berger d'aucun troupeau. On voulait croire, il apporte le doute. On lui demandait d'être un soutien, un refuge, il rejette chacun en lui-même. On exigeait de lui une nouvelle espérance, une nouvelle foi, en somme un rajeunissement de rêves devenus trop douloureux, parce qu'ils rabâchent depuis trop longtemps des symboles qui n'ont plus d'efficacité. Il apporte une délivrance que l'on ne peut trouver qu'en affrontant la vie quotidienne, la vie de la rue. On voulait une évasion, et c'est précisément le contraire qu'il apporte : l'embranchement.

Et parce que des centaines de milliers de personnes lui avaient déjà conféré une autorité spirituelle, il se sert de cette foi comme d'une arme pour détruire de fond en comble les constructions de l'inconscience, et fait surgir autour de lui un nouvel état humain, des hommes délivrés.

## 1929 — LA DESTRUCTION DES TEMPLES

La plupart de ceux qui l'écoutent refusent cette délivrance. Ils ne cherchent pas à se libérer, ils demandent qu'on les libère. Un Rédempteur, voilà ce qu'ils veulent. La lâcheté humaine ne cesse de vouloir fabriquer des personnages magnifiques, en qui il suffit de croire, et qui se chargent du reste. Apaiser les doutes, calmer les craintes, consoler, bercer, endormir, prendre sur soi toutes les responsabilités, et en même temps ouvrir des horizons d'espérance infinie ; tout arranger quand tout va mal ; tout expliquer quand on ne comprend plus rien ; voilà le rôle qu'on ne cesse de demander à Krishnamurti de jouer. Et lui, avec précision, s'ingénie à en être l'opposé.

Il n'y a aucune commune mesure entre le désir de prolonger un rêve et l'éveil. On ne peut concilier ces deux univers. Le dormeur peut percevoir la secousse qui tend à l'éveiller, mais transforme cette perception en symboles, et réorganise son rêve autour de cette déformation. C'est ainsi que s'agitèrent presque tous les membres de cet « Ordre de l'Etoile », qui s'était organisé autour de la volonté qu'avait exprimée Krishnamurti de s'éveiller à la réalité. Lorsqu'il s'éveilla pleinement, il ne cessa durant deux années de secouer les dormeurs, et ceux-ci ne cessèrent de transformer ces secousses en symboles.

Puis un jour ce grand combat mythique prit fin. Ce fut lorsque Krishnamurti jugea possible de dissoudre l'Ordre de l'Etoile, sans que cela pût, dans un sens ou l'autre, lui conférer malgré lui une autorité spirituelle, un pouvoir quelconque. Cette dissolution, l'eût-il prononcée plus tôt, aurait donné prise au rêve. Sa patience, qui pouvait sembler inutilement longue, fut une preuve de sagesse. La déclaration qu'il fit à cette occasion témoigne de son souci de ne faire pression sur personne, de laisser chacun libre d'évaluer la portée de cet acte.

« La vérité est un pays sans chemins, que l'on ne peut atteindre par aucune route, quelle qu'elle soit : aucune religion, aucune secte. Tel est mon point de vue : et je le maintiens d'une façon absolue et inconditionnelle. La vérité, étant illimitée, inconditionnée, inapprochable par quelque sentier que ce soit, ne peut pas être organisée. On ne devrait donc pas créer d'organisations qui incitent les hommes à suivre un chemin particulier. Si vous comprenez bien cela dès le début, vous verrez à quel point il est impossible d'organiser une croyance. Une croyance est une question purement individuelle, et vous ne pouvez ni ne devez l'organiser. Si on l'organise, elle devient une religion, une secte, une chose cristallisée, morte, que l'on impose à d'autres. C'est ce que tout le monde essaie de faire. La vérité est ainsi rétrécie et transformée en un jouet pour les faibles, pour ceux dont le mécontentement n'est que momentané. La vérité ne peut pas être rabaissée au niveau de l'individu, mais c'est bien plutôt l'individu qui doit faire l'effort de s'élever jusqu'à elle. On ne peut pas amener dans la vallée le sommet de la montagne. Si on veut l'atteindre, il faut prendre par la vallée, grimper les pentes raides, sans craindre le danger des précipices. Il faut monter vers la vérité : elle ne peut pas être abaissée vers vous, organisée pour vous. Si c'est par son organisation qu'une idée vous a intéressés, cela prouve que l'intérêt n'était ici qu'extérieur : l'intérêt qui ne naît pas de l'amour de la vérité pour elle-même est sans valeur. L'organisation devient un cadre pour la commodité des membres qui s'y insèrent. Ils ne s'efforcent plus vers la vérité, vers le sommet de la montagne, mais ils se creusent une niche confortable dans laquelle ils se placent, ou se font placer, pensant qu'ainsi l'organisation les conduira à la vérité.

Voilà la première raison pour laquelle, à mon point de vue, l'Ordre de l'Etoile doit être dissous. Malgré quoi, vous allez probablement fonder quelque autre ordre, vous continuerez à appartenir à d'autres

organisations qui cherchent la vérité. En ce qui me concerne, je ne veux appartenir à aucune organisation. Il est bien entendu que je ne parle pas ici des organisations matérielles, mécaniques, qui sont... indispensables... Je le répète, aucune organisation ne peut conduire les hommes à la vie spirituelle.

Si l'on crée une organisation dans ce but, elle devient très vite une béquille, une entrave qui mutile l'individu et l'empêche de croître, d'établir sa personnalité unique, laquelle réside dans la découverte, pour lui-même, de cette vérité absolue, inconditionnée. Telle est la seconde raison pour laquelle j'ai décidé, puisque je me trouve être le chef de l'Ordre, de le dissoudre. Personne n'a pesé sur ma décision. Elle n'a d'ailleurs rien de bien extraordinaire puisque je ne veux pas de disciples. Dès le moment que l'on suit quelqu'un, on cesse de suivre la vérité.

Je ne me préoccupe pas de savoir le cas que vous faites de ce que je dis. Je veux faire une certaine chose dans le monde, et je la ferai avec une invariable fixité de concentration. Je ne veux m'occuper que d'une seule chose essentielle : libérer l'homme. Le libérer de toutes les cages, de toutes les craintes, et non pas au contraire fonder une religion, une secte, ni proposer de nouvelles théories philosophiques.

Vous allez naturellement me demander pourquoi je parcours le monde en parlant. Je vais vous le dire.

Ce n'est pas pour être suivi, ce n'est point par le désir de me composer un groupe spécial de disciples choisis. Les hommes aiment tellement à se distinguer de leurs semblables, fût-ce par les différences les plus ridicules, les plus mesquines, les plus absurdes ! Cette absurdité, je ne veux pas l'encourager. Je n'ai pas de disciples, je n'ai pas d'apôtres...

Un journaliste qui m'interviewait trouvait extraordinaire de dissoudre une organisation composée de milliers et de milliers de membres. Il disait « Que ferez-vous ensuite ? Comment vivrez-vous ? Vous n'aurez plus personne pour vous suivre ; on ne vous écouterait plus. » Eh bien ! moi, je vous dis : « S'il n'y a que cinq personnes qui veulent entendre, qui veulent vivre, dont les visages soient tournés vers l'éternité, ce sera suffisant. » A quoi cela sert-il d'avoir des milliers de personnes qui ne comprennent pas, qui, définitivement embaumées dans leurs préjugés, ne veulent pas la chose neuve, originale, mais la veulent traduite, ramenée à la mesure de leur individualité stérile et stagnante ? Je vous parle avec une certaine violence, mais je vous prie de bien comprendre que ce n'est pas par manque de compassion. Un chirurgien renonce-t-il à opérer lorsqu'il doit faire souffrir ? C'est ainsi que, si je vous parle sans détours, ce n'est point par manque d'amour, au contraire.

Comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai qu'un but : rendre l'homme libre, l'inciter à la liberté, l'aider à s'affranchir de toutes les limitations, car cela seulement lui donnera le bonheur éternel, la réalisation inconditionnée du soi.

C'est précisément parce que je suis libre, inconditionné, intégral, parce que je suis la vérité : non point partielle, ni relative, mais entière, la vérité qui est éternelle, c'est pour cela que je désire que ceux qui cherchent à me comprendre soient libres, et non pas qu'ils me suivent, non pas qu'ils fassent de moi une cage qui deviendrait une religion, une secte. Ils devraient plutôt s'affranchir de toutes les craintes : de la crainte des religions, de la crainte du salut, de la crainte de la spiritualité, de la crainte de l'amour, de la crainte de la mort, de la crainte même de la vie. Comme un artiste qui peint un tableau parce que son art est à la fois sa joie, son expression, sa gloire, son épanouissement, c'est ainsi que j'agis, et non pas pour obtenir quoi que ce soit de qui que ce soit.

Vous êtes habitués à l'autorité, ou à l'atmosphère de l'autorité : vous attendez d'elle qu'elle vous fasse accéder à la vie spirituelle. Vous croyez, vous espérez, qu'un autre, par des pouvoirs extraordinaires — un miracle — vous transportera dans la région de la liberté éternelle, qui est le bonheur. Toute votre conception de la vie est basée sur cette croyance. Voici trois ans que vous m'écoutez sans que, à part quelques exceptions, aucun changement se soit produit en vous. Analysez bien ce que je dis, avec un esprit critique, afin de comprendre pleinement, profondément. Lorsque vous demandez à une autorité de vous mener à la vie spirituelle, vous êtes automatiquement obligés de construire une organisation

autour de cette autorité. Et par le fait même de cette organisation, vous voilà prisonniers comme dans une cage.

Si je parle avec cette franchise, pensez bien que je ne le fais point par dureté, ni par un excès d'ardeur dans la poursuite de mon but, mais parce que je veux que vous me compreniez, car enfin c'est pour cela que vous êtes ici, et nous perdrons notre temps si je n'expliquais pas clairement, d'une façon décisive, mon point de vue.

Pendant dix-huit ans, vous avez tout préparé pour cet événement : la venue de l'instructeur du monde. Pendant dix-huit ans, vous vous êtes organisés, vous avez attendu quelqu'un qui vienne apporter une nouvelle joie à votre esprit et à votre cœur, encourager et transformer votre existence, vous donner un autre entendement, vous élever à un plan supérieur de la vie, vous rendre libres enfin — maintenant, voyez ce qui se passe ! Considérez, raisonnez en vous-mêmes, cherchez si cette croyance vous a rendus différents — et je ne vous parle pas de cette différence, toute superficielle, qui consiste à porter des insignes : détail tout à fait mesquin et absurde.

Cette croyance a-t-elle balayé en vous toutes les choses non essentielles de la vie ? Il n'y a ici qu'un critérium : de quelle façon êtes-vous plus libres, plus grands, plus dangereux à l'égard de toutes les sociétés basées sur ce qui est faux et non essentiel ? En quoi les membres de cette organisation de l'Etoile se sont-ils transformés ?

Comme je l'ai dit, vous avez tout préparé pour moi pendant dix-huit ans. Il m'est égal que vous croyiez que je sois ou non l'instructeur du monde. Cela est sans aucune importance. Comme membres de l'Ordre de l'Etoile, vous avez donné votre sympathie et votre énergie parce que vous admettiez que Krishnamurti était l'instructeur du monde — partiellement ou totalement : totalement pour ceux qui cherchent en toute bonne foi, et partiellement pour ceux que satisfont leurs propres demi-vérités.

Donc, vous avez tout préparé pendant dix-huit ans : voyez cependant combien de difficultés se trouvent encore sur la voie de votre compréhension, combien de complications, combien de choses mesquines. Vos préjugés, vos craintes, vos autorités, vos églises, anciennes et nouvelles, toutes ces choses, je le maintiens, sont des obstacles à la compréhension. Je ne veux pas vous parler plus clairement. Je ne veux pas que vous acceptiez mon opinion, mais que vous me compreniez.

Cette compréhension est nécessaire parce que votre croyance, au lieu de vous transformer, vous a compliqués, et que vous n'êtes pas désireux d'envisager les choses telles qu'elles sont. Vous voulez avoir des dieux à vous : de nouveaux dieux au lieu des anciens, de nouvelles religions au lieu des anciennes, de nouvelles formes au lieu des anciennes — tous également sans valeur, tous des barrières, des limitations, des béquilles. Vous en êtes là. Au lieu des anciennes différences spirituelles, vous en avez de nouvelles, de nouvelles formes d'adoration, au lieu des anciennes. Vous dépendez tous de quelqu'un pour votre vie spirituelle, et bien que vous ayez tout préparé pour moi pendant dix-huit ans, lorsque je viens vous dire qu'il faut rejeter tout cela et chercher en vous-mêmes l'illumination, la gloire, la purification, l'incorruptibilité du soi, pas un de vous n'accepte de le faire. Ou du moins très peu, très peu d'entre vous.

Dans ces conditions, quel besoin d'organisation ?

Que ferais-je d'une suite de gens insincères, hypocrites, moi l'incorporation de la vérité ? Encore une fois, je ne veux rien dire de dur ou de peu charitable, mais nous en sommes à un point où il faut regarder les choses en face. J'ai dit, l'année dernière, que je n'acceptais aucun compromis. Bien peu alors m'ont compris. Cette année, je ne laisse subsister aucun doute. Je ne sais pas combien de milliers de personnes à travers le monde — des membres de l'Ordre — ont tout préparé pour moi pendant dix-huit ans ; et maintenant ils ne veulent pas écouter sans réserve ce que je dis.

Alors, à quoi bon une organisation ?

Je le répète, mon dessein est de faire des hommes inconditionnellement libres, car je maintiens que la vie spirituelle consiste uniquement dans l'incorruptibilité du soi, qui est éternel ; qu'elle est l'harmonie entre la raison et l'amour. Cela, c'est la vérité absolue, inconditionnée, la vérité qui est la vie elle-même.

Je veux donc délivrer l'homme, et qu'il se réjouisse comme un oiseau dans le ciel clair, sans fardeau, indépendant, extatique au milieu de cette liberté. Et moi, pour qui vous avez tout préparé pendant ces dix-huit ans, je vous dis qu'il faut vous affranchir de toutes ces choses, de vos complications, de vos empêtements.

Et pour cela, vous n'avez nul besoin d'une organisation basée sur une croyance d'ordre spirituel: A quoi bon une organisation pour cinq ou dix personnes dans le monde, pour cinq ou dix personnes qui comprennent, qui luttent, qui ont rejeté toutes les mesquineries ? Et quant aux faibles, aucune organisation ne peut les aider à trouver la vérité, il faut qu'ils la trouvent en eux : elle n'est ni loin ni près, elle est éternellement là.

Encore une fois, aucune organisation ne peut nous rendre libres. Rien, ni personne, du dehors, n'en est capable : vous n'y parviendrez ni par un culte officiel, ni par l'immolation de vous-mêmes pour une cause quelconque, ni par l'accomplissement d'aucune œuvre. Vous employez une machine à écrire pour votre correspondance, mais il ne vous vient pas à l'esprit de la mettre sur un autel pour l'adorer. Eh bien, c'est cela que vous faites lorsqu'une organisation devient votre principal intérêt. « Combien de membres contient votre Ordre ? » Voilà la première question que me posent les reporters. « Combien de personnes vous suivent ? Par leur nombre, nous jugerons si ce que vous dites est vrai ou faux. » Je ne sais pas combien ils sont. Je ne m'occupe pas de cela. Comme je l'ai dit, s'il y avait un seul homme délivré, ce serait assez.

Vous gardez l'idée que seules certaines personnes détiennent la clef du royaume du bonheur. Mais personne ne la détient. Personne n'en a l'autorité. Cette clef se trouve dans votre propre moi, et c'est seulement dans le développement, dans la purification et dans l'incorruptibilité de ce moi, que réside le royaume de l'éternité. Ainsi vous verrez combien est absurde tout cet édifice que vous avez construit en cherchant une aide extérieure, faisant ainsi dépendre des autres ce réconfort, ce bonheur, et cette force que vous ne pouvez trouver qu'en vous-mêmes.

Donc, à quoi bon une organisation ?

Vous êtes habitués à ce que l'on vous dise combien vous êtes avancés, quel est votre degré spirituel. Que c'est puéril ! Sinon vous, qui donc peut vous dire si vous êtes beau ou laid intérieurement ? Si vous êtes incorruptible ? Allons ! Cela n'est pas sérieux.

A quoi bon une organisation ?

Mais ceux qui vraiment désirent comprendre, qui s'efforcent de trouver ce qui est éternel, sans commencement ni fin, ceux-là marcheront ensemble avec une plus grande ardeur, une plus grande intensité, et seront un danger pour tout ce qui n'est pas essentiel, pour les irréalités, pour les ombres. Et ils se concentreront. Ils deviendront la flamme, parce qu'ils auront compris.

C'est ce corps qu'il nous faut créer, et tel est mon dessein. A cause de cette vraie compréhension, il y aura une vraie amitié. A cause de cette amitié — que vous ne semblez pas connaître — il y aura une vraie coopération de la part de chacun. Et cela, non pas à cause d'une autorité, ni à cause d'un salut, ni à cause d'une immolation pour un idéal, mais parce que vous aurez vraiment compris, et que, par conséquent, vous serez capables de vivre dans l'éternel. C'est là une plus grande chose que tous les plaisirs, que tous les sacrifices.

Voilà donc quelques-unes des raisons qui m'ont fait prendre cette décision, après deux années d'un examen attentif. Ce n'est pas à la suite d'une impulsion momentanée. Je n'ai été persuadé par personne — je ne me laisse pas persuader en de telles circonstances. Pendant deux ans, je n'ai pensé qu'à cela, avec soin, avec patience, et j'ai décidé de dissoudre l'Ordre, puisque je me trouve en être le chef. Vous pouvez former de nouvelles organisations et attendre quelqu'un d'autre. Je ne m'en occuperai pas, je ne veux pas créer de nouvelles cages, ni de nouvelles décorations pour ces cages. Mon seul souci est de délivrer les hommes, de les rendre libres, libres d'une façon inconditionnelle, absolue \*. »

Pour ceux qui, autour de Krishnamurti, cherchent sincèrement à le comprendre, cette destruction des temples est un symptôme, une indication, une sorte de témoignage de l'authenticité de sa libération, bien que la nature de cette libération demeure encore confuse. La vérité, la vie, l'essentiel, le royaume du bonheur, le royaume de l'éternité : autant de mots qui pourraient aussi bien avoir n'importe quel sens, ou n'en avoir point. Et à ce moment-là, ce sens est encore impossible à bien comprendre, si ce n'est par les conséquences de cette vérité dans la vie de Krishnamurti, qui ne portent à aucun malentendu.

Krishnamurti parle à cette époque « d'une expérience intérieure qui ne peut être traduite en termes finis. Elle est si vaste, si immense que si on ne l'expérimente pas soi-même, elle demeure un mystère, un secret caché \* . »

Cette expérience, nous voyons aujourd'hui qu'elle est, malgré tout, sortie de son mystère. Certes, il n'est pas suffisant, pour la connaître et l'expérimenter, de s'entendre dire que l'homme peut se délivrer de sa conscience individuelle ; ni de savoir que la disparition du moi n'est que la suite du phénomène, connu, de la formation de ce moi. Mais des milliers de personnes comprennent maintenant, ne serait-ce qu'intellectuellement, que le moi est une irréalité, et sont disposées à étudier le meilleur moyen de s'en délivrer. Ainsi, ce problème est aujourd'hui sorti de son mystère. S'il est demeuré si longtemps confus, on ne saurait, en toute équité, en rejeter entièrement la faute sur les auditeurs de Krishnamurti.

En ce qui concerne l'essentiel de son message, c'est-à-dire la nature même du moi, et ses rapports avec la réalité, Krishnamurti ne parvient pas, à cette époque-là, à éviter des confusions fâcheuses. Il ne les surmontera réellement qu'en 1931. Il lui avait fallu deux années pour conquérir sa liberté et détruire les temples ; il lui faudra deux années pour élaborer, à la lumière de la raison, un message susceptible d'être mis en pratique, ne fût-ce qu'en une certaine mesure.

Jusqu'à-là, il est cohérent dans l'action, cohérent dans les réponses qu'il donne aux questions les plus diverses qu'on vient lui poser, cohérent dans son attitude, mais lorsqu'il en vient à expliquer la nature psychologique de sa découverte, il est incohérent.

On a déjà vu plus haut que cette destruction ou non-destruction du moi se prête à tous les malentendus. Ceux-ci surgissent tant que l'on n'a pas compris la nature antinomique du moi, sa contradiction intérieure. Tant que subsiste le moi, la contradiction n'est pas résolue. Quand la contradiction se perçoit en tant que telle, le moi qui n'était que le germe, qui n'était que le grain, disparaît en tant que centre isolé de conscience, *mais la vie demeure*.

On a vu plus haut que, lorsque ce phénomène se produit, il n'y a pas rupture et discontinuité de conscience, mais une consommation du temps, une synthèse des facultés, la perception de la vérité de « ce qu'il y a ». Au début, on peut croire à une purification, à une libération du moi lui-même. Et, en effet, il semble bien que, jusqu'ici, la pensée humaine ne soit pas allée plus loin : le moi, en grande partie détruit par des mystiques, des psychologues, des yogis, des philosophes, s'est toujours retrouvé et reconstitué dans des symboles, dans des évasions religieuses ou métaphysiques. Et, se retrouvant, il a pensé trouver une divinité, ou un soi cosmique, ou un surmoi, qui n'étaient que des refuges, des prisons, des projections de lui-même. De ces illusions, ont surgi des systèmes de pensée, des religions, etc...

Or, Krishnamurti, dès 1927, a déjà percé cette dernière illusion. Mais, aussitôt qu'il s'efforce d'expliquer que cette mort du moi est une libération, et que cette vie illimitée est une destruction du moi, il ne parvient pas à éclaircir les malentendus qu'il fait, au contraire, surgir autour de lui. En 1929, nous l'entendons parler de *l'incorruptibilité du soi : le je, le soi, cherche constamment à se rendre parfait, donc éternel et libre*, dit-il. Cette dernière phrase pourrait s'insérer dans la tradition védantique. Et encore :

« La vérité, qui est la libération, est l'harmonie du soi qui est devenu calme, serein, souple, intense. Le soi individuel, le je individualisé, doit s'unir à ce soi qui est le créateur de toute chose. Pour achever cette union, le je individuel doit être rendu parfait \*. »

Tout cela ressemble tellement à la tradition métaphysique hindoue et à toutes les illusions métaphysiques en général, que l'on ne saurait reprocher à ses auditeurs de n'avoir pas compris qu'il entendait exactement l'opposé de ce qu'il disait ! Et c'est bien l'opposé qu'il voulait dire, ainsi qu'on l'a déjà vu plus haut, et ainsi qu'on le verra encore dans la suite. Cette continuité du je signifiait, dans son esprit, qu'il n'y avait pas eu rupture, qu'il n'y avait pas eu fragmentation de la conscience. Mais ensuite, n'étant pas satisfait de sa formule, voici qu'il inventa un je progressif et un je éternel, qui furent peut-être le plus gros effort d'imagination qu'il demanda à ses auditeurs... Il s'agissait de rendre incorruptible le soi progressif, c'est-à-dire de rendre incorruptible ce qui, en fait, est la corruption même, et cette opération devait aboutir au soi éternel !...

Il n'est pas étonnant que ces confuses ébauches d'explications n'aient pas été comprises de la même façon par tous ses auditeurs. Il n'est pas étonnant non plus qu'un lecteur non prévenu se fasse, même aujourd'hui, sur les idées de Krishnamurti, des opinions qui varient suivant les textes qui lui tombent sous la main. Mais il convient de répéter que, pour lui, pas plus que pour ceux qui s'efforçaient réellement de le comprendre, ces mots n'avaient une grande importance. Importante était la destruction des temples ; importante la mise en déroute des hordes de disciples ; importantes la ruine du divin, des hiérarchies, de l'autorité, du cauchemar religieux, de la superstition, des traditions, des divagations occulto-mystiques ; importante la négation de toute cause et de toute finalité en ce qui concerne la vie universelle ; importante la volonté de libérer le monde des castes, des classes sociales, des soi-disant élites, de l'exploitation. Importantes aussi étaient les découvertes, déjà innombrables, que l'on pouvait faire en explorant ce nouvel état de l'humain, cet humain *délivré de son passé* qui, s'il n'avait pas encore appris à s'exprimer clairement, savait fort bien cependant être vainqueur déjà dans sa lutte contre ce qui se levait autour de lui, pour l'étouffer à sa naissance.

Sa découverte essentielle fut celle de la valeur de l'instant présent, du maintenant.

« La libération n'est ni dans le futur, ni dans le passé. Ce n'est pas une chose qu'on doive atteindre dans quelque avenir lointain, ou qui réside dans le passé sous le contrôle, sous la domination de ceux qui l'ont déjà atteinte. Je soutiens que le présent, le présent immédiat, contient la vérité entière. Le passé est le présent toujours changeant; à ce passé appartiennent la naissance, les acquisitions, les renoncements, toutes les qualités que vous avez déjà acquises.

Le passé ne résoudra pas vos problèmes, n'établira pas l'harmonie en vous-mêmes ; aussi vous regardez vers l'avenir qui devient pour vous le grand mystère. Le futur est le mystère du « moi », du « moi » non



réalisé ; car ce que vous avez déjà réalisé est passé et ce que vous n'avez pas réalisé est le futur, donc un mystère.

Le futur restera toujours un mystère, parce que plus vous entrez dans le futur, plus il devient mystérieux et plus vous en êtes prisonniers.

L'harmonie intérieure ne peut être atteinte ni dans le passé ni dans le futur, mais là où le passé et le futur se rejoignent, c'est-à-dire dans le « maintenant ». Quand on a atteint ce point, ni le futur, ni le passé, ni la naissance, ni la mort, ni le temps, ni l'espace n'existent. C'est ce maintenant qui est la libération, qui est l'harmonie parfaite, à laquelle tous les hommes du passé et les hommes de l'avenir doivent arriver.

Il ne faut chercher le bonheur que vous désirez ni dans l'avenir, ni dans le passé, mais maintenant. A quoi sert d'être heureux dans dix ans, à quoi sert d'être sociable, plein d'amitié dans dix ans, si vous êtes maintenant solitaire, si chaque moment crée des larmes, de la souffrance, de la douleur ? Quand on a faim, on veut être rassasié tout de suite, maintenant. Pour résoudre le mystère du *je* incompris, du moi, il ne faut pas compter sur l'avenir, car l'avenir ne finit pas, il dure tant qu'on ne l'a pas compris. Mais pour l'homme qui comprend, la solution est là où le passé, le présent et l'avenir se rencontrent, c'est-à-dire *maintenant*. Dès que l'on comprend, il n'y a plus de mystère.

L'éternité que le soi progressif recherche n'est ni dans le passé, ni dans l'avenir ; elle est *maintenant*. *Maintenant* est le moment de l'éternité. Quand on comprend cela, on a dépassé toutes les lois, toutes les limitations, le karma et la réincarnation. Toutes ces choses, bien qu'elles soient des faits, n'ont plus de valeur, parce qu'on vit dans l'éternel.

Vous ne pouvez résoudre vos problèmes dans l'avenir; vos craintes, vos anxiétés, vos ambitions, vos morts et vos naissances ne peuvent être résolues ni dans l'avenir, ni dans le passé ; il faut les résoudre *maintenant*...

Pour vivre ce *maintenant* immédiat, qui est l'éternité, il faut vous éloigner de tout ce qui appartient au passé ou à l'avenir. Vos espérances mortes, vos fausses théories, vos dieux, *tout* doit disparaître, et il vous faut vivre — comme la fleur qui donne son parfum à tous — entièrement concentrés sur ce moment du temps, ce *maintenant* qui n'est ni l'avenir, ni le passé, qui n'est ni distant ni proche, ce *maintenant* qui est l'harmonie de la raison et de l'amour.

Ce *maintenant* est la vérité, parce qu'en lui est la perfection de la vie. Demeurer dans ce *maintenant*, c'est la vraie création, car la création c'est l'équilibre absolu, inconditionné, la perfection de toute vie... Car ce *maintenant* existe partout où vous êtes ; il réside en chacun, entier, complet, inconditionné \*... »

Quel est ce « tout » qui doit disparaître dans le maintenant ? Comment peut-on se défaire du passé ? En quoi consiste-il ? De quoi est-il fait ?... On verra dans la suite qu'il n'est autre chose que le moi lui-même, dont la conscience ne s'appuie que sur le passé. On ira plus loin, dans un état où cesse la pensée elle-même, où l'homme se recrée au sein d'une passivité suprêmement active, en percevant le flux incessant et toujours neuf de cela qui est.

Rejeter le passé et l'oublier sont deux choses différentes. Il ne s'agit pas ici de conserver des souvenirs ou de les rejeter. Un souvenir n'a d'ailleurs aucune valeur par lui-même.

« La mémoire ne devrait pas être le souvenir de l'expérience elle-même, mais plutôt le fruit de l'expérience. Il faut oublier l'expérience et en retenir la leçon c'est la vraie mémoire. C'est cela qui est éternel, et c'est la seule chose qui compte dans l'expérience. Cette véritable mémoire, c'est l'intelligence... L'intelligence est la capacité de choisir avec discernement ce qui est essentiel et de rejeter ce qui est faux. Cette intelligence s'acquiert par l'expérience, par les leçons qui restent après

l'expérience. La plus haute forme de cette intelligence est l'intuition, parce qu'elle est le résidu de toutes les expériences accumulées. C'est la vraie fonction de la mémoire \*. »

Si l'on n'a pas assimilé le contenu de l'expérience, rejeter le souvenir n'a pas plus de valeur que de le conserver. Ce qui importe, c'est de ramener dans le présent la totalité du passé, en le vidant de son contenu. Et c'est précisément ce que, d'habitude, on ne fait pas, car chacun s'appuie sur le passé, comme à un mur. Le passé individuel, le passé de la famille, le passé des ancêtres et de la race, sont autant de retranchements fortifiés derrière lesquels on s'abrite, de crainte d'affronter le maintenant. Ce maintenant, suspendu comme entre ciel et terre, entre le passé dont il ne se souvient pas parce qu'il en est la consommation, et le futur qui n'existera jamais parce qu'il n'est que le maintenant qui renaît toujours de lui-même, cette présence fait peur au moi. Comme un vertige. Comme un abîme. Et cette présence est pourtant la seule réalité. Adhérer au présent sans interposer entre soi et lui le passé, qui est le moi, ou l'avenir, qui n'est que ce qui n'a pas encore été résolu de ce moi, voilà la seule permanence, la seule perfection, le seul absolu.

Un saut dans le vide : non en rejetant le passé, en l'absorbant. L'absorber, non en se retournant en arrière, en se concentrant sur le maintenant. Au choc du maintenant, le passé s'écroule, la perception directe des choses demeure. Dans cette perception des choses-telles-qu'elles-sont, disparaît l'angoisse de la solitude, comme aussi les appuis moraux, les consolations, les encouragements, les absolutions. Ce maintenant, cette vérité, *est un danger pour toutes les croyances organisées, pour tous les systèmes de pensée*. Celui qui la possède devient de ce fait une *poudrière* qui fait sauter ce qui, autour de lui, n'est pas elle. Il fait sauter, naturellement, les congrégations des ombres du passé, qui se lèvent pour protéger leur terreur, la terreur de se voir détruire. Comme le soleil qui chasse la brume, l'homme qui adhère au présent disperse « les congrégations des morts ».

Ces fantômes du passé sont créés par la peur.

« La Peur étrangle, étouffe tous les êtres humains. Elle est le fantôme qui les suit comme leur ombre, parce qu'ils ne comprennent pas qu'ils sont entièrement responsables de tout acte — et de ses conséquences — de tout désir — et de sa réalisation. Lorsqu'on comprend cela, la peur sous toutes ses formes disparaît, parce que l'individu devient le maître absolu de lui-même.

Quand vous ne craignez rien, vous commencez vraiment à vivre. Vous vivez, non dans le futur, ni dans le passé (ni dans un espoir de salut pour l'avenir, ni dans le passé mort avec un espoir de réconfort), mais, parce que vous êtes exempts de la peur, vous vivez dans ce moment d'éternité qui est maintenant...

Vous avez peur de toutes sortes de choses : des conventions et de ce que les autres pourraient dire. Tout ce qui a été dit dans le passé, vous voulez le concilier avec le présent. Vous désirez continuer toujours de la même manière, avoir vos maîtres, vos gourous, vos cultes, vos rites, vos cérémonies, et concilier tout cela avec ce que je vous dis. Mais il n'est pas possible de vivre à la fois avec le passé et avec l'avenir. Vous pouvez bien dire : Je suis faible, c'est pourquoi j'ai besoin de ce soutien, j'ai besoin d'être encouragé. » Mais ce n'est pas là ce qui encourage. Si vous dépendez de quelqu'un pour votre bonheur, pour votre développement, vous vous affaiblissez au lieu de vous fortifier.

N'attendez pas le salut de l'extérieur sous quelque forme que ce soit, vous ne feriez que remplacer les convictions anciennes par de nouvelles convictions. Ce que nous devons créer, ce sont des hommes assurés de trouver leur salut en eux-mêmes, forts, certains de leur but, et ne cherchant ni consolation,

ni autorité, ni encouragement extérieur. Atteindre ce degré de concentration exige une attention constante.

Pour être indépendants de toutes les circonstances extérieures, pour découvrir votre essence véritable, vous devez vous libérer de la peur, et tout d'abord de la peur qu'engendre l'idée du salut, car nul ne vous sauvera si ce n'est vous-mêmes. Ce n'est pas en élevant des églises, en créant des dieux ou des images, en priant, en adorant, en pratiquant des cérémonies que vous obtiendrez la compréhension et la tranquillité intérieures \*. »

*La vérité n'est pas un achèvement, mais un processus.* Il ne s'agit point de rassurer un moi (qui se sent isolé, qui a peur) en le consolant, en lui donnant le sentiment qu'il est protégé, qu'il est à l'abri des catastrophes, qu'il se prolongera indéfiniment dans l'espace (possessions matérielles) et dans le temps (possessions spirituelles). Non. C'est lui-même qui doit éveiller son désir essentiel, c'est-à-dire la force dynamique intérieure qui le mettra en mouvement. S'il recherche son salut, c'est qu'il résiste à cette force vitale. Cette résistance est la peur qu'éprouve le moi à la seule idée qu'il pourrait perdre le sentiment de soi. Le processus qu'est la vérité, est au contraire l'expérience, c'est-à-dire les chocs qu'affronte le moi dans la vie concrète. Plus le choc lui révèle ses mobiles secrets et les défenses mises en œuvre dans les couches profondes de la conscience, plus l'expérience lui est profitable. C'est seulement ainsi que le moi peut développer ses facultés de compréhension.

Ici, dans les applications pratiques de sa vérité, Krishnamurti prouve son authenticité. Il semble posséder un point central, inébranlable, dans lequel il puise et qui, malgré l'inexactitude d'un grand nombre de mots dont il se sert (car il ne se soucie pas des sens que d'autres leur ont donnés avant lui), lui fait prendre, dans des questions concrètes, une position qui correspond à tout ce qu'on peut attendre de son message, en le poussant à l'extrême. Si on comprend le sens de ce message, on ne doit pas craindre en effet de le pousser trop loin : il est sans limites. C'est alors seulement que les mots de Krishnamurti deviennent créateurs d'une réalité nouvelle, insoupçonnée, en laquelle les idées que l'on pouvait avoir disparaissent en révélant les mobiles secrets qui nous les avaient fait adopter.

Les bulletins où sont consignées ses réponses aux nombreuses questions qui lui ont été posées sont remplis d'enseignements de cet ordre, sur des sujets qui varient au hasard des interviews. En voici un exemple :

« L'inspiration artistique est, selon mon idée, le fait de garder son intelligence éveillée, avec enthousiasme... Si vous n'êtes pas intelligent, vous n'êtes pas un grand créateur... L'intelligence, pour moi, est l'accumulation de l'expérience, le résidu de l'expérience... On ne peut pas séparer l'intuition de l'intelligence dans son sens le plus élevé. Un homme très habile n'est pas nécessairement un homme intelligent... L'intuition est l'intelligence élevée à son point extrême, et garder vivante cette intelligence est l'inspiration... alors l'intelligence agit soudainement. Et là est tout mon point de vue : si vous maintenez votre pensée, vos émotions, votre corps, en harmonie, purs et vigoureux, alors de ce plus haut point d'intelligence... l'intuition agira constamment et consciemment... Voilà le seul guide qui soit. Mais considérez des poètes, des musiciens, tous les artistes : ils devraient être anonymes, détachés de tout ce qu'ils créent. Je crois que cela c'est la plus grande vérité... Mais la plupart des artistes veulent mettre leurs noms au bas de leurs toiles. Ils veulent des degrés et des titres \* ... »

Si Krishnamurti entend donner à ces quelques mots très simples le sens complet qu'ils peuvent avoir, cela signifie que l'intelligence véritable est créatrice, qu'elle est le fruit, non pas d'acquisitions, d'un labeur intellectuel, mais de l'expérience, dans laquelle est impliqué l'être humain dans sa totalité, corps, émotions, intellect. Cette expérience étant ce qui délivre l'homme de la prison de sa conscience individuelle, il s'ensuit que plus l'homme se délivre du moi, plus il acquiert d'intelligence créatrice. Or, il ne peut se délivrer du moi qu'en se délivrant de la peur. Les religions ne délivrent pas l'homme de la peur : au contraire, elles lui sont un refuge. Donc, elles s'opposent au déclenchement de la puissance créatrice de l'homme. La délivrance est un état de création constante et consciente. En passant, l'homme a conquis le génie. Le génie créateur, l'inspiration de l'artiste, du poète, n'est qu'une première phase de cette délivrance, phase qui, si elle demeure dans le domaine de l'individualisme, ne pourra jamais se développer jusqu'à être permanente. Il y a donc opposition entre le génie créateur et le moi... « mais la plupart des artistes veulent mettre leurs noms au bas de leurs toiles ». Ils s'imaginent que c'est leur moi qui est grand. Leur moi veut utiliser à son profit l'instant d'inspiration, le contact avec le présent, le moment pendant lequel précisément le moi n'était pas là.

« L'instant éternel est création. Je n'aime pas l'emploi des mots « actif » et « passif », « dynamique » et « statique » : passez au delà des mots, et voyez en eux quelque chose de puissant. Si vous ne vivez pas dans le moment éternel, c'est que vous êtes morts à votre « moi », à l'immensité de la vie. A moins que vous ne vous libériez de toute autorité extérieure, de toute convention, du bien et du mal, des philosophies, des religions, vous ne pourrez jamais venir à ce maintenant immédiat, qui est création. Etre libéré, vivre dans l'éternel, être conscient de cette vérité, cela veut dire être au delà de la naissance et de la mort — car la naissance est du passé, et la mort est dans le futur — au delà de l'espace, au delà du passé et du présent, du mirage du temps. L'homme qui est parvenu à une telle libération connaît l'harmonie parfaite, qui est constante, et présente éternellement; il vit inconditionnellement dans cette éternité qui est maintenant \*.

*Cette délivrance est la vie elle-même, la vie de chaque chose et de chacun, qui est changeante et pourtant inchangeante, constante et pourtant variable, à laquelle tout être humain, toutes les vies individuelles du monde doivent venir. Car l'imperfection crée l'individualité, et la perfection, qui est la liberté, est l'épanouissement de tout être humain \* ... »*

Plus tard, dépassant cette pensée, il dira que toute réalisation personnelle est une erreur, du fait qu'elle est un devenir. En dépit de la contradiction apparente dans les termes, il s'agit, à vingt années de distance, de la même chose. Ici nous assistons au début d'une façon de penser, là à un processus pensé jusqu'au bout. Qu'important, en effet, les mots si, dès 1929, Krishnamurti situe la voie de la connaissance en chacun ?

La voie vers cet épanouissement de chacun est la consommation de sa vie individuelle, la consommation de la vie universelle. Pour la trouver, on doit être libre de toute influence, de toute autorité, du désir que l'on a d'imiter. On doit se révolter, détruire les impositions extérieures, et se créer de nouvelles valeurs par soi-même, pour soi-même, qui seront le seul guide que l'on suivra. Ces vraies valeurs se trouveront par élimination. Il ne s'agit point de les établir mentalement ou émotionnellement, mais de les vivre. Il doit en résulter une action physique, un changement visible de notre vie. Ce changement n'est pas le résultat d'un renoncement ou d'un sacrifice, lorsqu'on est à la recherche de sa propre substance. Pour l'homme qui comprend, le sacrifice n'existe pas, mais la purification.

Et encore, et toujours :

« Pour découvrir votre vraie substance, vous devez être libres de toute peur. Etre libres d'abord de la peur du salut, car personne ne vous sauvera, sauf vous-mêmes. Aucune construction d'églises, aucune création de dieux ou d'images, aucune prière, aucune adoration, aucun rituel, ne vous donneront cette compréhension intérieure et cette tranquillité. Je vous prie de croire que j'entends chaque mot que je dis. Ne dites pas ensuite que ce n'est pas tout à fait cela que je veux dire... Etes libres des dieux anciens et des dieux modernes... être libres du bien et du mal traditionnels : si vous voulez changer le monde... vous devez être libres de la peur de toutes ces choses... Etre libres de la peur des punitions, et de l'incitation des récompenses... Etre libres de la peur de ce qui est conventionnel... Etre libres de la peur de perdre ou de gagner quoi que ce soit, financièrement, physiquement, émotionnellement, mentalement... Etre libres de la peur de la vie et de la mort... Etre libres de la peur de la solitude, du désir que l'on a de trouver un compagnon — car si vous aimez la vie, elle n'a ni solitude ni compagnonnage, elle est. Etre libres de la peur de l'incertitude — vous devez douter de tout, de sorte que, dans votre extase de doute vous trouviez la certitude; ne doutez pas lorsque vous êtes fatigués et malheureux, n'importe qui peut faire cela; vous ne devez douter que dans vos moments d'extase, car c'est alors que vous saurez si ce qui reste est vrai ou faux... Etre libres de l'amour et de la haine... Etre libres de la peur de ne pas s'exprimer... La peur du désir, la peur de l'ambition, de la jalousie, de l'envie, de la lutte, et puis la peur de la douleur et de la souffrance : vous devez être libres de tout cela, afin de découvrir ce qui reste, qui est éternel \*. »

L'homme étant libre est limité. Dans ce conditionnement, ce n'est que par une sorte de vocation qu'il peut réacquérir sa liberté. Krishnamurti suscite cet intérêt en nous. L'homme est prisonnier, encore qu'il puisse ne pas s'en rendre compte, prisonnier de sa propre entité, prisonnier de son identification à sa mémoire psychologique. En d'autres termes, il s'identifie à sa prison et met tout en œuvre pour étouffer le jaillissement intérieur de création, qui la disperserait. Ces œuvres sont les temples où va se réfugier la peur de l'homme qui n'a pas trouvé « sa substance ». Et si cet homme conditionné est la proie de la peur, c'est parce que le maintenant, la vie créatrice illimitée, ne peut s'épanouir que là où lui n'existe plus.

Voilà bien la destruction intérieure des temples, qui seule confère à leur destruction extérieure une valeur réelle. Si Krishnamurti n'avait fait que dissoudre l'Ordre de l'Etoile, sans déraciner la cause fondamentale de l'erreur religieuse, cette dissolution n'aurait servi à rien. S'il n'avait pas découvert la source profonde de l'humain que captent les temples pour la tarir, de nouveaux temples se seraient élevés sur les ruines des anciens. S'il ne s'était pas identifié à cela même que les hommes ont toujours cru chercher dans leurs mythes religieux et métaphysiques (tandis que, par ces mythes, ils le fuyaient au contraire); s'il n'avait pas été l'incorporation même de cette vérité éternellement présente, dans la simplicité d'un état pleinement humain et uniquement humain; s'il n'avait pas été, à cause de la disparition de son moi, la consommation du divin (celui-ci étant une création du moi); en d'autres termes, s'il n'avait pas été cet accomplissement humain, que dans leur sous-conscience les sous-hommes ont appelé Dieu, il n'aurait fait que remplacer d'anciens mythes par des mythes nouveaux.

Mais aucun mythe ne pourra se construire légitimement sur lui. Le réveil est total.

Parce que le rêve individuel a cessé — ce rêve, le seul monde dans lequel ce Dieu existe -- parce que l'éveil est là, seul demeure l'humain, le concret, les choses telles qu'elles sont, le réel.

Tout cela est simple. Seul était dramatique le rêve. La réalité n'est pas un phénomène sensationnel. L'amateur de sensation, c'était le moi. C'était lui qui inventait les passions, divines et humaines. C'était sa terreur. Tout cela n'est pas inattendu non plus. Mais c'est plus clair que dans le passé. L'éveil, d'ailleurs, n'est-il pas là depuis toujours ? Ne le retrouve-t-on pas dans d'innombrables consciences, et surtout dans celles qui ont déjà agi sur nous, par leur valeur explosive ? Et n'avons-nous pas été, de tout temps, cet éveil en puissance ?

Il y a autant de rêves individuels qu'il y a d'hommes, mais l'éveil est commun. Les symptômes de l'état de veille sont communs.

Une précision s'impose ici. Il s'agit bien de libérer l'entendement du concept du temps, dans lequel est pétrie la conscience individuelle. Le moi est indissolublement lié au concept du temps; pour lui, le temps est subjectif. De même qu'un personnage de rêve est fait de la substance même dont est fait le rêve, le moi est fait de durée. Il ne parvient pas à établir, entre le temps et lui, les rapports simples et quotidiens qui régissent l'organisation matérielle de l'existence en ses rapports avec le temps des horloges. Voilà l'erreur dont la conscience individuelle ne pourra jamais s'affranchir. Le personnage qui *aspire* à cet affranchissement dans l'avenir, fabrique, à l'usage de cette évasion, un temps psychologique, et c'est de cette identification subjective avec le temps qu'il doit se débarrasser car, se libérer de la durée, c'est consumer son être dans une constante création.

L'éternel maintenant dans lequel vit Krishnamurti, il suffit en effet de le vivre, ne serait-ce que pendant un fragment de seconde, pour en être recréé. Cette réabsorption du moi dans le présent, loin d'être une éternité métaphysique, c'est-à-dire une permanence du concept temps (et grâce à cette illusion, l'illusion d'une permanence du moi), en est l'opposé : le temps redevient ce qu'il est, concret, réel, parce que le « moi », qui est l'illusion de la subjectivité du temps, a disparu.

Au cours des siècles, l'homme, plongé encore dans son rêve individuel, a fort peu douté de la réalité du temps subjectif, c'est-à-dire de la permanence de son entité au cours de sa vie. Des philosophies se sont construites sur cette notion que la réalité du temps est sa durée. On nous demandait de l'éprouver en nous intimement, de vivre en un acte d'intuition ce courant vital. Or, si l'on examine ce sentiment à la lumière de l'état de délivrance d'où découle l'enseignement de Krishnamurti, on se trouve en face d'une constatation : la durée n'est qu'une association de la conscience individualisée et d'un temps objectif. Cette association est en tout point semblable à n'importe quelle autre association intime qu'établit le je avec un objet quelconque, dans son désir de s'unir à lui. Toute notion de durée n'est donc pas autre chose que la notion illusoire de la permanence d'une entité fixe, indépendante de ses rapports avec le monde extérieur. Pour Krishnamurti, au contraire, il n'y a pas d'entité fixe si ce n'est dans la fossilisation des mémoires, donc pas de durée si ce n'est dans le rappel du passé mort. Ainsi la notion de durée ne peut émaner que d'un état sous-conscient, l'état du moi, et exprime le désir qu'a le moi de se stabiliser dans son isolement individuel. Aussi bien, les champions de la réalité de la durée ne sont-ils que les champions de la réalité du moi.

Notre réalité ? Oui, quelque chose en nous, le désir, la conscience, aspirera toujours à l'instant ineffable où la durée n'est plus... cependant quelque chose, le moi, opposera tant qu'il sera là, à cette non-durée créatrice, un autre désir, le sien, celui de durer.

Cette erreur métaphysique — ce désir métaphysique du moi — est une évasion dans la notion absurde d'une éternité de durée, comme si l'intemporel n'était la négation de la durée. L'homme qui s'y abandonne peut s'imaginer qu'il est à la recherche de la perfection. En réalité, il y défend son moi. L'état qu'il y trouve n'est pas celui de la plénitude. C'est à la plénitude de ce qui, sous aucun prétexte, ne protégera le moi et ses œuvres que nous convie Krishnamurti. Dans cette plénitude, la conscience a rompu son association avec le temps; le temps n'existe plus pour l'homme que comme instrument pour accomplir ses œuvres, devenues réellement créatrices. L'éternité de l'instant n'est plus une évasion du moi au sein d'un ordre social qui lui convient, mais une action qui transforme les hommes et les choses.

État indescriptible. Certes, l'opposé de ce que serait une éternité de durée. Etat de création, d'action non consciente de soi, permanente, totale, impersonnelle, état humain. Et c'est avec cela que Krishnamurti détruit les temples.

## 1930 - EXPERIENCE ET CONDUITE

La période dramatique est terminée, les amateurs de miracles sont en déroute. Les uns ont abandonné Krishnamurti en ramassant les débris de leurs mondes occultes, de leurs « hiérarchies spirituelles », de leurs croyances, de leurs sectes. Position de combat. Ils pressentent de grands changements dans le monde et, au lieu de voir en la façon de penser de Krishnamurti un moyen de survivre à ces bouleversements, s'identifient à un traditionalisme fossilisé, à cela même qui est déjà voué à la destruction et, logiquement, voient en Krishnamurti leur destructeur. D'autres s'efforcent encore, mais sans grande conviction, de concilier l'inconciliable, en ramenant Krishnamurti, malgré lui, dans les cadres de leurs croyances. Autre mesure de salut. Ils voudraient éliminer les risques, mais jouant à la fois le pour et le contre, ils sont contre. Aussi, ne tardent-ils pas à s'épuiser dans leurs tentatives. Enfin, nombreux sont ceux qui s'efforcent vraiment de comprendre, de chercher par eux-mêmes. Le public commence à s'intéresser à cet homme qui a refusé d'exploiter les foules.

Si ce public ne l'aborde que trop souvent avec des idées préconçues, c'est que les malentendus sont encore graves : on peut croire à une simple querelle de palais. Ceux qui souffrent vraiment dans notre monde cruel se méfient, à juste raison, des marchands d'éternité. Que ceux-ci se disputent entre eux ! L'idéalisme, sous toutes ses formes, prétend se faire distribuer en tombant d'en haut. Et que ce haut s'appelle Dieu, Brahman, l'Idée, l'Etre; la Patrie, les Vertus, la Philanthropie, etc..., il est toujours transmis aux foules par voie hiérarchique, c'est-à-dire par une organisation de l'exploitation. Que des pontifes se disputent sur la façon d'exercer ce pouvoir, leur querelle porte toujours enfin de compte sur la question de savoir comment briser la libération de l'homme, étouffer sa révolte, sauver l'ordre établi.

Et en 1929, il n'est pas apparu assez clairement encore que la position de Krishnamurti est opposée à ces marchands d'éternité. Il a intégré les valeurs dites spirituelles, mais c'est pour les renverser. Il a saisi les deux pôles de la pensée humaine, la matière et l'esprit, et en a fait la synthèse. Mais cette synthèse n'est pas un zéro, une neutralisation du plus et du moins. Elle est positive. Elle prend position. Ainsi, en ce qui concerne les religions, la fausse synthèse est de croire qu'elles sont fondées sur une « vérité » commune. Peu d'hommes de bonne volonté ont échappé à l'erreur fondamentale de rechercher cet évangile universel des religions.

Pour Krishnamurti, le problème est résolu autrement : les religions sont des erreurs, et un bouquet d'erreurs n'a jamais fait une vérité. Si on lui objecte qu'au fond de ces erreurs subsiste une vérité essentielle, qui est précisément la base commune des grandes religions, il répond que point n'est besoin, pour trouver cette vérité essentielle, d'aller la chercher là où précisément elle est déformée, et que la vie, qui est l'essentiel, ne peut se trouver que par l'expérience directe, et par la conduite quotidienne. On ne peut pas trouver l'essentiel *à travers* ce qui ne l'est pas, mais en abandonnant ce qui ne l'est pas. Donc, pas à travers les religions, mais en les abandonnant. Ce qui n'est pas essentiel est inutile, et ce qui est inutile est nuisible, dit-il.

Au même ordre d'erreur appartient l'idée de coopération, de fraternisation au sein de ce que trop de personnes font profession d'appeler « la grande famille humaine ».



Krishnamurti prêche une non-coopération totale avec les valeurs de notre soi-disant civilisation.

Pour lui, en effet, une coopération qui s'établirait à l'intérieur de cadres établis ne serait qu'une complicité de cette exploitation.

On ne peut s'affranchir de cette complicité qu'en en déracinant de soi-même les causes : le moi et ses désirs personnels. Il ne s'agit donc pas d'attribuer les causes de ce mal à d'autres, mais de déraciner notre désir de nous soumettre. Ce désir crée le pouvoir des exploités, de sorte que ceux-ci existent en fonction des exploités. En fait, il y a exploitation mutuelle. Ce qui peut déraciner le désir de se faire dominer et de dominer, c'est une prise de conscience. Devenir pleinement conscient, c'est supprimer la cause de l'exploitation. Mais du point de vue pratique, comment nous libérer ? A cela Krishnamurti ne répond pas en offrant un programme d'action, puisque l'action, selon lui, doit précéder la pensée et que toute idée, quelle qu'elle soit, est socialement régressive.

Dès 1930, il rejette toute construction idéologique et nous demande d'être simplement et directement conscients de notre comportement, de notre conduite. Mais, avant d'examiner ce qu'il entend par conduite, abordons d'autres thèmes, qui peuvent porter à des malentendus ; le détachement et le non-effort. Prêcher le détachement comme moyen, et le non-effort comme but, peut signifier distribuer l'opium de l'évasion, de la soumission, de la lâcheté. Ici encore, comme pour tout ce qui se rapporte à la destruction ou à la non-destruction du moi, ces mots peuvent être compris de façon contradictoire, et le sens que leur donne Krishnamurti, étant le moins habituel, est celui auquel on pense le moins. Par détachement, on entend généralement un éloignement des personnes et des choses. Se mettre à l'abri du monde, de ses luttes, de ses passions, se séparer de la vie quotidienne et grouillante de l'humanité, profiter de cette solitude pour s'évader dans un rêve métaphysique ou religieux, voilà en quoi consiste en général le détachement. Ce détachement parvient à un non-effort parce qu'il est précisément une fuite, un prétexte que l'on se donne pour cesser de lutter, un refuge égocentrique.

Pour Krishnamurti, le détachement ne consiste pas à nous séparer d'un monde dont nous sommes tous responsables, et qui n'existe que dans les rapports que nous entretenons avec lui; mais, au contraire, à nous détacher de nous-mêmes en tant qu'éléments de conscience engendrés et conditionnés par ces rapports.

Nous détacher de nous-mêmes, c'est nous intégrer, C'est mettre en pratique les résultats de l'expérience. Le détachement est donc un attachement à la réalité du monde, de chaque chose et de chaque personne, et un détachement de ce qui est conditionné par la durée, par les désirs. C'est cette délivrance qui fait l'objet de l'enseignement de Krishnamurti. Dans le non-effort au sein de sa réalisation, l'homme agit sans mobile et sans cause. Son action impersonnelle devient vivante. L'effort résidait dans le conflit entre la vie universelle, quotidienne, changeante, inconditionnée, et la position qu'assumait par rapport à elle l'homme appuyé sur son passé, sur ses particularités, sur l'illusion de son unité indivisible de conscience, sur son moi, ses facultés, ses désirs, ses possessions.

« Les traditions, les habitudes de la pensée, les coutumes, constituent des cadres à l'intérieur desquels chacun se place pour assimiler et juger ses nouvelles expériences. Il suffit de s'examiner pour s'apercevoir que l'on prend contact avec la vie du point de vue particulier d'une nationalité, d'une

croyance ou d'une classe sociale, et que l'on traduit les nouvelles expériences dans les termes de ces cadres préétablis. Mais le but de l'expérience est la découverte de la vraie valeur de chaque chose, et si nous traduisons l'expérience d'aujourd'hui dans les termes de celle d'hier, au lieu de grandir jusqu'à pouvoir contenir toute chose, nous devenons des esclaves. Je demande que l'on ne cherche pas à me comprendre en se plaçant du point de vue des différents cadres, et que l'on n'enferme pas l'expérience à l'intérieur de termes qui n'appartiennent qu'aux tempéraments. Un tempérament est le résultat d'une existence individuelle, séparée. Mais ce qui ne connaît pas de séparation ne peut être traduit en termes de tempéraments, ni approché à travers un tempérament particulier. Si nous voulons examiner la totalité du point de vue d'une de ses parties, nous n'y parvenons pas, car naturellement elle nous apparaît dans les termes de cette partie, que nous appelons tempérament. A travers un tempérament particulier, il nous est impossible d'apercevoir ce qui est au delà de tous les tempéraments, de même qu'à travers un cadre, il nous est impossible de voir ce qui dépasse tous les cadres.

Mais ne confondons pas ici le tempérament individuel avec l'unicité individuelle : les tempéraments dépendent des conditions où l'on est, donc des contingences, des caractères, de l'hérédité, etc..., tandis que l'unicité individuelle et continue à travers la naissance et la mort, est le seul guide de l'être tout le long de son existence individuelle séparée jusqu'à ce que cette existence parvienne à son accomplissement. Pour comprendre la signification de l'individualité, il faut comprendre le but de l'existence individuelle. La vie est création. Elle inclut ce qui crée et ce qui est créé. La nature recèle la vie, c'est-à-dire que tout ce qui est manifesté recèle la vie. Quand cette vie dans la Nature se développe jusqu'à se concentrer en un seul foyer individuel, la Nature a accompli sa raison d'être. Toute la destinée et la fonction de la Nature est de créer l'individu conscient de soi, conscient des dualités, qui a le sentiment de constituer par lui-même une entité séparée. Ainsi, la vie dans la Nature, par son développement, devient consciente de soi dans l'homme qui s'est éveillé, qui s'est concentré en lui-même. L'individu est un être séparé, qui est conscient de soi, qui se sait différent des autres, en qui réside la distinction entre lui et les autres. Mais l'individualité est une imperfection, elle n'est pas une fin en soi.

L'évolution considérée comme le prolongement d'une individualité à travers le temps est une illusion. Ce qui est nécessairement imparfait (l'individualité) demeure imparfait, même lorsqu'on l'étend et qu'on l'agrandit. L'individualité s'intensifie par les conflits que suscite l'ignorance, et par les limitations que créent la pensée et les émotions : l'individu se précise ainsi, et s'isole consciemment. Il est vain d'accroître au N<sup>me</sup> degré cette conscience isolée du soi, qui demeurera toujours isolée car elle a ses racines dans le sens de la séparation individuelle. Ainsi l'amplification de ce « je suis », qui est séparation, ne peut pas mener à l'universel. L'évolution du « je suis » n'est que l'expansion de ce sens de séparation, dans le temps et l'espace. L'individu, prisonnier de sa limitation, isolé par sa notion de « moi et les autres », doit se délivrer, et trouver son achèvement dans sa libération. La libération est la mise en liberté de la conscience, elle n'est pas l'amplification du « je suis », mais résulte de l'usure du sens de séparation. Le but ultime de l'existence individuelle est de réaliser le pur état d'être, dans lequel il n'y a pas de séparations, mais qui est la réalisation du tout. L'accomplissement de la destinée de l'homme est d'être la totalité. Il ne s'agit pas de vouloir aller se perdre dans l'absolu, mais de devenir soi-même la totalité, après des conflits continuels, de continuelles mises au point. Une existence individuelle n'est qu'un fragment de la totalité et c'est parce qu'elle le sent qu'elle s'efforce de se réaliser, de trouver son accomplissement dans la totalité. Ainsi l'effort et la conscience de soi sont inséparables, et si ce effort contre la limitation cessait, il entraînerait la perte de la conscience de soi et de l'individualité. Lorsque l'individualité a accompli sa raison d'être, lorsqu'elle a détruit par des efforts constants les murs de sa séparation, lorsqu'elle est parvenue au sens de l'être-sans-effort, alors l'existence individuelle s'est accomplie aussi.

Il faut tout d'abord savoir vers quoi tend cette vie individuelle, cette existence en laquelle sont le commencement et la fin. Il faut comprendre le pourquoi de l'existence, sans quoi l'expérience, la

création, l'unicité ne comportent pas de signification. Si l'individu, en qui existe la conscience de son isolement, de ce qui est subjectif par rapport à ce qui est objectif, si l'individu ne comprend pas sa raison d'être, il ne devient que l'esclave de l'expérience et de la création de formes. Mais s'il comprend sa raison d'être, il se fortifie de chaque pensée, jusqu'à pouvoir user le mur de la séparation \*. »

Krishnamurti n'est pas un philosophe dans le sens que l'on donne à ce mot. Aussi bien devons-nous aborder son point de vue en ignorants qui intègrent successivement et comme malgré eux, non pas les différents systèmes de philosophie, mais les divers états de conscience d'où ils surgirent l'un après l'autre. Cette méthode, pour inhabituelle qu'elle soit, est cependant la seule qui reste à ceux d'entre nous qui pensent que l'intellect, ayant terminé le tour qu'il a fait de lui-même, ne peut plus utilement parcourir encore une fois son cercle qu'il vient de fermer. Ce cercle n'a-t-il pas déjà intégré l'impénétrable, en posant dans nos philosophies modernes que les lois de la pensée sont aussi les lois de la nature ? L'aspiration vers une subjectivité infinie avait, semblait-il, trouvé une manière de salut en demandant au processus du monde de lui avoir donné naissance. Mais si cette fusion du sujet et de l'objet dans un même processus parvint à briser l'opposition entre l'existence sensible et la pensée, ce fut l'occasion pour celle-ci d'inférer de cette identité la réalité de sa vie métaphysique. Le concret, se posant et vivant en soi-même, devint l'être dans son propre concept. Le moi, né d'un processus matériel, prétendit l'asservir au lieu de se faire briser par lui. Au pôle opposé de ces déformations idéalistes, d'autres philosophes épouvantés à l'idée qu'on pourrait ne pas les trouver assez matérialistes, voudraient obliger le sujet à se volatiliser sans laisser de traces. Ces deux déformations, l'idéaliste et la matérialiste, indiquent assez clairement que le processus ne s'est pas accompli jusqu'au bout chez ces philosophes. Si l'union sujet-objet s'était réellement produite en eux, ils ne nous inviteraient pas à choisir entre anéantir l'objet que pose l'être ou l'être qui pose l'objet, entre la matière et l'idée. Ce qu'il convient de dépasser, c'est ce dilemme et cette manière de le poser; c'est-à-dire les philosophies. Le lecteur d'ouvrages philosophiques a vite fait d'y retrouver l'une ou l'autre de ces positions (avec toutes les nuances qu'il faut leur reconnaître), ce qui, en langage pauvre, veut dire que ces ouvrages ne servent pas à grand-chose en ce qui concerne la synthèse réelle.

Dépasser le dilemme, c'est l'avoir vécu. Le point de vue de Krishnamurti n'est pas une position critique qu'il assume par rapport à ces philosophies (qu'il professe d'ailleurs de ne pas connaître), mais une prise de conscience, un état constamment vécu. A la clarté de cet état, il lui semble évident que l'évolution de la nature est parvenue à un palier avec la formation d'individus conscients d'eux-mêmes, et non moins évident que ce palier doit conduire au nouvel état où lui, Krishnamurti, se trouve, qui est une résultante de ce que furent la conscience individuelle et l'expérience.

Ce qui est important, c'est d'amener les hommes à cet état, et non point de discourir sur cet état. Ce qui est important, c'est de changer les hommes et le monde, et non point de chercher des explications de l'univers. Krishnamurti ne se laisse jamais entraîner à des spéculations. Quelques indications qu'il donne en passant sur cet état d'amour intemporel émettent un son exact et devraient suffire. Ces indications peuvent nous aider, à condition que nous ne cherchions pas trop à les intellectualiser, à en faire l'objet de développements philosophiques. Ceux-ci, d'ailleurs, si nous tentions de les entreprendre avec le vocabulaire dont se sert Krishnamurti, en 1950, seraient décevants. Au point où en est cet exposé, en 1930, ils sont impossibles. Le soi, dont il parle encore, *en qui est l'immortalité, qui est la vie en tous*, ne

correspond plus du tout à l'éternisation métaphysique du subjectif; mais la permanence que voudrait exprimer ce mot englobe cependant ce qui fut le sujet, comme ce qui fut l'objet, sans que l'un ou l'autre soient encore là, en tant que tels. S'il est vrai qu'il suffirait, pour désigner cette synthèse, de rebaptiser n'importe quel mot, le mot soi, par tout ce qu'il ne peut s'empêcher de représenter, se trouve être particulièrement mal choisi pour exprimer une permanence qui échappe à la durée. Aussi bien ce que nous recherchons ici, sera, comme toujours, une indication d'ordre pratique, et non pas les éléments d'un système philosophique, que contredirait Krishnamurti lui-même, au cours de ses expressions successives.

« Pour l'individu conscient de soi, l'antinomie sujet-objet existe, de sorte qu'il donne une forme à quelque entité inaccessible qu'il implore de l'aider, à qui il donne son amour, son adoration, son être tout entier. Mais le but de l'existence est que l'individu réalise en soi-même la totalité — sans objet ni sujet — c'est-à-dire la vie pure. Ainsi, c'est dans la subjectivité de l'individu que l'objectivité, en réalité, existe. Dans l'individu sont à la fois le commencement et la fin. En lui est la totalité de toutes les expériences, de toutes les pensées, de toutes les émotions. En lui sont toutes les potentialités et sa tâche est de réaliser leur objectivité dans le subjectif.

Si ce que j'entends par individualité n'est pas bien compris, on peut croire qu'il s'agit d'un anarchisme égoïste et farouche, et c'est pourquoi j'insiste sur le fait que c'est dans chaque homme que réside la totalité du progrès. L'homme porte en lui le commencement et la fin, l'origine et le but; et son accomplissement est de créer un pont entre les deux. L'individu est le foyer où converge tout l'univers. Tant qu'il ne s'est pas compris lui-même, tant qu'il n'a pas mesuré sa propre plénitude, il peut être dominé, contrôlé, happé par la roue des luttes continues. Donc, nous devons nous préoccuper de l'individu, c'est-à-dire que chacun doit s'efforcer de se réaliser soi-même, en qui tous les autres existent. C'est pour cela que je m'occupe uniquement de l'individu. Dans la civilisation actuelle, pourtant, la collectivité s'efforce de dominer l'individu sans respecter son développement. Mais c'est l'individu qui compte, car s'il sait clairement son but, s'il acquiert la certitude, sa lutte avec la société cessera. Il ne sera plus dominé par les morales, les restrictions, les conventions, les expériences de sociétés et de groupes, il sera vraiment en lui-même l'univers entier, et non plus seulement une partie séparée du monde. L'individu n'exclut pas tout, il inclut le tout...

Se débarrasser de la peur, c'est comprendre qu'en nous-mêmes est le foyer où converge l'expression de la vie. Si l'on voit cela clairement, on devient le créateur des circonstances; on n'évite plus les tentations, on les domine; on n'a plus aucune envie d'imiter, de devenir une machine ou un type de se conformer à des cadres; on se sert de la tradition pour évaluer, donc pour dépasser toutes les traditions.

La vie ne travaille pas à produire un type; elle ne crée pas d'images gravées. Elle nous forme tous différents les uns des autres, et c'est dans la diversité qu'est notre accomplissement, non dans la production d'un type. Pourtant, la tendance actuelle est, au contraire, de personnifier et d'adorer la multitude dans une unité; on adore la vie entière personnifiée en un seul être. Cela revient à adorer un type, une image de cire, et à vouloir se conformer à cette image. Cette imitation est un emprisonnement dans la douleur...

Si nous créons un type et que nous cherchons à établir un équilibre entre nous-mêmes et ce type, nous ne nous adaptons pas à la vie, nous ne faisons que suivre un caprice personnel. Mais si nous créons l'harmonie entre nous-mêmes et l'un dans le multiple, alors nous ne créons pas une image ou un type, mais nous devenons plutôt la vie elle-même. C'est en cela qu'est la différence entre l'imitation et la création \*... »

Notre tâche est d'appréhender et de réaliser la totalité.

« C'est de cette réalisation que naît la certitude de notre raison d'être individuelle, de la raison d'être de toute existence individuelle, qui est l'union avec la totalité, où il n'y a pas de séparation, pas de sujet ni d'objet Naturellement, la vie dans sa totalité, la somme de toutes les vies, n'a pas de but. Elle est. Elle n'a pas de tempérament particulier, elle n'est pas d'une espèce particulière, elle est impersonnelle. Entre cette vie impersonnelle d'une part, et d'autre part la compréhension qu'en a l'individu, s'interpose comme une cicatrice douloureuse l'existence individuelle. Le but de cette existence individuelle est de limer, par usure pour ainsi dire, l'individualité (cet ego composé de réactions), par un recueillement constant, une concentration sans cesse alertée, qui projettent notre but et notre raison d'être sur tout ce que nous faisons. Alors notre action devient spontanée, car c'est notre propre désir qui nous incite de plus en plus à purifier notre conduite, comme conséquence de la purification de nos émotions et de nos pensées. Notre conduite n'est plus dès lors que la mise en application de notre raison d'être, parce que celle-ci nous apparaît clairement. Une telle conduite ne nous empêche plus, n'agit plus comme une cage, mais comme un instrument de notre réalisation...

La conduite est la voie dont se sert la vie. C'est la voie vers la réalité suprême et sereine que chacun doit réaliser. Par le discernement, l'individu s'approche de plus en plus de l'essence de chaque chose, jusqu'au moment où la réalité devient vivante pour lui. Une fois qu'il a saisi cette réalité centrale, principe fondamental de l'être, qu'il s'en est emparé, qu'il l'a examinée, critiquée, analysée impersonnellement, et qu'il la vit — même partiellement — alors à travers son effort il illumine l'ombre qui entoure la vie de tous les êtres humains, cette ombre que j'appelle le non-essentiel.

Pour découvrir ce qui pour nous-mêmes est essentiel et ce qui ne l'est pas, il nous faut comprendre clairement la raison d'être de toutes les existences individuelles. Sur cette raison d'être se basera notre jugement. Dès que nous ne trouvons pas en nous-mêmes de résistance intérieure à une chose qui n'est pas essentielle, cette absence de résistance, nous pouvons l'appeler le « mal ». On ne peut guère établir une stricte démarcation entre le mal et le bien, puisque le « bien » n'est que la capacité de résister à ce qui n'est pas l'essentiel. La découverte de l'essentiel est un choix continu, déterminé par la compréhension de notre véritable raison d'être. Choisir, c'est continuellement découvrir la vérité. Or le choix est action, de sorte que c'est par notre conduite, par notre comportement, que nous parvenons en fin de compte à l'être pur. Ainsi, ce n'est point seulement de la réalité ultime que nous devons nous préoccuper, mais encore de la façon dont pratiquement nous la traduisons en conduite. Chacun voudrait avoir l'esprit pratique, voudrait comprendre la vie pratiquement. L'homme libéré est l'homme le plus pratique qui soit, car il a découvert la vraie valeur de toute chose. Cette découverte est l'illumination.

Vie veut dire conduite, action, la manière dont nous nous comportons envers les autres. Quand ce comportement est pur, il est la vie libérée en action. La vie, cette réalité indescriptible pour laquelle il n'est point de mots, est équilibre, et cet équilibre ne s'obtient que par le conflit des forces en manifestation. Manifestation veut dire action. Pour parvenir à l'équilibre parfait dont je parle, qui pour moi est vie pure, être pur, on ne peut pas se retirer du monde de la manifestation; on ne peut pas, parce qu'on est las du conflit, chercher cet équilibre en dehors du monde. La libération se trouve dans le monde de la manifestation, non pas en dehors de lui; elle appartient bien plutôt à la manifestation qu'au non-manifesté. Lorsqu'on est libéré, en ce sens que l'on connaît la vraie valeur de la manifestation, alors on s'est affranchi de la manifestation. C'est dans ce monde-ci que nous devons trouver l'équilibre. Toutes les choses autour, de nous sont réelles. Tout est réel, et non pas une illusion. Mais chacun de nous doit découvrir l'essentiel, le réel en tout ce qui l'entoure, c'est-à-dire discerner l'irréel qui enveloppe pour ainsi dire le réel. Le réel constitue la vraie valeur des choses. Dès qu'on reconnaît l'irréel, le réel s'affirme. On découvre la vraie valeur de chaque chose par le choix dans l'action. Par l'expérience l'ignorance se dissipe, l'ignorance n'étant qu'un mélange de ce qui est essentiel avec ce qui ne l'est pas. De l'accidentel, naissent les illusions et les désillusions, Pour nous en affranchir, il nous faut considérer notre désir, car le désir lui-même s'efforce constamment de se libérer des désillusions. Pour cela, il traverse les différentes étapes de l'expérience et, toujours en quête de son

équilibre, il pourra se transformer pour nous en une cage ou en une porte ouverte, en une prison ou en une voie menant à la libération. Il nous faut donc découvrir en nous-mêmes ce désir fondamental, et le contrôler au lieu de le réprimer. Réprimer n'est pas maîtriser. Maîtriser, c'est dominer par la compréhension, c'est établir une discipline personnelle basée sur la vision claire de la raison d'être de l'existence individuelle.

Celui qui en tant qu'individu a découvert pour lui-même le vrai fondement de la conduite, établit désormais l'ordre autour de lui, l'ordre, cette véritable compréhension qui détruit les barrières entre les individus. C'est pourquoi j'insiste sur la conduite. Une conduite vraie est celle que l'on s'est formée personnellement; elle n'est pas basée sur quelque philosophie compliquée mais sur l'expérience personnelle; elle est la traduction d'une réalisation personnelle en termes d'activité. Cette traduction n'est pas une tentative que l'on fait de devenir, mais d'être. Aussi la conduite vraie est de l'être, non du devenir. On peut commencer à faire un effort clairement conçu, vigoureux, vers l'être, lorsqu'on a d'abord éliminé la peur...

Ainsi que je l'ai déjà dit, l'existence individuelle n'est pas un but en soi, elle est dans le processus du devenir, jusqu'à ce qu'elle parvienne à l'être. Devenir signifie effort; être est la cessation de l'effort. Tout effort est conscient de soi, donc imparfait. « Etre », c'est être purement conscient, sans effort...

Pour parvenir à cet être, il nous faut veiller aux désirs engendrés par l'existence consciente de l'individualité. Comprendre le désir, savoir d'où il surgit, vers quoi il tend, quelle est sa raison d'être, c'est en faire un joyau Précieux et utile, que l'on affine et cisèle continuellement. Alors ce désir n'est plus une discipline imposée, mais devient une discipline authentique, qui se transforme progressivement jusqu'à nous faire parvenir à l'être pur. Le désir est sa propre discipline.

Le seul moyen que nous ayons de savoir si nous sommes axés sur l'essentiel ou l'accidentel, est de mettre en pratique le peu que nous avons compris de la réalité. En faisant cela, nous évaluons rapidement la quantité de désir que nous avons en nous de conquérir la totalité. Anciennement, ceux qui partaient à la recherche de la vérité abandonnaient le monde pour mener une vie monastique ou ascétique. Si je voulais fonder un corps étroit et exclusif d'ascètes, je trouverais sans doute des adeptes, mais ils ne manifesteraient ainsi leur vrai désir que d'une façon superficielle. L'effort doit être fait là où l'on est, en soi-même, au milieu de toutes les confusions, des idées les plus contradictoires, et de ce que l'on appelle les tentations (de mon point de vue la tentation n'existe pas). Rejeter un vêtement et en adopter un autre ne raffermirait point notre désir. Mais ce qui nous raffermirait, c'est le désir lui-même. Il nous faut observer le désir, le guider, être toujours présents à nous-mêmes dans notre conduite, dans nos pensées, dans nos mouvements, dans notre attitude, afin de nous accorder constamment à la raison d'être de notre existence individuelle. L'épreuve positive de notre réalisation, c'est ce travail sur nous-mêmes, et non point notre affiliation à des sectes, des sociétés, des groupes ou des ordres. Ce travail nous permet, au lieu de devenir l'esclave de l'expérience, de l'utiliser, donc de nous conduire purement grâce à la pureté de notre pensée. Par pureté de pensée, j'entends la pureté qu'introduit la raison et non pas celle que voudraient introduire la sentimentalité et les croyances. La raison est l'essence de notre expérience (ou de l'expérience d'un autre si nous la savons examiner impersonnellement sans vouloir y trouver une consolation ou une autorité) que nous avons analysée et critiquée avec détachement. Ce travail est la seule manière dont nous puissions mettre à l'épreuve les valeurs de la vie...

... Dans l'aboutissement de notre individualité est la totalité de la vie \*. »

Cette matière de chercher la vérité est simple et concrète. Trop simple et trop concrète pour certains philosophes. La vérité est la traduction en activité quotidienne de ce que nous pensons avoir compris de la vérité. Etant un processus et non un point fixe, nous pouvons y entrer (ou plutôt l'engendrer) aussitôt que nous en avons réellement envie. La moindre action vraie dans notre vie quotidienne est plus efficace qu'une philosophie, car elle nous fait entrer dans le processus créateur de la nature, et le

suscite à son tour en nous. Il s'agit là d'une auto-fécondation. L'action vraie est celle qui émane de celui de nos désirs dont nous pensons, sans nous décevoir, qu'il est plus profond, plus vital que les autres. Découvrir notre plus secret désir, le saisir, nous laisser conduire par lui, est le commencement de la sagesse, à condition de ne pas nous jouer la comédie. Or, les morales établies, leur bien et leur mal, les préjugés sur ce qui est vertueux, honteux, etc..., sont prétextes à comédies. La psychologie contemporaine le sait. Elle le sait, et pourtant ne tente même pas de déraciner de l'homme sa tenace faculté de faire surgir des comédies nouvelles à chaque instant. C'est qu'en effet, loin d'être purement scientifique, et moralement neutre, elle reconstitue toujours le moi, sous une forme ou l'autre, exaltée ou sublime, et retrouve, en fin de compte, des valeurs et des représentations de même nature que celles qu'elle prétend corriger.

On voit déjà que Krishnamurti fait éclater aussi bien les cadres de la psychanalyse que ceux de la philosophie. Il les intègre de ce fait, mais en les redressant, car tout ce qu'on s'obstine à envisager du point de vue de la réalité du moi n'est qu'un renversement complet de la vérité. D'une façon générale, l'introspection consiste à rechercher les causes d'un dérangement produit dans le moi, causes qui, une fois mises à la surface dite consciente, disparaissent et permettent au moi de se reconstituer en pair dans sa pseudo-réalité. Un moi ainsi refermé sur lui-même se dit guéri. Il ne peut entrer dans l'esprit des psychologues que le travail le plus utile auquel devrait se livrer un moi serait de se détruire, pour son plus grand bien, et pour le plus grand bien des hommes.

En recomposant des moi, l'introspection aboutit à des morales qui détruisent le génie créateur. Chaque homme au monde peut développer ce génie créateur en se libérant de son moi, et l'étouffer en se refermant sur lui, tandis que l'homme normal, suivant les psychologues, est l'adapté, c'est-à-dire le médiocre. Cette morale devient automatiquement le soutien du désordre actuel, que l'on appelle l'ordre établi. A la fin de sa course, l'analyste ne désintègre pas son propre moi, et devient de ce fait un élément de régression sociale.

Son « conscient » est un état qui appartient au moi, donc à un humain en voie de formation. Le moi, étant un édifice bâti sur une contradiction intérieure, doit forcément diviser sa conscience en deux : le conscient et l'inconscient, l'individuel et le collectif, l'humain et le divin, le corps et l'esprit, le bien et le mal, etc. etc... Ces deux pôles ne sont pas essentiellement différents l'un de l'autre. Si nous voulions inventer une terminologie, nous dirions qu'une conscience en conflit entre deux pôles est dans un état « préconscient ».

Dans cet état, vouloir qu'un des pôles domine sur l'autre ne peut que prolonger le conflit. En effet, seule l'intégration de toutes les couches de la conscience peut détruire le moi. L'analyse est au service de l'auto-défense du moi, et c'est sans doute pour cela qu'elle a si rapidement dépassé les seuils des hôpitaux pour se généraliser, se transformer en éthiques, etc... Les moi, avides de durer et de consolider par tous les moyens possibles leurs œuvres, ne sont que trop heureux de saisir cette arme qu'on leur offre.

Le reproche que fait Krishnamurti à la méthode analytique, telle qu'on voudrait la généraliser pour parvenir à la connaissance de soi, est de ramener constamment l'individu dans son passé. Ramener le passé dans le présent n'a aucune valeur du point de vue de la connaissance véritable, qui est la destruction de toute la structure psychique. Lorsque celle-ci, qui n'est que son propre passé, s'appuie sur elle-même pour se replonger en elle-même, loin de se détruire, elle se renforce. Seul le présent peut

réabsorber le passé. Soumettre aux provocations du présent tout ce qu'on a pu échafauder jusqu'ici d'équilibre, afin que celui-ci se laisse détruire, voilà le commencement de l'action vraie.

Pour beaucoup de personnes, l'évasion analytique a remplacé l'évasion religieuse. Krishnamurti s'oppose à elle, comme aux religions, non pas en en prenant le contre-pied, mais en l'intégrant, en la redressant. L'analyse psychologique, devenue une religion, renverse la vérité en l'utilisant au bénéfice du moi et de ses régressions. Ici encore, comme en philosophie, nous vérifions l'authenticité de la position prise par Krishnamurti, en la comparant aux déviations psychologiques qui surgissent de l'égoïsme.

La vérité est plus simple et plus immédiate que ne le sont ces folles recherches. Le présent est constamment en face de nous, dans les événements quotidiens, dans les hommes et les choses. Aussitôt que nous cessons de lui opposer le passé, c'est-à-dire le moi avec ses traditions, ses connaissances, ses systèmes, ses méthodes, ses innombrables désirs, la vérité est là. L'humain dépasse et intègre toutes les recherches sous-humaines, toutes les sous-vérités, les philosophies, les psychologies, les religions, les fatras culturels amassés par les hommes dans le but de se raccrocher à une durée.

En vue de parvenir à cette vérité, le moindre geste, lucidement impersonnel, que l'on accomplit en comprenant la pleine signification, vaut mieux que la possession de toutes ces connaissances accumulées par les siècles.



## L'ETAT CREATEUR

Les critiques que Krishnamurti adresse aux méthodes analytiques lui ont attiré des questions qui se résument en celle-ci : *N'enseignez-vous pas une forme subtile de psychologie ?* Et voici sa réponse :

« Qu'entendez-vous par psychologie ? N'est-ce pas l'étude de l'esprit humain, l'étude de soi-même ? Si nous ne transperçons pas les éléments de notre esprit, de notre psyché, de nos pensées-sentiments, comment pourrions-nous comprendre quoi que ce soit ? Comment pouvez-vous savoir que ce que vous pensez est vrai si vous ne vous connaissez pas ? Sans la connaissance de soi, on ne peut connaître la réalité. La psychologie n'est pas une fin en elle-même, elle n'est qu'un début. C'est dans l'étude de soi que sont les bases sur lesquelles s'établit la structure de la réalité. Il faut que ces bases existent, mais elles ne sont pas une fin, elles ne sont pas la structure. Si vous n'avez pas posé la fondation véritable, l'ignorance, l'illusion et la superstition surgissent telles qu'elles existent dans notre monde actuel. Nous devons établir de bonnes fondations par des moyens adéquats.

Vous ne pouvez atteindre le vrai par des moyens erronés. L'étude de soi est une tâche extrêmement difficile et si l'on ne se connaît pas, si l'on ne pense pas d'une façon juste, l'ultime réalité demeure incompréhensible. Si vous ne percevez pas votre contradiction intérieure, votre état de confusion, vos différentes couches de conscience, donc si vous ne les comprenez pas, sur quelles bases construirez-vous ? Sans la connaissance de soi, tout ce que vous construirez, vos formulaires, vos croyances, vos espoirs, n'auront que peu de sens.

Se comprendre nécessite beaucoup de détachement, de persévérance, de subtilité et de pénétration. Le dogmatisme, les affirmations, les négations, les comparaisons conduisent au dualisme et à la confusion. Vous devez être votre propre psychologue, vous percevoir tel que vous êtes, car c'est en vous que sont la connaissance et la sagesse. Personne ne peut être un expert à votre sujet. C'est à vous de vous découvrir et de vous libérer, personne ne peut vous aider à vous délivrer de l'ignorance et de la tristesse. Vous êtes les créateurs de votre tristesse, et il n'y a de sauveur que vous \*.

Ainsi, la psychologie n'est pas une fin, mais un début. La fin est l'intégration de l'homme dans sa totalité psychique et physique, la consommation de son énergie dans le présent, ce qui nous conduit à aborder, évidemment, la question sexuelle. Toutefois, il nous sera utile de revenir d'abord à ce « présent », à cet « intemporel », par le truchement de la psychologie. En 1949, Bénarès, dans la plénitude de sa maturité, Krishnamurti, reprenant la critique de l'analyse, nous conduit au seuil même où le devenir se transfigure en être.

QUESTION. - Le passé peut-il se dissoudre d'un seul coup ou lui faut-il du temps ?

KRISHNAMURTI. - Nous sommes le résultat du passé, notre pensée est fondée sur hier, sur des milliers d'hiers. Nous sommes le résultat du temps et nos réactions, nos présentes attitudes sont l'effet accumulé de multiples milliers d'instantanés et d'expériences. Ainsi le passé est, pour la plupart d'entre nous, le présent, c'est là un fait indéniable. Vous, vos pensées, vos actions et réactions êtes le résultat du passé. Vous voulez savoir si ce passé peut être effacé immédiatement, c'est-à-dire non dans la durée, mais effacé instantanément ? Il est important de comprendre cette question : si chacun de nous est le résultat du passé avec un bagage d'influences innombrables constamment variables et changeantes, est-il possible d'effacer tout cet arrière-plan sans entrer dans le processus du temps ? Est-ce clair ?

Or, qu'est-ce que le passé ? Qu'entendons-nous par passé ? Nous, ne parlons naturellement pas du passé chronologique, de la seconde qui vient de s'écouler, nous voulons parler évidemment des expériences, des réactions, des mémoires, des traditions, des connaissances accumulées, de l'entrepôt subconscient de nos innombrables pensées et sentiments, des influences que nous avons subies. Avec tout ce bagage, il est impossible de comprendre la réalité, parce que la réalité n'appartient pas au temps, elle est intemporelle. Il est donc impossible de comprendre l'intemporel avec un esprit qui est le résultat du temps. Vous voulez savoir s'il est possible de libérer l'esprit, s'il est possible, pour celui-ci, qui est le résultat du temps, d'immédiatement cesser d'être ou si, au contraire, il faut passer par une longue série d'examens et d'analyses afin de le libérer de l'arrière-plan. Vous voyez la difficulté de la question ? Le psychisme est l'arrière-plan. Il est le résultat du temps. Le psychisme est le passé, il n'est pas le futur. Il peut se projeter dans le futur et se servir du présent comme passage, de sorte qu'il demeure toujours pris dans le filet du temps quoiqu'il fasse, quelle que soit son activité future, présente ou passée. Mais lui est-il possible de cesser complètement, ce qui veut dire : le processus de pensée peut-il parvenir à sa fin ? Le psychisme se compose de nombreuses couches de conscience, chacune d'elles est liée aux autres, chacune d'elles dépend des autres et réagit sur elles. La conscience totale n'inclut pas seulement l'action d'expérimenter, mais aussi celle de désigner les choses et d'accumuler des stocks sous forme de mémoire. C'est cela l'ensemble du processus de la conscience, n'est-ce pas ? Est-ce trop difficile ? Lorsque nous parlons de conscience, ne parlons-nous pas plutôt de l'expérience, de la dénomination de cette expérience, et par suite de son enregistrement dans la mémoire ? Cela, à différents niveaux, est ce que nous appelons la conscience, ou esprit, ou psychisme, qui est le résultat du temps; et cet esprit peut-il entreprendre pas à pas un processus d'analyse en vue de se libérer de son conditionnement, ou peut-il se libérer entièrement du temps et regarder la réalité directement ? Cette question vous intéresse-t-elle ? Car elle est vraiment importante. Il est possible, ainsi que vous le verrez tout à l'heure, d'être libre de tout arrière-plan et, par conséquent, de renouveler la vie immédiatement sans être sous la dépendance du temps, de se recréer soi-même immédiatement et de ne pas dépendre du temps. Si cela vous intéresse, je continuerai et vous verrez.

Pour nous libérer de notre conditionnement; beaucoup d'analystes disent qu'il nous faut examiner chaque réaction, chaque complexe, chaque résistance, chaque blocage, ce qui demande du temps. De plus, l'analyste doit comprendre ce qu'il analyse, il doit se garder des fausses interprétations car, s'il se trompe dans son interprétation, cela le conduira à tirer des conclusions erronées et à établir, de ce fait, un nouveau conditionnement. Me suivez-vous ? Ainsi l'analyste doit être capable d'analyser ses pensées et ses sentiments sans la moindre déviation, et il ne doit oublier aucune des mailles de son analyse, parce que, s'il fait un faux pas, s'il arrive à une fausse conclusion, il reconstitue un arrière-plan suivant des données différentes et à des niveaux différents. Et un autre problème surgit : l'analyste est-il différent de ce qu'il analyse ? Messieurs, je ne suis pas sûr que cela vous intéresse, mais je poursuis.

L'expérimentateur et l'expérience sont un seul et même phénomène, ce ne sont pas deux processus séparés. Ainsi, tout d'abord, examinons les difficultés de l'analyse. Il est à peu près impossible d'analyser le contenu total de notre conscience de façon à nous en libérer au moyen de ce procédé, parce que, après tout, qui est l'analyste ? Il n'est pas différent, bien qu'il puisse s'imaginer l'être, de ce qu'il analyse. Il peut se séparer de ce qu'il analyse, mais il n'en est qu'un fragment. J'ai une pensée, j'ai un sentiment, par exemple je suis en colère et je m'analyse. Mais je ne suis, en fait, qu'une partie de la colère, l'analyste, et ce qu'il analyse, sont un seul et même phénomène, ce ne sont pas deux forces, deux processus distincts. Ainsi, nous analyser, nous déchiffrer, nous examiner page après page, examiner chacune de nos réactions, chaque réponse, présente des difficultés immenses, ce n'est pas le moyen de nous libérer de notre conditionnement.

Il doit y avoir un moyen plus simple et direct de nous libérer, et c'est ce que vous et moi allons découvrir, Mais, pour découvrir, il faut rejeter le faux, au lieu de nous y accrocher. L'analyse n'étant pas le bon moyen, il nous faut nous libérer de cette méthode. De même que vous ne prendriez pas un

sentier sachant qu'il serait sans issue, la méthode analytique ne conduisant nulle part, vous ne vous y engagerez pas.

Alors que nous reste-t-il? La seule chose à laquelle vous soyez habitués, c'est l'analyse. L'observateur, essayant d'analyser ce qu'il observe, ne se libérera pas de son arrière-plan, car lui et ce qu'il observe ne font qu'un. S'il en est ainsi, et il en est ainsi, vous devez abandonner ce procédé, n'est-ce pas?

Je ne sais pas si vous suivez, si vous voyez que cette voie est fautive. Si vous vous en rendez compte, non seulement verbalement mais effectivement, que ce procédé est erroné, qu'arrive-t-il à votre analyse? Vous cessez d'analyser, n'est-ce pas? Examinez cela, messieurs, je vous prie, et vous verrez avec quelle rapidité on peut se libérer de son conditionnement.

Si cette voie n'est pas la bonne, que vous reste-t-il?

Quel est l'état d'un esprit entraîné à s'analyser, à se questionner, à se disséquer, à tirer des conclusions? Si ce processus est arrêté, quel est l'état de votre esprit? Vous dites que l'esprit est vide. Allez plus avant dans ce vide. En d'autres termes, lorsque vous rejetez ce que vous savez être faux, qu'arrive-t-il à votre esprit? En somme, qu'avez-vous rejeté? Vous avez rejeté la méthode erronée qui était le résultat de votre conditionnement. D'un seul coup, si l'on peut dire, vous avez rejeté la méthode analytique avec toutes ses implications, pour l'avoir reconnue fautive, votre esprit libéré du passé, capable, par conséquent, de vision directe sans entrer dans le processus du temps, rejette immédiatement l'accumulation de ses expériences.

Pour m'exprimer autrement, je dirai que la pensée est le résultat du temps, le résultat du milieu, des influences sociales et religieuses qui appartiennent au temps. Or, la pensée peut-elle être libre du temps? La pensée, qui est le résultat du temps, peut-elle s'arrêter et être libre du processus du temps? La pensée peut être contrôlée, façonnée, mais la domination de la pensée est encore incluse dans le temps. Notre difficulté est donc : Comment un esprit, qui est le résultat du temps, d'un passé millénaire, peut-il être instantanément libéré de cet amas complexe? Ce n'est pas le futur qui peut vous libérer, mais le présent, l'aujourd'hui. Cela ne peut se faire que lorsque vous vous rendez compte de ce qui est faux. Le faux est évidemment la méthode analytique, et c'est la seule chose que l'on nous offre.

Lorsque ce procédé s'arrêtera complètement, non parce que nous l'y obligerons, mais parce que nous aurons compris son erreur, nous verrons notre esprit se dissocier complètement du passé. Cela ne signifiera pas que nous ne reconnaitrons pas ce passé comme étant le nôtre, mais que notre esprit ne sera plus en communion directe avec lui. Ainsi le psychisme peut-il se libérer immédiatement de son passé, dans le présent. Cette dissociation d'avec le passé, cette complète libération psychologique et non chronologique est possible, et c'est la seule façon de comprendre la réalité.

En résumé, si vous voulez comprendre votre enfant, votre voisin, ou simplement ce que l'on dit, quel est votre état d'esprit? Vous n'analysez ni ne critiquez, ni ne jugez, vous écoutez n'est-ce pas? Vous êtes attentif, votre esprit est dans un état où le processus de pensée n'est pas actif, mais très aigu, et cette acuité n'appartient pas au temps, n'est-ce pas? Vous êtes passivement réceptif, et pourtant vous êtes alerte, vous êtes pleinement attentif; dans cet état seulement, il y a compréhension. Lorsque l'esprit s'agite, se tourmente, lorsqu'il interroge, dissèque, analyse, la compréhension lui fait défaut. Et lorsque l'action de comprendre est intense, l'esprit est évidemment tranquille. Vous devez expérimenter cela vous-même, et non pas me croire sur des mots. Mais vous pouvez voir que plus vous analysez, moins vous comprenez. Vous pouvez comprendre certains événements, certaines expériences, mais le contenu total de la conscience ne peut pas être épuisé par le procédé analytique, vous ne pouvez l'épuiser que lorsque vous découvrez que l'analyse est une fautive approche.

Lorsqu'on voit que le faux est faux, on commence à découvrir le vrai, et c'est le vrai qui vous libérera de votre conditionnement. Pour recevoir cette vérité, l'esprit doit cesser d'être analytique. Il ne doit pas être emprisonné dans ce processus de la pensée qu'est, manifestement, l'analyse \*. »

Vider tout le contenu de la conscience est une concentration d'énergie, une mise en disponibilité de nos facultés créatrices, et ce n'est qu'ainsi que nous pouvons enfin examiner la question sexuelle.

Voici un texte de 1931 :

« La réalisation de la vérité est la consommation de l'énergie. Pour parvenir à cette consommation, on doit concentrer toute son énergie dans une profonde contemplation, qui est le résultat naturel de l'action, qui est l'évaluation exacte des valeurs. Je mène ce que vous pouvez appeler une vie ascétique, à cause de cette concentration d'énergie, qui est une libération de la conscience. Je ne dis pas que vous devez m'imiter. Je ne dis pas que vous ne pouvez pas réaliser cette contemplation du fait que vous êtes marié. Mais une personne qui désire la réalisation totale, permanente, de la plénitude, doit avoir toute son énergie concentrée.

L'homme qui est esclave de ses passions, de ses jouissances, de ses sensations, ne peut pas réaliser cette vérité. Je ne dis pas que vous devez mener une vie ascétique, aller dans la forêt, ou vous enfermer loin du monde. Vous ne pouvez pas plus atteindre la vérité en fuyant le monde qu'en vous laissant aller à vos jouissances. En harmonisant votre raison et votre amour, vous pouvez parvenir à concentrer cette énergie qu'en ce moment vous dissipez en passions, en envies, en sensations. La plénitude est dans la réalisation de cette harmonie.

Ne faites pas de ce que vous appelez une vie ascétique — celle que vous m'attribuez — votre but le plus élevé. Ce n'est là, au contraire, qu'un tout petit détail. Le vrai ascétisme n'est pas la déification d'une vie primitive. En devenant primitif, en vous contraignant, vous pouvez penser réaliser la vérité. Le vrai ascète est détaché, quelles que soient les circonstances où il se trouve. Mais pour être un vrai ascète, vous devez être très honnête envers vous-même, sans quoi vous vous décevrez irrémédiablement, ainsi que le font tant de personnes. Il vous faut avoir une intégrité de pensée et une clarté de résolution telles, qu'elles vous conduiront à une vie de détachement total — non d'indifférence, mais d'un détachement plein d'affection et d'enthousiasme. Si vous donnez votre pensée, votre raison, votre vie, toute votre substance à cela, vous comprendrez. Ne me défiez pas en tant qu'ascète et n'adorez pas l'ascétisme. L'ascétisme ne provient, d'habitude, que du désir de s'évader et de la crainte de l'expérience. Mais un homme doit être absolument détaché, avec compréhension. Selon moi, le renoncement n'existe pas. Le renoncement n'existe que là où manque la compréhension. Si vous êtes vraiment détaché — ce qui implique la compréhension de la vraie valeur de l'expérience — alors, vous êtes libres intérieurement et extérieurement : extérieurement, autant que vous le pouvez ; mais à coup sûr intérieurement \*. »

Krishnamurti connaît fort bien l'alchimie créatrice du corps humain. A sa maturité, le corps doit choisir entre se soumettre au génie créateur et le soumettre. Mais l'ascétisme, la mortification de la chair n'est certes la voie que de la répression. Ici, comme toujours, la méthode de Krishnamurti est simple et directe : La concentration *dans le présent*, cette concentration ne peut qu'entraîner une harmonisation de la raison et de l'amour, et cette puissance créatrice, absorbe, en la transmutant, la substance de l'être. Mais vouloir parvenir à cette plénitude en se conformant à des signes extérieurs est absurde.

« Ce qui est important, ce n'est pas la manière, le système, la méthode, mais cette plénitude que l'homme doit réaliser. Dès que l'on veut consommer cet affranchissement de la conscience de soi, dès que cette consommation devient le seul désir, ce désir devient sa propre loi. Donc, n'attachez pas d'importance à la méthode, au mariage, au célibat, au fait d'avoir des enfants ou de ne pas en avoir. Ce

sont des incidents dans lesquels vous devez recueillir la compréhension ; mais c'est la compréhension qui a l'importance essentielle et finale...

L'homme qui, par sa souffrance, ses luttes, ses méditations, a réalisé cette extase intérieure de la solitude ; l'homme dont la félicité ne dépend pas de choses extérieures ; l'homme qui est libéré de la conscience de soi ; celui-là peut être un ascète ou être marié. Il peut vivre dans le monde et pourtant ne pas lui appartenir. Mais, pour parvenir à cela, vous devez être entièrement libres de désirs secrets, et libérés de l'illusion de l'individualité, qui engendre des déceptions subtiles... Tant qu'un homme s'accroche à la conscience de soi, il y a lutte entre opposés, goût et dégoût, attraction et répulsion. L'homme qui désire être libre de toute conscience de soi doit être normal. Il ne doit supprimer aucun de ses désirs par la peur, mais il doit comprendre son conflit intérieur, son amour, sa nature sexuelle. Cette compréhension le libérera de la conscience de soi \*... »

Comme on le voit, Krishnamurti ne cesse de revenir au seul point qui l'intéresse, au seul auquel il accorde une importance capitale : l'homme doit se délivrer du moi. Celui qui s'en est délivré n'est plus sous le joug de ses instincts sexuels, il a maîtrisé son corps. L'énergie qu'il dissipait en passions, en envies, en sensations, se trouve maintenant concentrée en une compréhension de la vraie valeur de chaque chose. Etre sous la domination des passions, des désirs sexuels, c'est éprouver en soi un manque de quelque chose, c'est se sentir incomplet, c'est donc poursuivre vainement ce qui est censé apporter la plénitude.

Revenant sur cette question (à Madras, en 1947), Krishnamurti l'explique en la situant dans le cadre général de l'individu et de la société, par rapport au passé que nous tendons toujours à répéter, et au présent qui seul est créateur.

QUESTION. - Je suis très sérieusement troublé par l'appétit sexuel. Comment puis-je le surmonter ?

KRISHNAMURTI. - Messieurs, ce problème est énorme.

Ses implications sont extrêmement profondes et étendues, il y a beaucoup de choses impliquées dans cette question, et pas seulement le sexe qui n'est que d'importance secondaire. Donc si je ne vous dis pas comment surmonter l'appétit sexuel, soyez patients, car nous allons étudier le problème ensemble et voir ce qu'il implique. Au fur et à mesure que nous l'étudierons, vous trouverez la vraie réponse vous-mêmes. Tout d'abord voyons ce que surmonter veut dire. Comment puis-je surmonter la colère, la jalousie ? Que se produit-il lorsque nous dominons un ennemi ? La domination est toujours possible. Je puis vous dominer parce que je suis le plus fort, puis le plus fort sera vous, et c'est vous qui me dominerez. C'est un jeu d'incessante, de perpétuelle domination. Car ce qui peut être dominé devra l'être encore, indéfiniment. Comprenez, je vous prie, la portée de cette simple affirmation. Si vous comprenez une chose, elle tombe. Considérez les guerres qui ont eu lieu en Europe ; la domination d'un pays par un autre. On a fait cela partout dans le monde au cours de ces deux derniers millénaires. Mais si l'on s'était réuni pour comprendre et pour cesser de se battre et de s'entre-tuer, il y aurait sûrement eu une compréhension de ce qu'est la paix.

Comprendre est beaucoup plus difficile que conquérir, que dominer, parce que la compréhension exige de la pensée, une sérieuse observation, une recherche dans la façon d'aborder le problème ; en d'autres termes, de l'intelligence. Une personne stupide peut toujours surmonter quelque chose. Les conseils que l'on prodigue sur la nécessité de lutter et de se dominer sont de vraies folies. Cela ne veut pas dire qu'il nous faille céder aux passions sexuelles et nous y complaire, car ce ne serait que le contraire de la

domination et, par conséquent, également inintelligent. Ainsi que vous me le dites, le problème sexuel existe. Comprenons-le, au lieu de simplement demander : « Comment dois-je le surmonter ? » Ce qui a été surmonté doit être conquis et reconquis. Avez-vous jamais établi une conquête ? N'avez-vous pas été obligé de revenir maintes et maintes fois sur votre victoire, parce que l'ennemi réapparaissait de dix nouvelles façons ? Ce n'est donc pas ainsi qu'il faut comprendre le problème.

Nous justifions une domination ; ou nous la condamnons ; ou nous nous identifions à elle. Et il n'y a évidemment pas de compréhension en cela. Il y aura compréhension lorsque vous considérerez le problème, lorsque vous l'accepterez, lorsque vous l'examinerez de l'intérieur et que vous deviendrez conscients complètement de sa signification. Lorsque vous arriverez même à l'aimer. Alors il vous révélera sa signification, alors en son sein il y aura création.

Parce que tous nos plaisirs sont mécanisés, le sexe est devenu le seul plaisir créateur. La religion est devenue mécanique, l'autorité nous a entravés mentalement et émotionnellement. A cause de cela, vous êtes aveugles et bloqués. Il n'y a pas de pensée créatrice se rapportant à Dieu, n'est-ce pas ? Vous ne trouvez pas de joie en pensant Dieu ; cela vous donne une satisfaction émotionnelle, mais nous voulons être heureux et joyeux, ce qui est sûrement la plus haute forme de religion. Suivre une autorité, une tradition, aller au temple, répéter des mantrams, assister des pauvres, cela n'est certainement pas de la religion, cela n'est qu'une simple répétition et qu'arrive-t-il lorsqu'on répète ? L'esprit s'abêtit, il n'y a pas de joie en lui. Emotionnellement et mentalement, on est affamé, on ne fait que répéter. C'est un fait, je ne dis pas là quelque chose d'extraordinaire. Emotionnellement, on devient une machine qui travaille selon une routine et la machine n'est pas créatrice. On peut avoir des habitudes, cela ne rend pas créateur ; on peut réciter des mantrams, pratiquer des japams et d'autres sottises, cela ne rend pas créateur. Ainsi livré à des répétitions, l'homme ne fait que détruire sa clarté, sa capacité de comprendre et de percevoir.

Voyez ce que la société a fait de nous, voyez notre éducation, la routine de nos affaires, cette façon d'amasser de l'argent, cet accomplissement de devoirs odieux. En tout cela y a-t-il un sentiment de joie ? Il n'y a qu'un immense ennui. Nous sommes entièrement encerclés par une pensée non créatrice et il ne nous reste plus qu'une chose : le sexe, qui, de ce fait, devient un grave problème. Mais si nous comprenions ce que c'est qu'être créateur, religieusement et émotionnellement, créateur à tous les moments, lorsque nous aimons ou lorsque nous pleurons ; si nous étions conscients de cela directement, le sexe, à coup sûr, serait un problème insignifiant.

Mais vous voyez les difficultés. Les passions, les besoins psychologiques sont si forts, que des institutions religieuses vous ont maintenus dans la contrainte par leurs traditions ou leurs lois. Et maintenant que ces traditions et ces lois n'ont plus d'effet, vous vous laissez simplement aller.

Une chose immense que nous avons perdue au cours de cette lutte et de cette enrégimentation, c'est l'amour. Messieurs, l'amour est chaste. Et si l'on veut, sans amour, simplement dominer le sexe ou s'y complaire, cela n'a aucun sens. Etant privés d'amour, nous sommes devenus ce que nous sommes aujourd'hui : de simples machines. Si nous regardons nos visages dans des miroirs, nous pouvons voir combien peu formés, combien peu mûrs ils sont. Nous avons, sans amour, engendré des enfants. Souvent, nous sommes mus émotionnellement, mais sans amour ; et quelle espèce de civilisation pensez-vous produire de cette façon ? Je sais que les livres religieux disent qu'il vous faut être un Brahmacharia<sup>1</sup> pour trouver Dieu. Voulez-vous vraiment dire que vous pouvez trouver Dieu sans amour ? Le Brahmacharia est simplement un idéal à atteindre, mais il est bien certain que ce qu'on ne réalise que par la volonté, par la condamnation, par une conclusion, ne nous conduit pas à la réalité, à Dieu. La

---

<sup>1</sup> Brahmacharia : celui qui a fait vœu de chasteté.

voie vers la réalité nous est montrée par la compréhension, non par la contrainte ou la répétition. Renoncer au sexe pour l'amour de Dieu n'est qu'une substitution, une sublimation, ce n'est pas comprendre. S'il y a amour, il y a chasteté ; mais devenir chaste, c'est devenir laid, vicieux et ne pas atteindre à la maturité.

Considérez vos vies et voyez ce que vous en avez fait. Nous ne savons pas comment aimer, notre vie consiste à aspirer à une position, à une continuation de nous-mêmes par nos familles, par nos fils, etc., et sans amour qu'est devenue notre vie ? Le simple refoulement des passions ne résout rien. La passion brutale du sexe ou la passion que l'on a de devenir quelque chose ne sont-elles pas identiques ? Vous pouvez refouler le sexe, mais si vous avez l'ambition de devenir quelque chose, il s'agit du même désir dans une autre direction, c'est également brutal, également vicieux, également laid. L'homme qui a un véritable amour en son cœur n'a pas de tourment. Pour lui, le sexe n'est pas un problème, mais parce que nous avons perdu l'amour, le sexe est devenu un problème vaste et difficile. Nous sommes pris dans son réseau par l'habitude, par l'imagination et par la mémoire d'hier qui nous guette et nous retient. Et pourquoi sommes-nous retenus par la mémoire d'hier ? Je le répète : parce que nous ne sommes pas des êtres humains créateurs. La création est un constant renouveau. Ce qui était hier ne sera jamais plus. Il ne peut y avoir de vie qu'aujourd'hui. On ne peut pas redonner une vraie vie à des mémoires. La mémoire n'est pas création, la mémoire n'est pas vie, la mémoire ne confère pas la compréhension. Et pourtant, nous nous y accrochons. Nous y accrochons toutes nos excitations sexuelles, cela nous stimule extraordinairement, car c'est la seule chose qui nous reste, c'est répéter, nous souvenir. Qu'arrive-t-il à une chose qui est répétée et répétée sans cesse ? Elle devient mécanique. Il n'y a pas de joie en cela, pas de création.

Nous sommes encerclés par la peur, par l'angoisse, par le désir de sécurité ; mais afin de comprendre ce problème, nous devons l'examiner de tous les côtés, considérer tous ses aspects : dans les excitations quotidiennes que propagent les journaux et les cinémas ; dans la recherche du plaisir et du luxe ; dans les péchés que l'on commet aussi bien que dans les sous-entendus ; dans l'éducation que nous recevons, qui paralyse toute pensée, qui nous prépare à devenir quelque chose, ce qui est le comble de la stupidité.

Nous devenons des hommes de loi, des employés respectables, mais cette éducation ne nous donne pas une culture d'intégration, la joie de vivre. Nous ne savons même pas comment regarder un arbre, nous ne savons qu'en parler. Et dans le domaine religieux, qu'êtes-vous devenus ? Vous allez au temple, vous accomplissez toutes les cérémonies et tous les rituels. Et qu'en est-il ? Ce ne sont que vaines répétitions. Quant à vos activités politiques, elles ne sont que commérages, que tromperies. L'existence étant tout cela, comment peut-il y avoir création pour l'homme qui est aveugle ? Comment peut-il voir ? Il est certain qu'il le pourrait, s'il voulait rejeter toutes les pourritures qui l'entourent. Ce serait comme une tempête qui viendrait balayer tout ce qui n'est pas solide. Cette liberté serait une création. Mais non seulement nous ne voulons pas la liberté, nous ne voulons pas non plus la révolution. Je ne parle pas d'une révolution politique, d'une révolution extérieure, c'est de la révolution intérieure que nous ne voulons pas. Nous préférons prolonger indéfiniment cette existence mécanique, dénuée de création, car nous avons peur de ce que nous pourrions trouver.

Ainsi le problème ne peut être résolu qu'en nous comprenant nous-même, et en comprenant l'état totalement privé de création dans lequel nous vivons. Ce n'est que par la connaissance de soi que la création peut avoir lieu ; elle est la réalité, ou Dieu, ou ce que vous voulez l'appeler. Elle ne peut pas avoir lieu au moyen de répétitions ni d'habitudes agréables, religieuses ou sexuelles. Se comprendre soi-même est extrêmement ardu. Si vous compreniez ce problème et deveniez conscient de sa signification, vous verriez ce qu'il révèle et c'est précisément ce que je viens de montrer : une série d'imitations, une série d'habitudes, une série de nuages et de mémoires. C'est cela que révèle cette question, que cela vous plaise ou non. Cette occasionnelle trouée à travers les nuages dans lesquels nous sommes est un

fait, mais la plupart du temps nous sommes enfermés dans nos propres désirs, dans nos peurs. Et, naturellement, la seule issue est le sexe, qui dégénère, énerve et devient un problème.

Or, c'est pendant que l'on observe ce problème que l'on commence à découvrir l'état dans lequel on se trouve, c'est-à-dire ce qui est, non la façon de le transformer, mais la façon d'en être conscient. Ne condamnez pas, n'essayez pas de sublimer ou de trouver une substitution ou de le dominer. Soyez simplement conscients de cela comme du reste : de ce que sont vos visites dans les temples, vos chapelets, vos répétitions, vos familles, etc. Voyez combien tout est monotone, peu créateur, stupide. Tels sont les faits et vous devez être lucides à leur sujet, alors vous éprouverez un nouveau souffle, une nouvelle conscience. Dès l'instant où l'on se rend compte de ce qui est, une transformation instantanée a lieu. Voir que le faux est faux est le commencement de la sagesse. Mais nous ne pouvons pas voir le faux si nous ne sommes pas conscients, à chaque moment de la journée, de tout ce que nous disons, sentons et pensons. Vous verrez que de cette lucidité surgira une chose extraordinaire appelée amour et l'homme qui aime est chaste, l'homme qui aime est pur et connaît la vie \*. »

Nous avons perdu le sens de l'amour parce que nous ne sommes pas des créateurs. Et la société, avec toutes ses valeurs basées sur la répétition du passé, contribue à ce dessèchement de nos êtres.



## LA REVOLUTION TOTALE

Pour réanimer nos facultés créatrices, il nous faut accomplir une profonde, une totale révolution intérieure qui nous dissociera des valeurs régressives de notre civilisation. Il y a là une double nécessité, ou plutôt une compréhension agissant sur une double série de valeurs, celle intérieure, de nos désirs, et celle extérieure, de leur organisation par la société. La première est en quelque sorte une préparation à la seconde, car elle nous éclaire sur notre disposition, d'esprit et crée en nous le climat psychologique, grâce auquel nous dépasserons les problèmes qui se présentent à nous sous forme d'alternatives. Et c'est bien ainsi qu'a commencé Krishnamurti, dont la pensée a suivi un développement tout à fait logique.

Le voici, en 1931, absorbant la question de façon simple et directe :

« Le riche qui décide de devenir pauvre et qui donne tous ses biens fait une action qui est égale à zéro, car elle n'est pas une action au vrai sens du mot, mais une réaction. La pauvreté pour lui n'est que l'opposé de la richesse, au sein d'un conflit qui n'est pas résolu.

Il est aussi faux de croire que la richesse est un mal et la pauvreté une vertu qu'il est faux de croire l'inverse.

La richesse qui n'est que possession est négative. La pauvreté qui n'est qu'un manque de possession est aussi négative. La richesse et la pauvreté sont positives lorsqu'elles s'unissent dans la plénitude intérieure du détachement.

Lorsque la richesse et la pauvreté sont séparées de la possession, elles acquièrent dans ce détachement un sens nouveau : la pauvreté de l'avoir devient la richesse de l'être.

Les hommes ont élevé en eux-mêmes une double barrière à la vérité : la richesse et la pauvreté. Mais la vérité ne peut pas être trouvée au moyen de possessions spirituelles ou matérielles. Elle n'est pas le résultat de compensations dans ces deux domaines. Elle n'est ni riche ni pauvre d'aucune sorte de possessions. Toutes les discussions à ce sujet ne mènent à rien, et je ne voudrais pas trop m'y arrêter. Comment prendre pour critérium de vérité le confort ou l'inconfort physiques ? Celui qui est vraiment simple n'est influencé ni par le confort ni par l'inconfort, parce qu'il possède la plénitude de la vie \*.

Nous voici encore une fois au détachement, mais comme il est loin de la résignation ! A quoi servirait une action qui ne serait que réaction ? Celui qui, à l'intérieur d'un ordre qui ne lui convient pas, se livre à des réactions de toutes sortes, en réalité n'agit pas, car il n'est pas libéré de ce qu'il voudrait détruire.

Pour Krishnamurti, le détachement consiste à se libérer des opposés. C'est ainsi seulement que l'on cesse d'être à la fois victime et complice.

« J'ai dit que la vraie simplicité est la plénitude du détachement. Elle est à la fois la plénitude de l'amour détaché et impersonnel où ne subsiste plus la distinction sujet et objet, et la plénitude de la pensée concentrée jusqu'à l'extrême mais tout à fait souple, jamais rigide, toujours alertée à l'essentiel. Cet ensemble harmonieux de l'amour et de la pensée est la simplicité de l'intuition, qui est le détachement.

Le détachement dont je parle ne se traduit pas par le contentement de vivre dans les conditions où l'on se trouve. L'homme qui se contente de tout n'est pas essentiellement différent de celui qui veut toujours changer de conditions extérieures parce qu'il ne trouve de paix nulle part. Ni l'un ni l'autre ne sont vraiment détachés. Ils continuent à être esclaves et complices des causes qui créent la civilisation où ils se trouvent. Ils contribuent à cette civilisation qui emprisonne l'homme.

Celui qui est parvenu au vrai détachement s'est donc d'abord délivré de son état d'esclavage, c'est-à-dire qu'il n'est plus esclave des causes qui à chaque instant créent une civilisation qui enchaîne les hommes. Et du fait qu'il s'est délivré, qu'il ne contribue plus à créer cette civilisation, il appartient au contraire à la vraie civilisation, dont le but est la délivrance de l'homme.

Dès lors, sa simplicité ne s'exprime pas par des réactions à l'intérieur de la civilisation dont il s'est détaché : il ne réagit pas contre telle ou telle façon de s'habiller et de vivre en affirmant que la vérité consiste à s'habiller et à vivre autrement. Il ne peut pas prendre position à l'intérieur d'un jeu auquel il ne joue plus. Pour lui, le jeu tout entier de cette civilisation est en dehors de ce qu'il considère comme étant l'ordre naturel qui convient aux hommes. Si les autres pensent pouvoir s'y adapter, lui, par contre, y est purement et simplement inadapté.

Certes, il utilise de cette civilisation ce dont il a physiquement besoin pour vivre selon un minimum qui ne comporte aucun désir personnel. Si les circonstances le placent dans des conditions où ce minimum lui est refusé, cela pourra l'affaiblir physiquement jusqu'à étouffer son expression, jusqu'à le tuer, mais cela ne changera pas sa nature ni la nature de son expression \*. »

Voilà qui éclaire la conscience révolutionnaire. Vouloir changer les conditions extérieures, parce que l'on réagit contre elles, indique un état d'esclavage et non un état de création. Seul agit vraiment celui qui s'est d'abord délivré de son état d'esclavage. Mais celui qui, ne s'étant pas délivré « des causes qui, à chaque instant créent une civilisation qui enchaîne les hommes », celui-là ne pourra qu'ajouter au chaos.

Ici, nous arrivons à la conception suivante de Krishnamurti : *nos civilisations, dit-il, sont basées uniquement sur des réactions.*

« Pour l'ignorant, la réalité est constituée par cet assemblage d'un monde extérieur avec son propre monde intérieur, et par les réactions qui en résultent. Quand il croit agir librement, ses actes sont déterminés par des causes qu'il ne connaît pas ; quand il croit être positif, il ne fait que réagir à des contacts extérieurs.

Le résultat de toutes ces réactions est ce qu'on appelle une civilisation. Pourtant, la fonction d'une vraie civilisation est d'aider l'homme à parvenir à l'action pure. Si, comme nous le constatons à notre époque, la civilisation n'aboutit pas à cela, elle n'est pas une vraie civilisation. Pour y trouver la vérité, nous devons donc mettre à jour les réactions qui la produisent, et dans cette irréalité découvrir le réel et nous en emparer. C'est ainsi que nous pourrions rejeter une fausse civilisation; tandis que le renoncement en ferait encore partie.

Constater que nous sommes passifs, que nous agissons automatiquement, c'est commencer à travailler consciemment sur nous-mêmes. Mais pour savoir si nous sommes immobiles ou en mouvement, nous devons établir un point de repère. Ce point de repère est l'action pure, c'est-à-dire le but même que l'homme doit atteindre. Affirmer ce but, le garder présent, c'est s'en servir comme moyen pour y parvenir. Sans lui, nous sommes dominés par une négation qui nous conduit à l'indifférence complète \*. »

L'individu nous avait amenés au social, le social nous ramène à l'individu, en une constante identification de l'homme avec la vie. Mais comment adhérer à cette vie, l'établir, créer en nous ce but qui doit enfin, un jour, émerger hors de cette négation de la vie qu'est une civilisation construite sur des réactions ? Ce n'est pas, certes, en essayant de créer « pour les autres » un ordre meilleur.

Il n'existe pas deux problèmes, l'un dit « matériel » et l'autre dit « spirituel ». On ne peut pas plus « donner » ici que là, on ne peut pas plus « recevoir » ici que là. Il n'appartient à personne de « distribuer la richesse matérielle », de même que personne ne peut « distribuer la richesse spirituelle ».

« Des âmes bonnes et généreuses, mues par le désir de soulager la misère humaine, s'appliquent à rendre plus attrayantes les innombrables prisons déjà existantes. Elles croient qu'en améliorant les conditions de l'existence, elles rendront les hommes meilleurs et plus heureux. Elles oublient qu'une prison modèle est toujours une prison.

Il est évident que les conditions de l'existence devraient être meilleures pour tous, mais il ne faut pas les faire dépendre de la charité. Elles doivent être créées à la fois par la technique et par la compréhension de la vie. Une excellente technique qui se développe au détriment du sens de la vie est inefficace ; il faut, au contraire, qu'elle soit guidée par le sens de la vie développé à son maximum.

Je ne veux pas décorer les anciennes cages. Je ne veux même pas les démolir. Car même si l'on venait à démolir toutes les prisons des hommes, ils en rebâtiraient d'autres et ils en décoreraient les murs. Chacun doit apprendre à se délivrer par lui-même. Mon but est de faire naître dans les hommes le désir qui briserait toutes les cages, et d'éveiller la volonté en eux de découvrir la vérité, le vrai bonheur...

... Même lorsqu'on est bien nourri, on ne doit pas être content et satisfait. Actuellement, tout le système de vie est basé sur la lutte entre l'individu et le monde, c'est-à-dire sur l'égoïsme.

Vous placez l'individualisme là où il ne devrait pas exister. L'individu croit qu'en s'exprimant lui-même, qu'en luttant pour lui-même, pour son existence, pour son bien-être, il progresse, mais l'individualisme ne doit pas s'insérer dans le travail collectif, car il ne peut produire que du chaos, ainsi qu'il l'a toujours fait. Vous croyez qu'en donnant des formes d'expression à vos personnalités, qu'en travaillant, qu'en accumulant des objets, vous progressez tous vers le bonheur et la réalité. Mais la réalité ne peut jamais être réalisée au moyen d'œuvres qu'accomplissent des congrégations, au moyen de sauveurs, tandis que chacun, par son propre effort, peut la réaliser pour lui-même. Si vous comprenez ce point, vous organiserez votre vie différemment. L'état actuel des choses provient de ce que vous avez cherché collectivement à réaliser la vérité, et de ce que vous avez inséré votre individualisme, votre expression personnelle, dans des activités qui ne peuvent être que collectives. Aujourd'hui, je vous dis que vous devez travailler collectivement, et chercher la vérité individuellement, indépendamment des autres. Si vous établissiez toute votre façon de vivre sur cette conception, vous supprimeriez la cause de l'exploitation, qui est l'égoïsme et la cupidité, et vous supprimeriez la confusion qui existe actuellement entre la recherche individuelle de la vérité et le travail collectif, lequel ne peut être mené à bonne fin que par la coopération de nombreux groupes. Projetez et travaillez collectivement, mais cherchez la réalité individuellement. En d'autres termes, chassez tous les idéals que vous avez créés par votre égoïsme, et que vous avez fondés sur vos fausses conceptions, selon lesquelles vous croyez qu'il est possible de réaliser la vérité au moyen d'autorités spirituelles, d'efforts accomplis par d'autres, d'institutions et de cultes \*.

Ces textes ne manquent pas de clarté, surtout dans la distinction entre l'individualisme et la recherche individuelle de la vérité. L'hypocrisie des bien-pensants est fort bien vue, ainsi que la nécessité de se retirer du jeu. Toutefois, on ne peut manquer d'y constater une certaine faiblesse, un vague dans la partie constructive. Quelle est cette « action pure » ? De quoi émane-t-elle ? Où et sur quoi agit-elle ? Comment l'établir comme « point de repère » ? Comment « s'emparer du réel » en mettant « au jour » les réactions qui produisent une civilisation ? La pensée de Krishnamurti, arrivée à un certain seuil, hésite, faiblit, s'arrête et enfin s'empare de mots qui ne transmettent à peu près rien.

Il nous faudra franchir une quinzaine d'années pour arriver, en une condensation brusque, à la condamnation nette du devenir. Retrouvant son point de départ — l'intemporel — et balayant tout le reste, Krishnamurti, par une sorte de fureur dans le paradoxe, l'érige en absolu. En vérité, c'était déjà fait dès le début, mais la pensée a mis du temps à suivre. Il lui a fallu s'aiguiser étrangement pour passer à travers l'impensable.

C'est ainsi que nous arrivons à cette extraordinaire « révolution totale » qui, à Bénarès, en 1949, pénétrant dans les éléments de notre pensée, les brise tranquillement, patiemment, sans éclat, un à un.

« Une réforme introduite dans un ordre social donné n'est qu'une régression. N'ayez pas l'air surpris, pensez-y. Une réforme n'a-t-elle pas pour but de maintenir une condition sociale existante en lui apportant certaines modifications, tout en maintenant sa structure fondamentale ? Une réforme est-elle ou n'est-elle pas la continuité modifiée d'une structure sociale qui donne à la société une certaine stabilité, et tout changement n'a-t-il pas ce même caractère ? Un changement est une continuité modifiée, parce que tout changement implique une formule que l'on essaie d'appliquer ou un modèle-type que nous cherchons à établir en nous en rapprochant le plus possible. Donc, réformer et changer sont, quant au fond, plus ou moins identiques, les deux impliquent la continuation du présent sous une forme modifiée. Celui qui réforme, ou celui qui désire substituer possède un étalon de mesure auquel il se réfère quand il cherche une action approximative. Ainsi cette réforme, ou cette substitution, n'est que la réaction à un arrière-plan qui l'a conditionnée. Ainsi sa réforme ou sa substitution est la réaction de l'arrière-plan ou du conditionnement. Son action n'est donc qu'un effort pour s'approcher de ce qui n'est qu'une projection de son esprit. J'espère que vous suivez tout cela ; je le pense à haute voix devant vous, je ne l'ai pas pensé auparavant.

Ainsi, un homme qui désire réformer, apporter un certain remaniement, instaurer un certain changement, est en réalité une personne qui agit au détriment de la révolution. Un réformateur, ou un homme qui désire apporter quelques changements est, en réalité, rétrograde, car il y a, d'une part, la révolution permanente et, de l'autre, il n'y a qu'un simple changement ou une simple modification. Cette modification n'étant qu'une réaction de l'arrière-plan ou du conditionnement, dans lequel a grandi le réformateur, ne fait que prolonger ce conditionnement sous une autre réforme. Le réformateur désire introduire un changement dans une société donnée mais sa réforme n'est que la réaction à un arrière-plan. L'action de se rapprocher d'un certain prototype qu'il essaie d'établir n'est encore que la projection de son conditionnement ; ainsi le réformateur, celui qui désire instaurer un changement, agit dans la société comme facteur de régression. Pensez à cela, je vous prie, ne niez pas, ne rejetez pas.

Quel est le rapport entre le réformateur et le révolutionnaire, et qu'entendons-nous par révolutionnaire ? Celui qui a une théorie définie ou une formule et qui désire l'appliquer est-il révolutionnaire ? Que la technique qu'il utilise soit pacifique ou bien sanglante n'y change rien, car là n'est pas le point important. L'homme qui a une formule, un programme, un modèle qui lui sert d'étalon pour orienter son action, est-il révolutionnaire dans le sens fondamental du mot ? Il est très important de trouver la réponse à cette question parce que chacun se préoccupe ou, du moins, beaucoup de personnes se préoccupent de cette question de révolution, qu'elle soit de gauche, de droite, du centre ou d'ailleurs. A l'heure actuelle, lorsque nous parlons de révolution, il s'agit d'une révolution conforme à un modèle de gauche, de droite ou du centre et, lorsqu'une personne se dit révolutionnaire, n'est-elle pas, en réalité, un facteur de régression dans la société tout comme le réformateur, tout comme celui qui veut provoquer des changements ? L'homme qui a une formule et qui tente d'orienter la société vers cette formule est, en réalité, une personne qui agit comme facteur régressif dans la société.

Qui donc est le vrai « révolutionnaire » ? Nous voyons que le révolutionnaire ayant une formule, et l'homme désirant provoquer un changement, ainsi que le réformateur sont semblables. Ils ne diffèrent

point parce qu'ils ont foncièrement la même manière d'envisager l'action. Pour eux, l'action c'est l'ajustement des choses à une idée ; l'idéaliste, le réformateur et le révolutionnaire ont un modèle. Donc leurs actions sont, à l'origine, une réaction à leur arrière-plan, de ce fait ils sont un facteur de régression. Voilà pourquoi une révolution échoue en définitive. Parce qu'elle ne fait que s'approcher de la gauche ou de la droite, elle ne réagit qu'à un opposé. Me suivez-vous.? Il en est de même de la réforme. Le réformateur veut modifier une certaine structure sociale mal ajustée, et sa réforme prend sa source dans la réaction à son arrière-plan, à son conditionnement. Ainsi se marque leur similitude, n'est-ce pas ? Ainsi le réformateur, l'homme sanguinaire et celui qui veut des transformations, se ressemblent. De toute évidence, ils ne sont pas de véritables révolutionnaires.

Nous allons tâcher de voir maintenant ce que nous entendons par révolution. La révolution n'est-elle pas une suite d'intervalles entre deux réactions conditionnées? La révolution est-elle l'effet d'une action dynamique sur un état statique, ou n'est-elle pas notre constante rupture avec l'arrière-plan et, en conséquence, ne laisse-t-elle rien subsister de statique à aucun moment donné ? En d'autres termes, la révolution est-elle une rupture soudaine dans la continuité modifiée et, de cette façon, dans la réponse de l'arrière-plan, ou bien est-elle le mouvement constant qui n'est jamais statique à aucun moment donné ?

La révolution peut-elle jamais impliquer changement ou réforme ? Réforme et changement indiquent un état dans lequel il n'y a pas eu action véritable et qui, de ce fait, doit être transformé, changé ; un état statique qui a besoin d'être changé et, ainsi que nous l'avons dit, le réformateur, ou celui qui désire un changement, et même le soi-disant révolutionnaire, sont semblables dans leurs objectifs. Réforme ou révolution ne sont pour eux qu'une marche progressive vers une autre stabilité. Je crois que cela est clair. Nous nous permettons, nous — c'est-à-dire la société, la communauté, le groupe de devenir statiques. Statiques en ce sens que nous continuons le même modèle d'action ; bien que nous donnions l'apparence de nous mouvoir, de vivre, d'agir, d'engendrer des enfants, de construire des maisons, nous sommes toujours dans le cadre du même modèle statique.

Or, ce que je suggère est-il possible ? Et n'est-ce pas cela la vraie révolution qui consiste à ne jamais se permettre de devenir statiques ? La société, c'est-à-dire les rapports entre vous et moi, ne doivent jamais devenir statiques, et seulement alors peut exister une constante révolution dans nos rapports. Or, qu'est-ce qui nous rend statiques, qu'est-ce qui nous fait agir sans profondeur, sans signification, sans raison, sans beauté — ce qui est un fait pour la plupart d'entre nous ? Nous vivons, nous produisons, nous bâtissons, mais c'est dans un état statique assurément, ce n'est pas dans un état créateur, et qu'est-ce qui nous rend statiques ? Qu'est-ce qui rend statique la société, c'est-à-dire l'ensemble de nos rapports, vos rapports avec moi et mes rapports avec les autres ? Quels sont les facteurs qui produisent cette action qui n'a pas de signification, cette existence sans raison d'être ? Qu'est-ce qui produit dans nos rapports un sentiment de décomposition ? Bien que je vive avec vous, que je travaille avec vous, dans nos rapports il y a quelque chose qui est toujours destructif, qui est toujours mort, qui est toujours ténébreux, qui est figé. Si nous pouvons comprendre cela et l'éliminer, il y aura une constante révolution, un constant dynamisme, un constant changement. Non, je ne veux pas employer le mot changement, mais celui de constante transformation.

Qu'est-ce qui produit une transformation, provoque une vraie révolution, et non une simple continuité modifiée, qu'est-ce qui provoque la destruction de cet état statique ? Qu'est-ce qui engendre la mort dans nos rapports ? Et pourquoi arrivons-nous à être exténués, pourquoi nous épuisons-nous sexuellement, physiquement, pourquoi nous décomposons-nous de différentes façons ? Si nous comprenons cela, nous serons dans un constant état de transformation. Or, qu'est-ce qui introduit la mort dans nos relations ? Qu'est-ce qui nous corrompt et nous fait rechercher des modifications, des changements et tout ce qui s'ensuit ? N'est-ce pas notre pensée, laquelle est le résultat du passé ? Il n'y a pas de pensée sans mémoire, et la mémoire est toujours une entité morte. Elle est une chose achevée, et pourtant elle se manifeste dans l'action présente, mais c'est une action de décomposition, de mort.

Bien que la pensée semble être si active, si vivante, si rapide et énergique, elle n'est en réalité que le produit d'une cristallisation de la mémoire. La mémoire est fixée et, par conséquent, tout ce qu'elle engendre est nécessairement limité. Le processus de la pensée n'engendre-t-il pas, par conséquent, la mort, le dessèchement, l'épuisement, cet état statique. Ainsi une révolution basée sur une idée, sur la pensée, doit tôt ou tard aboutir à la mort. La pensée qui est idéation, ou la marche tâtonnante vers un idéal, est l'immolation du présent à une utopie : le futur. Messieurs, avez-vous saisi quelque chose à tout cela ?

Tout rapport basé sur la pensée, c'est-à-dire sur l'usage, l'habitude, engendre nécessairement une société qui est statique, et l'action du réformateur qui désire changer cette société est encore sous le signe de la mort, des ténèbres ou de la réaction d'un esprit statique. Observez que ce qui nous dessèche dans nos rapports c'est le fait de penser, repenser, calculer, juger, évaluer, nous agiter ; et la seule chose qui nous libère de tout cela, c'est l'amour qui n'est pas un processus de pensée. Vous ne pouvez pas penser l'amour, vous pouvez penser à la personne que vous aimez, mais il est impossible de penser l'amour.

Donc l'homme qui aime est le vrai révolutionnaire, il est religieux dans le vrai sens du mot, parce que la vraie religion n'est pas basée sur la pensée, ni sur des croyances ou des dogmes. Celui qui est un amoncellement de croyances et de dogmes n'est pas religieux, il est stupide. Tandis que l'homme qui aime réellement est le vrai révolutionnaire, en lui est la réelle transformation. L'amour n'est pas un processus de la pensée, vous ne pouvez pas penser l'amour, vous pouvez imaginer ce qu'il devrait être, mais ceci est une simple opération de la pensée, ce n'est pas l'amour. L'homme qui aime est vraiment religieux, qu'il aime un seul être ou qu'il en aime beaucoup. L'amour n'est ni personnel, ni impersonnel, il est l'amour, il n'a pas de frontières, ni de classe, ni de race. Celui qui aime est révolutionnaire, lui seul est révolutionnaire. L'amour n'est pas le produit de la pensée, car la pensée est le résultat de la mémoire, le résultat du conditionnement et ne peut produire que la mort, la décomposition.

Il ne peut y avoir de vraie révolution, de transformation radicale que lorsqu'il y a amour, et cela est la plus haute religion. L'amour n'entre en existence que lorsque cesse la pensée, lorsqu'on renonce à ce processus — et l'on ne peut renoncer qu'à une chose que l'on comprend, non à une chose que l'on renie. Une communauté, une société, un groupe, ne peuvent être réellement révolutionnaires, ne peuvent se transformer continuellement que par l'amour et non d'après une formule. Une formule n'est que le produit d'un processus de pensée et, par conséquent, est en soi la cause d'un état statique. Il nous est possible aussi de voir que la haine ne peut pas produire de révolution radicale car, inévitablement, ce qui est le produit du conflit, de l'antagonisme, de la confusion, ne peut pas être révolutionnairement créateur. La haine est le produit de ce processus de pensée, la haine est la pensée ; et cette transformation que l'amour apporte ne peut exister que lorsque le processus de pensée cesse. Donc la pensée ne peut jamais produire une révolution vivante \*. »

Tout cela est assez déroutant pour ses auditeurs qui demandent de nouvelles explications

QUESTION. — Qu'entendez-vous par transformation ?

KRISHNAMURTI. — Il est manifeste qu'il faut une révolution radicale. La crise mondiale l'exige. Nos vies l'exigent. Nos incidents quotidiens, nos poursuites, nos angoisses l'exigent. Nos problèmes l'exigent. Il faut une révolution fondamentale, radicale, car tout autour de nous s'est écroulé. Bien qu'en apparence, il semble y avoir un certain ordre, le fait est qu'il y a une lente décomposition, une destruction. La vague de destruction rattrape et recouvre constamment la vague de vie.

Donc il faut une révolution — mais non pas une révolution basée sur une idée. Une telle révolution ne serait que la continuation de l'idée et non une transformation radicale. Et une révolution basée sur une idée provoque du sang, des destructions, un chaos. Le chaos ne peut pas engendrer l'ordre ; vous ne

pouvez pas délibérément provoquer le chaos et espérer créer un ordre à partir de ce chaos. Vous n'êtes pas élus de Dieu pour créer l'ordre à partir de la confusion. Cette façon de penser de la part de ceux qui veulent créer de plus en plus de confusion en vue d'engendrer un ordre meilleur est erronée parce que, dès l'instant qu'ils exercent le pouvoir, ils s'imaginent connaître toutes les façons d'engendrer l'ordre et nous voyons cette catastrophe dans son ensemble : la constante répétition des guerres, les conflits incessants entre classes, entre peuples, les effroyables inégalités sociales et économiques, l'inégalité des capacités et des dons, l'abîme qui existe entre ceux qui sont extraordinairement heureux dans leur impassibilité et ceux qui sont pris dans la haine, les conflits et la misère. Nous voyons tout cela, nous estimons qu'il faut une révolution ; et comment pourrions-nous douter de la nécessité d'une complète transformation ?

Or, cette transformation; cette révolution radicale, est-elle finale, ou doit-elle se produire d'instant en instant ? Je sais, nous aimerions qu'elle fût un aboutissement car il est tellement plus facile de penser en termes de choses lointaines. Vous voulez qu'en fin de compte nous soyons transformés, qu'en fin de compte nous soyons heureux, qu'en fin de compte, nous trouvions la vérité, mais pendant ce temps nous voulons durer.

Un esprit qui pense en termes de futur est incapable d'agir dans le présent, un tel esprit ne cherche pas la transformation, il ne fait que l'esquiver. Et que voulez-vous dire par transformation ?

La transformation n'est pas dans le futur, elle ne peut jamais être dans le futur, elle ne peut être que maintenant, d'instant en instant. Qu'entendons-nous donc par transformation ? C'est assurément très simple, c'est voir le faux en tant que faux, et le vrai en tant que vrai. Voir le vrai dans le faux, et voir le faux dans ce qui a été accepté comme étant le vrai. Voir le faux en tant que faux, et le vrai en tant que vrai est transformation ; car lorsque vous reconnaissez très clairement quelque chose comme étant le vrai, ce vrai libère ; lorsque vous voyez que quelque chose est faux, il tombe. Messieurs, lorsque vous voyez vraiment que les rituels sont de vaines répétitions, lorsque vous voyez la vérité de cela, que vous ne les justifiez pas, il y a une transformation, n'est-ce pas ? Parce qu'une entrave est tombée. Lorsque vous voyez que la distinction des classes est fautive, qu'elle crée des conflits, des misères, des divisions entre les hommes, lorsque vous voyez la vérité de cela, cette vérité même libère. Cette perception même de la vérité est transformation, n'est-ce pas ? Et comme nous sommes entourés par tant de choses fausses, percevoir ce faux d'instant en instant est transformation. La vérité n'est pas cumulative, elle est d'instant en instant. Ce qui est cumulatif, ce qui est accumulé est mémoire et, par la mémoire, vous ne pouvez jamais trouver la vérité, car la mémoire appartient au temps — le temps est le passé, le présent et le futur. Le temps, qui est continuité, ne peut jamais trouver ce qui est éternel. L'éternel n'est pas continuité, ce qui dure n'est pas éternel. L'éternité est dans l'instant, l'éternité est dans le maintenant. Le maintenant n'est pas un reflet du passé, ni une continuation du passé à travers le présent, vers le futur.

Un esprit désireux d'une transformation future, ou qui considère la transformation comme un but ultime, ne peut jamais trouver la vérité, car la vérité doit venir d'instant en instant, doit toujours être découverte à nouveau; et on ne peut évidemment rien découvrir par l'accumulation. Comment pouvez-vous découvrir le neuf si vous portez le fardeau du passé ? Ce n'est qu'en vous déchargeant de ce fardeau que vous découvrirez le neuf. Pour découvrir le neuf, l'éternel dans le présent, d'instant en instant, il faut une extraordinaire agilité d'esprit, un esprit qui ne cherche pas de résultat, un esprit qui n'est pas en devenir. Un esprit qui devient ne peut jamais connaître la pleine félicité du contentement. Je ne parle pas du contentement d'une agréable satisfaction, ni du contentement d'un résultat obtenu, mais du contentement qui vient lorsque l'esprit voit le vrai dans ce qui est, et le faux dans ce qui est. La perception de cette vérité se fait d'instant en instant, et cette perception est toujours retardée par la verbalisation de l'instant. Ainsi la transformation n'est pas un résultat ni même une fin. Un résultat implique un résidu, une cause et un effet; où il y a causalité il y a nécessairement effet. L'effet n'est que le résultat du désir que vous avez d'être transformés. Lorsque vous désirez être transformés, vous

pensez encore en termes de devenir; et ce qui devient ne peut jamais connaître ce qui est. La vérité consiste à *être* d'instant en instant, le bonheur qui continue n'est pas le bonheur. Le bonheur est un état d'être intemporel, cet état ne vient que par un immense mécontentement, non par le mécontentement qui a trouvé une voie d'évasion, mais par le mécontentement, qui n'a pas d'issue, qui n'a pas d'évasion possible, qui ne cherche pas à s'accomplir. Alors, seulement, dans cet état de mécontentement suprême, la réalité peut être engendrée. Cette réalité ne peut pas être achetée, ni vendue, ni répétée, elle ne peut pas être saisie dans des livres, il faut la trouver d'instant en instant dans le sourire, dans les larmes, sous la feuille morte, dans les pensées vagabondes, dans la plénitude de l'amour, car l'amour n'est pas différent de la vérité. L'amour est cet être dans lequel le processus de la pensée, en tant que durée, a complètement cessé. Où réside l'amour il y a transformation. Sans amour la révolution n'a pas de sens, car alors la révolution n'est que destruction, décomposition, et un désastre de plus en plus grand. Où réside l'amour il y a transformation, parce que l'amour est transformation d'instant en instant  
\*. »



## DANS L'ULTRA-SON

On nous avait appris qu'une civilisation implique à la fois des idées et des habitudes ; une stabilisation des rapports humains ; une organisation des collectivités autour de caractéristiques particulières, d'institutions politiques, administratives, culturelles, scientifiques, artistiques, etc... ; un rassemblement autour d'un patrimoine matériel qui assure à la société une certaine indépendance vis-à-vis de la nature ; des individus participant à elle avec la notion d'un développement continu, d'une marche en avant dans l'ordre économique, matériel et moral ; des énergies, des volontés tendues vers l'avenir, par opposition aux barbares tournés vers le passé et absorbés par le présent ; une sagesse appelée prévoyance, permettant d'accumuler en vue des années futures, d'obtenir le maximum de résultats avec le minimum d'efforts, et de transmettre aux descendants plus qu'on n'avait reçu ; et, pour couronner cet édifice, on nous avait bien dit que l'homme civilisé prend conscience de son individualité et du caractère sacré de toute personne humaine.

Ces mots boursoufflés, vides de sens et d'intelligence, n'expriment pas ce qui est. La réalité est une destruction tragique et ridicule de ces prétentions. Le sang et les ruines en appellent d'autres. Il n'y a plus que des querelles obstinées. Le poison des propagandes a dépassé toute possibilité d'élimination. L'humain est assassiné dans des catégories de stupidités administratives.

Que ceux qui le sentent joignent à celui-ci leurs cris de détresse. Que l'humain inconditionné, l'humain rebelle, l'humain absolu, l'humain irréductible fin et moyen à soi-même, commence ici, maintenant, quoi qu'il arrive. Car si, maintenant, ici, il est : quoi qu'il arrive, il sera.

« Messieurs, toute nouvelle culture, toute nouvelle société doit commencer par vous. Comment le Christianisme, le Bouddhisme ou tout autre mouvement historique vital ont-ils commencé? Avec quelques hommes que cette idée, ce sentiment avaient enflammés. Leurs cœurs s'étaient ouverts à une nouvelle vie, ils étaient un noyau qui ne suivaient pas une croyance mais qui avaient en eux-mêmes l'expérience de la réalité, l'expérience de ce qu'ils voyaient. Ce que vous et moi devons faire, si je puis vous le proposer, est de voir les choses par nous-mêmes, directement, et non à travers une technique.

Messieurs, vous pouvez lire un poème d'amour, vous pouvez étudier ce qu'est l'amour, mais si vous n'en avez pas fait l'expérience, aucune somme de lecture ou d'étude de technique ne vous donnera le parfum de l'amour et, parce que nous n'avons pas cet amour, nous cherchons la technique. Nous sommes usés, dévitalisés, et c'est la raison de notre recherche d'une technique. L'homme affamé n'est pas à la recherche d'une technique, il court après la nourriture, il ne se borne pas à se tenir près d'un restaurant à humer l'odeur des victuailles. Lorsque vous demandez une technique, cela indique que vous n'avez pas réellement faim. Le « comment » n'est pas important, mais les raisons pour lesquelles vous demandez ce « comment » sont essentielles.

Donc, il ne peut y avoir de révolution intérieure, de renouveau continu en vous-mêmes, que lorsque vous vous comprenez vous-mêmes. C'est dans les rapports humains que vous vous comprenez, non dans l'isolement. Etant donné que rien ne peut vivre en état d'isolement, pour vous comprendre, pour avoir cette connaissance de vous-mêmes à un niveau quel qu'il soit, vous devez l'apprendre dans vos rapports humains, et comme ces rapports sont douloureux, sont constamment en mouvement, nous voulons les fuir et trouver une réalité en dehors d'eux. Il n'y a aucune réalité en dehors des rapports humains. Lorsque je comprends les rapports humains, cette compréhension même est la réalité. Il nous faut, par

conséquent, être extrêmement éveillés et observer continuellement, être ouverts à toutes les provocations, à toutes les suggestions; cela exige une certaine vivacité de l'esprit et du cœur et nous sommes, pour la plupart, endormis et frustrés, nous avons un pied dans la tombe bien que nous soyons jeunes. Nous pensons en termes de réalisation personnelle, en termes de bénéfice, nous ne sommes donc jamais vivants, c'est toujours une fin qui nous préoccupe. Nous sommes des chercheurs de finalité et non des personnes vivantes, par conséquent, nous ne sommes jamais révolutionnaires.

Si c'est la vie directement qui vous intéresse et non des idées au sujet de la vie, vous ne pouvez pas vous empêcher d'être un révolutionnaire, en vous-mêmes vous serez une révolution, parce que vous aborderez la vie directement et non derrière, l'écran des mots, des préjugés, des intentions et des conclusions. L'homme qui aborde la vie directement est dans un état de mécontentement, il vous faut être dans cet état si vous voulez trouver la réalité. C'est la réalité qui libère, c'est elle qui libère l'esprit de ses illusions et de ses créations mais, pour la trouver, il faut lui être ouverts, être mécontents.

Vous ne pouvez pas chercher la réalité, elle doit venir à vous, elle ne peut le faire que lorsque l'esprit est totalement mécontent et disponible, mais la plupart d'entre nous redoutent ce mécontentement, car Dieu sait où il nous conduirait. Alors nous le circonvenons avec des certitudes, avec des actions soigneusement élaborées. Dans un tel état d'esprit, on ne peut pas comprendre la vérité. La vérité n'est pas statique, car elle est intemporelle et l'esprit ne peut pas la suivre, car il est le produit du temps, et ce qui appartient au temps ne peut pas faire l'expérience de ce qui est intemporel.

La vérité vient à celui qui est dans cet état de mécontentement, mais qui ne cherche pas une fin, car celui qui la cherche veut une récompense, et la récompense, la satisfaction ne sont pas la vérité \*. »

L'humain est au delà de l'expérience, au delà de la pensée, au delà des mots ; en vérité, avec Krishnamurti, l'amour est entré dans l'ultra-son.

« Quand agissez-vous sans idéation ? A quel moment existe une action qui n'est pas le résultat de l'expérience ? Une action fondée sur l'expérience, ainsi que nous l'avons dit, nous limite et, dès lors, nous est un obstacle. L'action qui n'est pas le produit d'une idée est spontanée lorsque le processus de pensée, qui est fondé sur l'expérience, ne contrôle pas l'action, ce qui signifie qu'il y a une action indépendante de l'expérience lorsque l'esprit ne contrôle pas l'action. Cet état est le seul dans lequel il y a compréhension, celui où l'esprit, fondé sur l'expérience, ne guide pas l'action celui où la pensée, fondée sur l'expérience, ne façonne pas l'action.

Qu'est-ce que l'action lorsqu'il n'y a pas de processus de pensée ? Peut-il y avoir action sans processus de pensée ? Je veux construire un pont, une maison, j'en connais la technique, et celle-ci me dit comment construire. Nous appelons cela action. Il y a encore l'action qui consiste à écrire un poème, à peindre, à assumer des responsabilités gouvernementales, sociales, il y a l'activité des réactions au milieu, tout cela est fondé sur des idées, sur des expériences antérieures qui façonnent l'action, mais peut-il y avoir action lorsqu'il n'y a pas idéation ?

Certes il y a action lorsque : l'idée cesse, et l'idée ne cesse que lorsqu'il y a amour. L'homme n'est pas mémoire, l'amour n'est pas expérience, l'amour n'est pas le fait de penser à la personne que l'on aime, car alors ce n'est que de la simple pensée. Vous ne pouvez certainement pas *penser* l'amour, vous pouvez penser à la personne que vous aimez, avoir de la dévotion pour votre gourou, pour votre image, pour votre femme, votre mari, mais la pensée, le symbole, n'est pas la réalité qui est amour. Donc l'amour n'est pas une expérience.

Quand existe l'amour, l'action existe, n'est-ce pas ? et cette action n'est-elle pas libératrice ? Elle n'est pas le résultat d'un acte mental et il n'y a pas de hiatus entre l'amour et l'action comme cela existe entre l'idée et l'action. L'idée est toujours vieille, elle projette son ombre sur le présent et essaie de jeter un pont entre elle-même et l'action. Quand l'amour existe, qui n'est pas un acte mental, qui n'est pas une idéation, qui n'est pas mémoire, qui n'est pas le résultat de l'expérience ni d'une discipline, cet amour

même est action, c'est lui seul qui libère. Aussi longtemps qu'il y a un acte mental, qu'il y a ce façonnement de l'action par une idée qui est expérience, il ne peut y avoir de libération, et aussi longtemps que ce processus continue, toute action est limitée. Lorsque cette vérité est perçue, la qualité de l'amour, qui n'est pas un acte mental, que vous ne pouvez pas penser, entre en existence.

C'est ce qui se produit, en fait, quand vous aimez quelqu'un de tout votre être ; c'est exactement ce qui a lieu ; vous pouvez penser à cette personne, cela n'est pas l'actuel et, malheureusement ce qui arrive, c'est que la pensée prend la place de l'amour ; la pensée peut alors s'ajuster au milieu, mais l'amour ne peut jamais s'ajuster. L'ajustement est essentiellement de l'esprit, et l'esprit peut inventer « l'amour ». Lorsque je dis « je vous aime », je m'ajuste à vous, mais il ne peut y avoir d'ajustement là où est l'amour, l'amour est seul, il n'a pas de second, donc il ne peut s'ajuster à rien. Quand il y a amour cette idée d'ajustement, de conformité, d'action fondée sur une idée, cesse complètement. Quand l'amour existe il y a une action qui est rapport ; quand il y a ajustement dans nos rapports il n'y a aucun amour. Quand je m'ajuste à vous parce que je vous aime je ne fais que me conformer à vos désirs, et l'ajustement se fait toujours au plus bas niveau. Comment pouvez-vous vous ajuster à ce qui est élevé, à ce qui est noble et pur ? Vous ne le pouvez pas. Ainsi l'ajustement n'existe que quand il n'y a pas d'amour. L'amour n'est le second de personne, il est seul mais il n'est pas isolé. Un tel amour est action et relation, il ne peut se corrompre comme l'acte mental parce qu'il n'est pas un ajustement. Tant que l'action est basée sur une idée, elle n'est qu'ajustement, continuité modifiée et réformée, et une société qui est le produit d'une conformation à une idée est une société de misères, de tourments et de conflits.

Il y a liberté dans l'action lorsque cette action n'est pas le résultat d'un acte mental, et l'amour n'est pas la dévotion à quelque chose, qui est idéation. Un dévot n'est pas un amant de la vérité, la dévotion n'est pas amour. Dans l'amour il n'y a pas le vous et l'autres il y a complète fusion des deux, que ce soit de l'homme et de la femme, du dévot et de son idée. Un tel amour n'est pas le don d'une minorité, il n'est pas le privilège des puissants.

Mais vous n'avez pas compris les implications de l'action fondée sur l'expérience. Lorsqu'on voit cela, vraiment, profondément, on est conscient de tout ce que cela implique, et alors se produit la cessation de l'acte mental. Il existe un état d'être qui est le produit du mécontentement. Le mécontentement n'est pas pacifié par l'accomplissement de soi mais, aussi longtemps qu'il n'y a pas d'accomplissement, le mécontentement est le tremplin d'où l'on saute dans l'inconnu. C'est cette qualité de l'inconnu qui est amour. L'homme qui est conscient d'être dans un état d'amour, n'aime pas. L'amour n'appartient pas au temps. Donc, vous ne pouvez rien penser à son sujet. Ce à quoi on peut penser appartient au temps. Ce à quoi on peut penser n'est jamais qu'une projection : c'est déjà du connu. Si vous connaissez l'amour, si vous pratiquez l'amour, il cesse évidemment d'être amour parce qu'il n'est que l'ajustement de l'expérience au présent; or l'ajustement et l'amour s'excluent l'un l'autre\*. »

## POSTFACE A L'EDITION DE 1962

Que peut-on ajouter à tout ce qui vient d'être dit ? Peut-on cerner par une accumulation encore plus grande de mots la vérité si extraordinairement simple, donc si difficile que Krishnamurti s'épuise à faire naître en ses auditeurs ? Depuis 1949, date de notre dernière citation, Krishnamurti — ce Krishnamurti tel qu'il vient d'apparaître aux lecteurs de notre nouvelle préface — a-t-il pu trouver des expressions, des approches encore plus directes, encore plus à la portée de tous, que ce que l'on avait déjà entendu ?

Il se peut que sa causerie du 25 juin 1956, à Bruxelles, réponde à cette question. Au cours de ces dernières années, Krishnamurti n'a pu qu'être frappé par le désarroi spirituel que l'on constate partout. Les religions organisées, très averties de ce phénomène, cherchent à se modifier, à se moderniser, à s'adapter aux événements, à s'unir, à faire front commun en vue d'endiguer, de capter, de persuader. La solution du fait religieux peut-elle s'obtenir par une activité conjuguée des Eglises ?

« Je crois que ce serait une perte de temps et d'énergie de prendre ces causeries pour de simples stimulants intellectuels ou des échanges d'idées. Ce serait comme labourer un champ indéfiniment sans jamais semer.

Pour ceux qui désirent intensément trouver quelque chose de plus profond que la routine lassante de l'existence quotidienne, qui veulent comprendre l'essence de la vie, il est difficile de ne pas s'égarer au cours de leurs recherches, car l'esprit peut se distraire de tant de façons : dans le travail, la politique, les activités sociales, l'acquisition de connaissances, parmi des associations et des organisations ; bref, dans ce qui, en apparence, donne de grandes satisfactions, mais rend invariablement nos vies très superficielles, dès que nous tombons dans un état de satisfaction.

Mais certaines personnes, je crois, sont vraiment sérieuses et ne veulent pas se laisser distraire de l'essentiel. Elles veulent parvenir jusqu'à l'extrême limite de leur recherche et savoir par elles-mêmes, s'il existe quelque chose de plus vital que la simple raison et que l'explication logique des phénomènes. Elles ont une certaine vertu spontanée, qui n'est pas la vanité des vertus cultivées ; elles ont une certaine quiétude, une gentillesse, un sens des proportions ; elles vivent une vie saine et équilibrée, elles n'acceptent pas les extrêmes. Mais, même ces personnes, hélas, semblent trouver qu'il est très difficile de dépasser les luttes quotidiennes, de les comprendre, et de découvrir par soi-même la réponse à la question de savoir s'il existe ou non quoi que ce soit d'essentiel.

Ceux d'entre nous qui ont quelque peu pensé à ces questions, et qui se sont éveillés à la fois aux problèmes de nos vies personnelles et aux crises que, périodiquement, subissent nos sociétés, doivent se rendre compte qu'être simplement vertueux et mener une vie bonne n'est pas suffisant. Car si nous n'allons pas plus loin, si nous ne découvrons pas quelque chose d'essentiel — une vision plus vaste ; plus pleine de la vie — quelque nobles que soient nos efforts et nos desseins, nous demeurerons toujours dans un état chaotique de conflits. Une vie bonne est évidemment nécessaire, mais cela, en soi, n'est certes pas religion. Est-il possible d'aller au delà ?

Quelques-uns d'entre nous, je crois, ont vu la stupidité des dogmes, des croyances, des religions organisées, et les ont abandonnés. Nous comprenons pleinement l'importance de mener une vie bonne, saine, équilibrée, sans exagérations, de nous contenter de peu, d'être bienveillants et généreux ; et pourtant, nous ne semblons pas pouvoir découvrir ce vital quelque chose, susceptible de nous faire mener une vie vraiment religieuse. On peut être vertueux, très actif en faisant le bien, modeste, ne pas se préoccuper de soi-même ; mais une vie vraiment religieuse ne doit-elle pas avoir un autre sens ?

Toute personne respectable, tout bon citoyen peut se sentir irréprochable. Mais la religion n'est pas cela. Appartenir à une Eglise, dédier sa vie à une idole ou à un idéal, rien de tout cela, certes, n'est religion. Il ne s'agit là que de choses faites par l'homme, qui existent dans la limite du temps, de la culture, de la civilisation. Et pourtant même ceux d'entre nous qui ont abandonné tout cela sont incapables d'aller au delà.

Quelle est la difficulté ? Nous manque-t-il un don qui n'est accordé qu'à une minorité ? Nous pensons que seuls quelques-uns peuvent comprendre, ou bien qu'il n'y a qu'un seul fils de Dieu, et que tous les autres hommes sont... ce qu'ils sont. Nous acceptons de telles idées parce qu'au fond de nous-mêmes nous sommes très paresseux. Ou peut-être n'avons-nous pas une grande faculté de pénétration. Il se pourrait qu'en effet ce soit notre incapacité d'approfondir, d'aller à la racine des choses, qui empêche la parfaite compréhension, ce sens extraordinaire d'unité qui n'est pas une identification avec l'idée d'unité. Pour la plupart, nous nous identifions à quelque chose : à la famille, au pays, à une idée, à une croyance, en espérant ainsi oublier nos mesquines personnes. Mais je crains que cela ne soit pas une solution. Il est vrai que le plus grand contient le plus petit, mais lorsque le petit essaie de s'identifier au plus grand, ce n'est qu'une pose, cela n'a pas de valeur.

Est-il donc possible pour chacun de nous d'avoir la capacité d'aller au delà de cette routine de la vertu, de la bonté, de la sensibilité, de la compassion ? Tout cela est essentiel dans la vie quotidienne, mais pouvons-nous éveiller la capacité de pénétrer au delà des mouvements conscients de l'esprit, au delà des inclinations, des espoirs, des aspirations, des désirs, de telle sorte que la pensée ne soit plus cet instrument qui crée et qui détruit, ce prisonnier de ses propres projections et de ses propres idées ?

Si nous pouvons sainement et avec diligence découvrir par nous-mêmes la façon dont cette capacité s'éveille, sans essayer de la cultiver, et sans désirer qu'elle se produise, je crois que nous saurons alors ce que c'est que de vivre, une vie vraiment religieuse. Mais cela exige une révolution extraordinaire de notre pensée — ce qui est la seule révolution véritable. Une simple révolution économique ou sociale ne fait qu'engendrer le besoin d'autres réformes, et c'est un processus sans fin. La vraie révolution est intérieure et a lieu sans que l'esprit la cherche. Car ce que cherche et trouve la pensée, quelque raisonnable et intelligent que cela puisse être, n'est jamais la réponse finale. La pensée est un assemblage, de sorte que ce qu'elle crée est aussi un assemblage, et peut, par conséquent, être mis en pièces. Mais la révolution dont je parle est la vraie vie religieuse, dépouillée de toutes les absurdités des religions organisées à travers le monde. Elle n'a rien de commun avec les prêtres, les symboles, les églises.

Comment cette révolution peut-elle se produire ? Comme nous ne le savons pas, nous disons qu'il nous faut avoir la foi ou que l'état de grâce doit descendre en nous. Il se peut qu'il en soit ainsi : la grâce peut se produire. Mais la foi qui est cultivée n'est encore qu'une autre création de la pensée et peut, par conséquent, être détruite. Que la grâce existe ou non, cela n'est pas de notre ressort ; celui qui cherche la grâce ne la trouvera jamais.

Donc, pour peu que nous ayons pensé à ces questions, et médité sur la vie, nous avons dû nous demander si cette révolution interne peut se produire et si elle dépend de quelque capacité qui se puisse cultiver, à la façon dont on apprend à être comptable, ingénieur ou chimiste. Ces capacités là, on peut les cultiver, on peut les instruire, et elles donnent des résultats. Mais je parle d'une capacité qui ne peut se cultiver, qu'on ne peut ni poursuivre, ni rechercher dans les recoins obscurs de la conscience. Sans ce quelque chose, la vertu devient respectabilité, et c'est terrible. Sans ce quelque chose, toute activité est contradictoire, et mène à de nouveaux conflits et à de nouvelles misères.

Or, étant conscients de notre état de luttes incessantes dans le champ de nos activités égocentriques, et prenant en considération nos multiples actions et contradictions, comment pouvons-nous nous trouver dans cet autre état ? Comment pouvons-nous vivre cet instant qui est éternité ? Rien de tout cela n'est sentimental ou romanesque. La religion véritable n'a rien à voir avec la sentimentalité ou le rêve. C'est une chose très dure, en ce sens qu'il faut œuvrer furieusement pour savoir ce qu'est la vraie religion.

Percevant toutes les contradictions et la confusion qui existent dans la structure externe de la société, ainsi que le conflit psychologique qui a lieu perpétuellement en nous-mêmes, nous comprenons que toutes nos tentatives de nous aimer les uns les autres et d'être fraternels ne sont qu'une attitude, un masque. Quelque beau que, puisse être ce masque, il n'y a rien derrière lui. Alors, nous nous livrons à une philosophie cynique ou désespérée, ou nous nous accrochons à une croyance en un je ne sais quoi de mystérieux qui se trouverait au delà de ce chaos. Et, encore une fois, cela n'est évidemment pas de la religion. Mais sans le parfum véritable de la religion, la vie n'a que peu de sens. Voilà pourquoi nous luttons indéfiniment pour trouver quelque chose. Nous courons chercher des gourous et des directeurs de conscience, nous fréquentons différentes églises, nous pratiquons tel ou tel système de méditation, rejetant l'un, adoptant l'autre. La pensée semble être incapable de se transcender.

Je me demande donc ce qui fait naître l'autre état. Ou ne pouvons-nous rien faire, si ce n'est aller jusqu'au seuil, et y demeurer, ne sachant pas ce qui se trouve au delà ? Il se peut qu'il nous faille parvenir jusqu'à l'extrême bord du précipice de tout ce que nous avons connu, de sorte qu'il y ait cessation de toute tentative, de toute culture de vertus, et que la pensée ne cherche plus rien. Je crois que c'est tout ce que la pensée consciente peut faire. Quoi qu'elle entreprenne d'autre, elle ne crée que de nouveaux conformismes, de nouvelles habitudes. La pensée ne doit-elle pas se démunir de tout ce qu'elle a récolté, de toutes les accumulations de l'expérience et du savoir, de manière à se trouver dans un état d'innocence, qui ne peut être cultivé ?

Peut-être est-ce là notre difficulté. Nous entendons dire qu'il faut être en état d'innocence pour découvrir la vérité, alors nous cultivons l'innocence. Mais l'innocence peut-elle être cultivée ? C'est comme si l'on voulait cultiver l'humilité : l'homme qui la cultive n'est jamais humble, pas plus que ne cesse d'être violent, celui qui cultive la non-violence. Donc, il se pourrait qu'il s'agisse de voir la vérité suivante : la pensée, qui est un assemblage, qui est faite de beaucoup d'éléments, ne peut rien faire. Voir cette vérité est probablement tout ce qu'elle peut faire. Mais, probablement aussi, est-il possible de voir la vérité en un éclair, et je crois que cette perception peut, en un instant, nettoyer l'esprit de tout son passé.

Plus nous sommes sérieux et attentifs, plus le danger est grand d'essayer de devenir, de parvenir, de réaliser. Mais seul l'homme qui est spontanément humble, qui a une immense et inconsciente humilité, seul cet homme est capable de comprendre d'instant en instant et de ne pas accumuler ce qu'il a appris. Donc cette grande humilité de ne pas savoir est essentielle, n'est-ce pas ?

Mais, nous sommes tous à la recherche d'un succès. Nous voulons un résultat. Nous disons : « J'ai fait tout cela, et ne suis parvenu à rien, je n'ai rien reçu, je suis toujours le même ». Ce sentiment désespérant de désirer le succès, de vouloir réussir, de comprendre, amplifie, n'est-ce pas, le caractère séparatif de la pensée, car cette aspiration consciente ou inconsciente, agit sans cesse, de sorte que la pensée n'est jamais vacante, elle n'est pas une seule seconde libérée du mouvement du passé, du temps.

Je crois donc que ce qui importe, ce n'est pas de lire davantage, de discuter davantage, ou d'assister à un plus grand nombre de causeries, mais plutôt d'être conscients des mobiles, des intentions, des artifices de notre pensée ; d'être simplement conscients de cela, et de tout laisser au repos ; de ne pas essayer de changer, de devenir autre ; car l'effort de devenir autre, c'est mettre un autre masque. Voilà pourquoi le danger est beaucoup plus grand pour ceux d'entre nous qui s'intéressent profondément à cette question que pour des esprits plus superficiels, qui ne s'en préoccupent qu'en passant. C'est notre sérieux même qui peut nous empêcher de voir les choses telles qu'elles sont.

Il me semble que ce que chacun de nous doit faire, c'est capter la signification de la totalité de notre penser. Mais nous préoccuper de détails, examiner un à un tous les conflits des pensées et des sentiments, ne fera pas surgir la compréhension du tout. Ce qui est requis, c'est la perception soudaine de la totalité de la conscience.

Et ce n'est pas en se demandant « comment » la voir, mais en regardant, en scrutant sans cesse que cette perception peut surgir. Alors, je crois que nous pourrions savoir par nous-mêmes ce qu'est la vraie vie religieuse \*. »

\*

\*

\*

Que devient la pensée lorsqu'elle « s'arrête au seuil » ? Malgré les auto-critiques fort connues de la raison, celle-ci n'a pas, pour autant, cessé de bavarder par le truchement des philosophies. En outre, la foi agit sur elle pour la soumettre et l'abêtir : quant à la psychologie, on se demande si elle peut éviter de tomber dans la métaphysique quand, d'aventure, elle émet la prétention de se transcender. En vérité, tous nos systèmes de pensée se voient dans des impasses. D'où la difficulté de comprendre Krishnamurti, difficulté d'autant plus grande que nous sommes mieux rompus à telle ou telle discipline.

Krishnamurti, c'est l'évidence même, sort de l'impasse et nous indique la direction vers laquelle il nous faut orienter la pensée, afin d'en sortir à notre tour. Peut-on, d'une façon simple, faire l'expérience immédiate de cette captation « de la totalité de notre pensée » ?

Il semble que, modestement, on puisse, au cours de la vie quotidienne, et sans que celle-ci en soit le moins du monde interrompue, se poser quelques questions. Simplement se les poser, sans jamais en chercher les réponses. Nous pouvons nous demander pourquoi, sous le coup d'un choc, d'une émotion, nous saisissons aussitôt le mot qui désigne l'état où nous nous trouvons. Nous nous disons : « je suis blessé dans ma dignité, je suis jaloux, en colère, j'ai peur », etc... Et pourtant, ces mots loin de nous révéler l'origine profonde de notre perturbation, la dérobe à notre perception, parce qu'elle situe son effet dans une catégorie. Les mots « je suis blessé dans ma dignité » révèlent peut-être les éléments sur lesquels je fonde le sentiment de ma respectabilité, mais non pas pourquoi je me sers de ces éléments pour construire mon personnage. Les causes qui élaborent l'image que j'ai de moi-même sont nombreuses, complexes et vont de la conscience immédiate et quotidienne jusqu'aux extrêmes profondeurs, obscures et secrètes de l'inconscient collectif élaboré à travers les âges, les traditions, la culture, les milieux.

Tout cela est assez évident, si l'on veut y penser, puisque chacun de nous est un résultat particulier de la Durée totale et est conditionné de façon à s'identifier à telle ou telle façon de penser, de sentir, de se comporter, et même de voir. Les témoins d'un événement le voient sous des aspects différents et même contradictoires. L'Histoire, les institutions sociales, politiques, religieuses, les causes et les conséquences des conflits incessants qui déchirent l'humanité, sont l'objet de jugements, d'opinions, de convictions, de certitudes, de dévotions, de haines, qui sont autant de projections psychiques, dans des représentations discordantes, dans des systèmes de pensée, dans des mots. Ainsi se transforment les situations les plus simples en catastrophes sanglantes.

Si Krishnamurti ne cherche pas à éviter la banalité de ces constatations, c'est pour nous faire remarquer qu'il serait aussi simple et banal de démolir complètement nos façons de penser, nos appartenances,

nos traditions, nos religions, nos certitudes, bref tout ce qui constitue nos psychismes, et de passer à travers. Passer au travers de soi-même, tourner le dos au social, c'est aussi néantiser toute l'expérience que l'on a accumulée soi-même au cours d'une vie. C'est entrer dans le royaume du silence et de l'absolue incertitude. C'est ne plus être « quelqu'un ». Et certaines personnes, qui trouvaient ses prémices un peu simplistes, se demandent par quel foudroyant raccourci, Krishnamurti en arrive tout de suite là...

Paris, Mars 1962.



## TEXTES CITÉS

Commentaries 3rd Series	11 à 29
Madras 1947	80
Qui apporte la Vérité ?	80
Le Royaume du Bonheur	82
Qui apporte la Vérité ?	83 à 86
L'Immortelle Ami	88 à 95
Le Chant de la Vie	96
Bulletin de l'Etoile, nov.-déc. 1931	97, 98
La Source de Sagesse	108
Qui apporte la Vérité ?	110 à 112
Que la Compréhension (Let Understanding...) . . .	117 à 122
Bulletin de l'Etoile, mars 1928	126 à 132
La Vie Libérée	133 à 138
La Vie comme idéal	139
La dissolution de l'Ordre de l'Etoile	151
Bulletin de l'Etoile, oct. 1929	152
Now (maintenant)	154
Bulletin de l'Etoile, oct. 1929	158 à 161
Bulletin de l'Étoile, mai 1929	163
Bulletin de l'Étoile, août 1929	165, 167
Expérience et Conduite	181 à 191
Ojai 1944	197
Bénarès 1949	203
Bulletin de l'Etoile, janv.-fév. 1932	205
Bulletin de l'Etoile, mars-avr. 1932	206
Madras, 1947.	214
L'Homme et le Moi	216 à 219
Bulletin de l'Etoile, nov.-déc. 1931	222
Bénarès, 1949	229 à 241
Bruxelles, 1956	243 à 250

## TABLE DES MATIERES

Préface à l'Edition de 1962	3
La Connaissance de soi	13
L'humain	21
Le Chant d'Amour	30
1927 — Le cri de libération	42
La Conquête du non-Pouvoir	49
1929 — La destruction des Temples	59
1930 — Expérience et Conduite	72
L'état créateur	81
La révolution totale	89
Dans l'ultra-son...	97
Postface à l'Edition de 1962	100
Répertoire des Textes cités	105